

tera notre nombre total à 900. J'ai répondu favorablement à cette demande, à condition qu'on obéisse à mes ordres et qu'on ne maraude pas les poules et les grains des villageois.

Smith, Williams et Lugard ont livré bataille, dans l'Uganda, aux Wanyoro, mais ils ont, m'a raconté M. Gordon, dû se retirer à cause des inondations qui couvraient tout le pays d'une couche d'eau sans fin.

Trois hommes ont déserté la nuit dernière. Trois! L'un d'entre eux était un nommé Assari, un déserteur de profession, connu comme tel. Je le surveillais de près, depuis notre départ de la côte; si je l'avais tenu ce matin au moment où j'apprenais qu'il m'avait glissé entre les doigts, il me semble que je lui aurais cassé la tête.

1<sup>er</sup> août.

Trois heures de marche. Camp au milieu des monts Rubehu, à 1,233 mètres d'altitude. Les différents chefs des environs sont venus me voir et m'offrir les cadeaux d'usage. Les porteurs des deux bateaux, qui jusqu'ici ont accompli leur besogne à la perfection, ont reçu une ration spéciale de farine et une chèvre.

Une autre désertion, la nuit dernière, dans la compagnie de Saef-ben-Ali, de la compagnie n° 1, et cela malgré les sentinelles échelonnées le long des routes. C'est à vous faire perdre la tête.

Les trois caravanes Wanyamwezi qui nous suivent sont arrivées une heure après ma colonne. Elles dévalaient le long des montagnes en un long rouleau ondoyant et présentaient un spectacle des plus curieux.

Ces gens voyagent très tranquillement et très confortablement. Tous les notables ont leur tente, leurs femmes et leur cuisinier. La raison pour laquelle les Wanyamwezi voyagent si bien réside dans le fait que leurs femmes et leurs filles les suivent, portant leurs vivres, leur tente et leur vaisselle. Quand ils ont atteint le lieu de campement, le porteur, fatigué, étire ses membres ankylosés, allume sa pipe et taille des bavettes, tandis que les femmes font la popotte, fendent du bois et les aident de toutes les manières. Certaines de ces caravanes, comptant plusieurs centaines d'individus, n'ont pas seulement dix fusils pour leur protection.

Nous avons escaladé aujourd'hui non moins de 364 mètres de montagne et j'avais sérieusement pitié de mes pauvres porteurs en les voyant grimper, courbés sous leur lourde charge.

Un grand nombre d'habitants du pays sont des Wahumba ou des Wandorobo et parlent couramment le masaï. Ils torquent leurs cheveux en longues tresses graisseuses, et ne paraissent pas des êtres fort brillants, comparés à d'autres noirs que j'ai rencontrés en mes voyages.

Le bétail d'ici et de tout le pays jusqu'au delà de Tabora a péri par suite d'une épizootie pulmonaire. Les malheureuses populations se plaignent amèrement du manque de lait. En Afrique centrale, nulle part, sauf chez les Masaï, les indigènes ne se nourrissent de leur bétail. Quand une vache meurt de maladie, il arrive qu'on la mange, mais c'est surtout le lait qu'on reherche.

J'ai fait donner sept coups de fouet à chacun des cinq hommes pris tantôt en flagrant délit de vol de poules et d'œufs chez des natifs. Ces gaillards se sont montrés de fiéffés menteurs. Je n'en ai jamais rencontré, pas même chez les Zanzibarites, de plus audacieux.

Chaque caravane wanyamwezi arbore le drapeau allemand et la tente de chaque chef est surmontée de l'étendard noir, blanc et rouge, ce qui ajoute au pittoresque du spectacle de la grouillante fourmilière humaine.

La nuit, le froid est intense dans ces montagnes. Aujourd'hui même, à midi, le thermomètre marquait 68° (1). La nuit, il descend jusque 46° et 50°. Les hommes souffrent beaucoup du froid. Nous montons nos ânes maintenant.

Demain, ce sera une rude étape : nous descendrons jusqu'à Ulabala, à 16 kilomètres d'ici.

Grand progrès : les hommes vont bien et ne braillent plus. Il m'a fallu, pour en arriver là, déployer une patience infinie, et me donner la peine de procéder moi-même au règlement de toutes les querelles.

Les pintades abondent. J'en ai abattu plusieurs. C'est, de loin, le meilleur gibier à plumes que j'aie mangé en Afrique.

2 août.

De Rubehu à Mlali, où nous bivouaquons, 16 kilomètres, franchis en 4 heures et demie. Route excellente presque tout le temps. Rencontré quelques soldats allemands rentrant à la côte. Ils ont quitté Mpwapwa hier.

Vu quelques antilopes. Elles étaient hors de la portée du fusil. Délicieux ombrages aux alentours de notre camp. La fraîcheur y est exquise. Il ne fera pas, je l'espère, aussi froid ce soir que les deux nuits précédentes. Nous pouvons apercevoir d'ici l'emplacement de notre camp d'hier, de l'autre côté de la plaine. Avec une longue vue, je distingue le drapeau allemand qui flotte sur la hutte de Rubehu, à 18 kilomètres d'ici.

Quelques indigènes m'ont apporté des paniers de mtama réduit en farine. Ils me paraissent bien pauvres.

Il y a ici des Wagogo, des Wasagara et des Waseguha. Ces indigènes ont les oreilles fendues et ils suspendent à leur appareil auditif de petites chaînes de fer. Ils ont l'air d'aimer beaucoup les anneaux de jambes et de bras, qu'ils fabriquent avec du fil de cuivre très fin. Leur peau est généralement plus noire que celle des gens de la côte et leurs yeux ne sont pas aussi clairs. Il est souvent peu aisé de discerner la vraie couleur de l'épiderme des Wagogo. Ils s'enduisent d'argile jaune, si bien qu'on distingue difficilement la couleur de leur peau.

L'altitude de notre campement est de 1,246<sup>m</sup>40. C'est, probablement, la plus grande hauteur que nous atteindrons avant de franchir la crête de partage des eaux du Nil et du Congo.

J'ai été tantôt à la chasse aux oiseaux. Quelques pigeons et un grand volatile du genre des perdreaux s'en sont allés rejoindre ma carnassière. Il pullule ici de perdrix rouges, mais l'herbe est si haute qu'on ne peut les apercevoir; elles courent et refusent de s'enlever.

Khamis Ngoze, le second chef de la compagnie n° 1, à qui j'ai confié le commandement des 42 indigènes enrôlés à Mambuia, s'acquitte à merveille de sa charge et dirige ses hommes à la perfection. Il est un tant soit peu « Uledi » et est, selon moi, un des meilleurs chefs que je possède.

Les nuits froides ont causé deux ou trois cas de pneumonie, dont l'un sera mortel.

En Angleterre, on doit se préparer en ce moment pour le massacre du 12 août, et l'officier subalterne d'Aldershot entrevoit enfin des chances de pouvoir se livrer au sport, loin des éclats du clairon et des griffes du général de la division. Je ne pense pas que je puisse jamais m'astreindre de nouveau à la vie ordinaire du soldat, placé entre les quatre murs de la caserne. Ce serait pour moi une mort lente, par centimètres à la fois. Le travail ne m'effraye pas, au contraire, il me plaît; mais

(1) Thermomètre Fahrenheit.

c'est la vie au mess qui m'horripile. Toujours devant soi les mêmes figures et sans cesse les mêmes lourdes plaisanteries stéréotypées ! Je déteste l'épithète de « chasseur de médailles » appliquée par les soldats d'antichambre aux militaires qui n'aiment pas la vie oisive. Selon moi, il est cinquante fois plus honorable de « chasser les médailles » que de se chauffer les pieds sur les chenets d'une antichambre, où l'on passe cinq années sur six, attendant la promotion avec, par occasion, des escapades en ville, des bals et des réunions de courses. Horreur ! Une existence pareille constitue un hideux gaspillage. Il n'est pas un homme d'action qui voudrait même se l'imaginer.

Mon idéal, c'est la vie de campagne anglaise ; une habitation vaste, située loin du bruit des grandes villes, avec une belle pelouse gazonnée, à l'herbe douce comme du velours, sur laquelle je puisse jouer au *lawn-tennis*, sous l'ombre de grands arbres verts à l'épaisse frondaison, en fumant une cigarette, et en ayant, pour partenaire, quelqu'un d'aimable avec qui je puisse faire la causette. On se met ensuite à table, puis on fait de la musique ou l'on improvise une sauterie. Voilà la vie que je voudrais mener pendant le temps de repos qui suivra mon labeur d'Afrique. Cette vacance passée, je retournerais parmi les foules, dans ce Londres si bruyant, si occupé, où je vivrais d'une activité propre.

Voyez mon existence actuelle ! J'ai sous mes ordres 400 hommes et j'ai plus de pouvoir, plus de liberté d'action que n'importe quel général anglais commandant un corps

d'armée. En revanche, j'ai de grands ennuis, d'éreintantes fatigues, souvent d'intenses angoisses morales, mais aussi que d'occasions de me distinguer me sont offertes ! J'ai le sentiment de ma responsabilité, mais je me sens respirer, et, avec l'existence que je mène ici, on trouve vraiment qu'il vaut la peine de vivre.

Les risques d'échec sont grands, et le moindre événement, minime en lui-même, pourrait mettre ma colonne en déconfiture. Mais, si je réussis, quelle compensation pour tous ces soucis, et aussi quelle récompense pour mes efforts !

Combien ai-je d'amis, de vrais ? Je puis les compter sur les doigts d'une seule de mes mains. Quelle déception et quel chagrin : avoir, pendant nombre d'années, fait tant de courses par toute la terre et trouver si minime le nombre de ceux que l'on peut appeler de ce beau nom d'amis !

3 août.

Pénible étape de quatre heures et demie. 40 milles. Arrivés à Tubugwe. La caravane a mal marché, l'eau est fort loin du camp, et, dans son ensemble, la journée doit être marquée en noir, parmi celles que l'on maudit.

La terre est desséchée comme une branche morte, et les moissons de mtama, que le soleil faisait dépérir, ont été coupées avant leur maturité. Ces montagnes sans fin que nous avons à gravir à chaque instant nous affolent littéralement. Les caravaniers en sont rendus ; ils les haïssent comme on haït le mal, et, pendant des heures, autour de la flamme du campement, c'est l'unique sujet de leurs conversations. A les entendre, elles auraient 3,000 mètres de haut.

#### IV. — DE MPWAMPWA A TABORA

Arrivée à Mpwampwa. — La mission anglaise.

4 août.

Arrivés à Mpwampwa après quatre heures et demie de marche et transmis aussitôt ma lettre d'introduction au lieutenant von Elpon. J'ai prévenu M. Price, missionnaire de la C. M. S., que j'étais arrivé. J'ai distribué des rations de quatre mains d'étoffe aux hommes. Cela doit leur durer six jours.

Je crains beaucoup que la famine ne sévisse dans le pays devant nous ; dans la localité, il n'y a rien à manger pour mon personnel. L'endroit du campement est le même que celui où nous avons séjourné jadis. Il est sale et nauséabond. Il a fait une température torride et nous avons été couverts de poussière. Chacun semblait content et heureux de pouvoir se baigner les pieds dans le ruisseau voisin.

Nous avons mis un mois pour venir de Bagamoyo jusqu'ici, soit vingt-sept étapes en tout. Avec de la chance, nous atteindrons l'Unyanyembe en autant de temps, car nos hommes sont en meilleur état maintenant que le jour où ils ont quitté Bagamoyo.

La latitude est d'environ 6° 19'. Je m'occupe de prendre soigneusement une série d'observations aux environs quant à l'altitude, la latitude et la longitude.

Comme je me dirigeais vers le fort, je fis la rencontre du lieutenant von Elpon et je l'emmenai à ma tente. Nous avons eu un long entretien au sujet des affaires d'Afrique. Il est ici depuis près de deux ans et n'a presque pas souffert de la fièvre.

J'ai envoyé des lettres en Europe et me suis arrangé pour profiter de la poste directe allemande du lac Victoria-Nyanza, qui met quarante-trois jours à faire le trajet via Tabora et l'Usui.

Les courriers disent que l'eau est rare dans l'Ugogo et, d'après ce que j'apprends, ce fait nous causera bien des ennuis. Un grand nombre de têtes de bétail (4,500) sont mortes autour de Mpwampwa par suite d'une épizootie pulmonaire, et les malheureux indigènes sont impuissants à porter remède à la situation. Les animaux tombent par bandes, tout à coup, et il n'y a presque plus un seul troupeau dans l'Ugogo.

Les vivres sont extrêmement rares ici. Quatre coudées d'étoffes ne peuvent procurer des grains pour plus de trois jours. La famine et la soif sont les deux cris que nous apportent les échos de l'Ugogo occidental.

La garnison du fort se compose de 54 soldats, tout ce qu'il faut pour défendre le fort de Mpwampwa contre toute attaque.

Jusqu'ici, pas de nouvelles de l'arrivée prochaine du capitaine Jacques. M. Price, le missionnaire, m'a prié de venir le voir demain.

J'ai besoin d'une chaise et je voudrais aussi avoir de l'huile ou un supplément de bougies, car mes calculs et mes travaux astronomiques, pendant la nuit, nécessitent une grande consommation de bougies.

5 août.

Nous avons fait une halte aujourd'hui à Mpwampwa et j'ai permis aux hommes de se procurer un peu de vivres.

J'ai rendu visite à M. Price, à sa station, à trois quarts de mille à l'est du fort. Il m'a affirmé que, d'ici trois semaines, la famine va sévir dans son district. Les moissons n'ont pas réussi, par suite du manque d'eau. Elles ont été coupées et rentrées vers la fin de mai et sont maintenant absolument consommées.

(A continuer.)

Cap STAIRS.

# LES POISSONS

Les poissons du Congo sont nombreux et de formes, de longueur fort variées. Il y en a qui atteignent une taille de 3 mètres de longueur. Ils sont généralement bons à manger, et M. Ed. Dupont proclame leur chair exquisite.

Partout, les bords du grand fleuve sont garnis de nattes et d'engins de pêche. Le moindre chenal du fleuve est utilisé pour cet objet. Des tribus entières n'ont pas d'autre occupation que la pêche. Ils sèchent les produits de leur industrie et s'en vont les vendre à des distances considérables. Les indigènes de l'intérieur sont, au reste, fort avides de cet aliment pour lequel ils payent un haut prix en farine de manioc, gibier, ivoire ou même esclaves.

Au bord du Stanley-Pool, on pêche beaucoup de nuit, à la torche. Les noirs y attrapent le poisson à la lance, qu'ils jettent comme un harpon, avec une adresse admirable dès qu'un de ces animaux se montre. Les naturels du Pool capturent aussi ceux-ci à l'arc, au moyen de fléchettes de bambou dont les pointes sont travaillées.

☆

L'un de ces habitants du fleuve géant a un aspect étrange; il est assez grand, avec la tête pourvue de six longues barbes formant moustache et ressemble au silure figuré dans notre seconde gravure. Les Anglais l'ont appelé *cat-fish* — poisson-chat. Il est fort recherché des indigènes, qui savent le fumer et en font un commerce très actif.

Le Tanganika, aux vastes eaux fraîches et pures, regorge littéralement de poissons d'une grande variété. C'est d'abord un silure, que représente notre seconde gravure. Il a la peau nue, d'un brun foncé sur le dos, allant jusqu'à blanchir sur le ventre, et qui est à la fois très gros et de belle taille. D'après les Vuajiji, qui l'appellent *Sinja*, il atteint jusqu'à 2 mètres de long et pèse parfois jusque 40 kilogrammes. Ce silure se retrouve dans le Congo et dans tous ses affluents. Coupé par morceaux et séché, il est porté dans l'intérieur. Les Arabes eux-mêmes en sont friands.

Le *Muro*, qui est figuré en premier lieu, a un corps épais, charnu et couvert d'écaillés. Il atteint également une grande longueur (1 mètre) et pèse jusqu'à 15 kilogrammes.

Citons encore une anguille assez grosse mais peu longue, des truites d'une forme spéciale au Congo, des perches, toutes d'une chair délicateuse.

Il importe d'ajouter à ces différents genres un poisson qui, bien que fort petit, contribue plus que tout autre à l'alimentation des indigènes. C'est une espèce de blanquette, qui se prend dans de grands filets où elle se jette par milliers d'individus. Son abondance permet d'en faire un sujet d'exportation. Il s'appelle *Dogara*

ou *Dogala*. On le met sécher au soleil ou on le sale, et on l'envoie au loin.

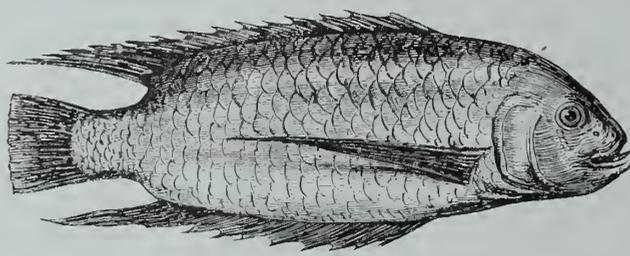
Il émet, dit-on, ses œufs par la gueule; l'éclosion est immédiate et les jeunes pourvoient à leurs besoins dès leur naissance. Des gens disent avoir vu les œufs rester dans la gueule jusqu'au moment où ils vont éclore. Jamais les *Dogalas* n'atteignent plus de 5 à 7 centimètres. Ils ont un goût piquant et amer, pas trop désagréable et qui tient à leur genre de nourriture et à la bile, très abondante

chez eux. Dans toutes les eaux courantes, ces petits poissons, genre clupe, pullulent à la façon des sardines sur les côtes de France.

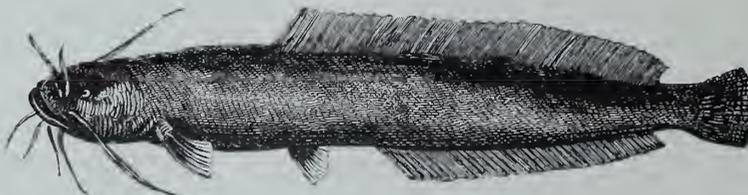
☆

Sur les marchés du Tanganika et du Congo, on rencontre aussi des huitres, des moules et des crevettes.

Il n'est pas de ruisseau, pas de chenal, pas de marigot attendant au Congo, qui ne fourmille de vie. Un seul coup de filet donne lieu à de véritables pêches miraculeuses. Aussi les poissons forment-ils la base de l'alimentation, non seulement des populations riveraines, mais encore de celles qui habitent souvent fort loin dans les terres. Les blancs peuvent, grâce à cette nourriture fraîche, varier leurs menus un peu monotones, et plus d'un voyageur proclame que sa santé ébranlée s'est ressentie heureusement de l'absorption des poissons du Congo.



Le *Muro*, du Tanganika.



Silure du Tanganika et du Congo.

## SŒUR MARIE-CHRISTINE

M<sup>lle</sup> Léonie Maeyaert, née à Wjingene (Flandre occidentale), le 23 mai 1865. Partit pour le Congo le 29 novembre 1891. Morte à Nemlao (Banana) le 10 février 1893.



**B**ELLE existence, toute de paix, de douceur et d'amour du prochain, que celle de cette jeune fille, morte à vingt ans, sur les bords lointains de l'océan Atlantique.

Son histoire est courte et modeste comme sa vie.

M<sup>lle</sup> Léonie Maeyaert vivait des jours calmes et tranquilles dans le bourg où elle était née, un gros et vivant village du Franc de Bruges, le pays des *Kerrels*, lorsque, en 1888, elle apprit que la Congrégation des Sœurs de la Charité de Gand allait fonder un noviciat spécial pour des sœurs missionnaires à envoyer au Congo. Elle prit le voile et, deux ans après, partait pour le continent noir, avec la première caravane de religieuses : dix femmes dignes d'admiration, qui s'en allaient par pur amour de l'humanité, domptant la timidité de leur sexe, consacrer le restant de leur vie à une œuvre ingrate et méritoire.

Après un séjour de quelques semaines à Moanda, elle fut envoyée avec quatre de ses consœurs à Kinkanda (Matadi), pour y ouvrir l'hôpital que la Compagnie du chemin de fer venait de fonder pour ses ouvriers malades.

Elle déploya dans ce pénible service un si grand dévouement que bientôt sa robuste constitution en fut ébranlée. Épuisée par les fatigues, elle dut, sur l'ordre du médecin, quitter Matadi pour aller refaire sa santé dans le sanatorium des missionnaires à Moanda. Quelques semaines de repos suffirent pour lui rendre ses forces. A peine rétablie, elle supplia sa supérieure de pouvoir retourner à

Matadi, afin de continuer à s'y consacrer au soulagement des souffrances humaines. Le 29 décembre dernier, elle regagnait son poste à Matadi. Avec un nouveau zèle, elle reprit ses fonctions de sœur infirmière; mais bientôt la maladie trahit ses forces, et le 27 janvier elle fut de nouveau obligée de retourner à la côte pour y rétablir sa santé dans le couvent de Nemlao, où elle mourut le 10 février 1893.

Tandis que l'aumônier de la mission, nous écrit un témoin de sa mort, récitait les prières des agonisants, elle se redressa tout à coup, ouvrit une dernière fois les yeux et dit en souriant : « Oh! que je suis heureuse de pouvoir offrir ma vie pour la civilisation du Congo! »; puis, sa tête retomba doucement sur sa poitrine et elle rendit le dernier soupir.

Simple vie, simple mort! et dont le récit exhale comme un vivifiant et réconfortant parfum de fleurs des champs, de ces champs du pays natal, dont les larges plaines aux horizons lointains prédisposent l'âme aux sentiments élevés et aux résolutions fortes. Mais combien belle cette existence sans tache, sans bruit, consacrée tout entière à l'austère devoir! Sœur Marie-Christine était mue par une idée; c'est pour cette idée qu'elle est morte, cette jeune fille, sans se plaindre, comme un soldat.

L'amour, la charité, la compassion, ces sentiments innés dans la femme, elle les avait purifiés, transfigurés dans l'accomplissement de son humble tâche. Elle aimait l'humanité, elle compatissait à ses douleurs. Ouvriers blancs, épuisés par un climat déprimant, ouvriers noirs, rongés par des maladies repoussantes, tous avaient droit aux soins de mère de cette jeune campagnarde de nos Flandres.

Le devoir, sérieusement, loyalement, simplement accompli, élève les plus humbles, grandit les plus petits. La sœur de charité de Kinkanda était une héroïne dans sa sphère comme Gordon, dont nous parlions hier, dans la sienne. Le dévouement, l'abnégation de soi-même, la charité, quel que soit le costume sous lequel ils s'abritent, ont droit au respect de tous.

Qu'elles portent la cornette de la religieuse, la vareuse de l'ouvrier ou le casque de l'explorateur, nous saluons avec émotion les personnes d'élite qui pratiquent et professent ces nobles sentiments. Sœur Marie-Christine, la première religieuse belge morte au Congo et pour le Congo, avait droit, à ce titre, à une place dans la galerie du *Congo illustré*.



Un coin de la station de Bangala après le passage d'un cyclone. (D'après une photographie de M. De Meuse.)

## LES OURAGANS

PENDANT la nuit du 22 au 23 janvier 1889, un ouragan tel que les indigènes n'en avaient jamais vu, s'abattit sur Bangala. Des villages entiers furent dévastés. Les bananiers semblaient avoir été fauchés et des palmiers superbes furent coupés jusqu'à ras du sol. La station ne fut pas épargnée; les toitures des principaux bâtiments, soulevées d'une seule pièce, furent emportées par l'ouragan. Une maison en construction s'écroula; les autres bâtiments de la station, grâce à leur solidité, résistèrent et restèrent debout.

C'est cette scène que reproduit aujourd'hui notre gravure.

Les ouragans sont fréquents au Congo, surtout ceux qu'on appelle tornades. Ils durent une heure et s'annoncent à l'avance par des signes qui ne sauraient tromper les gens un peu expérimentés : l'air s'alourdit, des nuages sombres s'avancent à l'horizon, le soleil se voile, le ciel prend une teinte d'un rouge de sang, et soudain éclate l'orage.

Après le calme absolu d'une matinée, l'arrivée du vent est annoncée plus d'une demi-heure à l'avance par la présence d'une ligne sombre, qui se dessine à l'horizon. Cette ligne se rapproche insensiblement et ne tarde pas à venir troubler la transparence des eaux. Puis, tout à coup l'ouragan

se déchaîne et la violence du vent semble devoir tout briser.

Voici la description que fait d'un cyclone un voyageur qui se trouvait à Bangala en 1888 :

« Le vent sévissait avec furie, les palmiers gigantesques étaient courbés comme une simple canne à pêche au bout de laquelle se serait fait hameçonner un saumon de vingt livres. Je m'attendais à voir la station tout entière s'envoler dans les airs d'une pièce, comme une feuille légère. Les éclairs et le tonnerre produisaient un effet grandiose. Nous étions en présence d'un cyclone, c'est-à-dire de quelque chose de bien supérieur à un ouragan ou à une tornade. Le vent s'éleva du nord-est, augmentant en force jusqu'à ce qu'il devint tellement violent qu'il nous lançait à la figure les gouttes de pluie comme autant de plombs de chasse. Les bananiers étaient déracinés et les enclos abattus. Tous les êtres vivants avaient disparu et la nature se taisait pour laisser la parole aux hurlements des vents coalisés. L'ancienne station du capitaine Coquilhat fut enlevée et son toit, sautant par-dessus la rive, alla s'abîmer dans les flots du Congo. Tout à coup, la direction du vent changea, il sauta du nord-est au sud-ouest. Ce brusque virement fit plus de mal encore. Des murs épais

furent abattus en un clin d'œil. Le vent tournait à tous les coins de l'horizon, avec, par-ci, par-là, une accalmie selon que nous étions dans le centre du phénomène ou dans la circonférence. »

Livingstone dit fort justement à propos d'un orage que, sur le continent noir, le tonnerre « a de ces roulements effroyables qu'il ne fait entendre que dans la zone torride, et qui, d'après le témoignage de certains voyageurs, sont plus forts dans la région africaine que dans toute autre partie du monde ».



Nul voyageur n'a cependant aussi bien décrit que Stanley la majestueuse horreur d'un ouragan sévissant dans une forêt tropicale. Dans la grande forêt mystérieuse, l'explorateur fut plus d'une fois spectateur de ces phénomènes qu'il nous présente avec les couleurs magiques de sa prestigieuse palette :

« Mais quelles pensées s'agitaient en moi quand, debout sur l'un des bords de la grande trouée que s'est faite l'Aruwimi à travers la grande forêt, mes yeux s'arrêtaient sur l'autre berge de la puissante rivière, assombrie maintenant sous les menaces de la tempête ! Je voyais les rangs pressés de cette armée de colosses, variée de stature comme d'espèces, attendre la tourmente de pied ferme. L'orage a concentré ses forces ; l'éclair darde ses lames de flammes blanches à travers les multiples bataillons de nuages que la foudre déchire. Les vents accourent à l'assaut. Les arbres encore immobiles et comme peints sur un gigantesque décor, attendent le choc avec une sécurité tranquille. Soudain, comme saisis de panique, ils baissent la tête tous à la fois, ils se balancent, se tordent, s'infléchissent, se contournent. Mais le tronc solide et les arcs-boutants des racines les maintiennent en place ; échevelés, tremblants, la rafale les courbe violemment en arrière, ... hors d'haleine, elle s'arrête. Les cimes se relevant furieuses ramènent leurs masses en avant, et, sur tous les points, la bataille est engagée. Légion après légion de nuées chevauchent au-dessus des branches qui crient et cassent. On entend hurler et mugir, gémir et soupirer ; des clameurs aiguës, des bourrasques se mêlent à la plainte des bois. Les monarques sylvains brandissent leurs bras puissants ; leurs sujets inclinent le front jusqu'à terre et la feuillée s'agite comme pour célébrer la valeur des ancêtres. Une pâle lumière verdâtre se joue sur les jeunes troupes, entraînées au combat par l'exemple des aînés. Votre âme se passionne à ce spectacle ; la frénésie du Berseker était contagieuse. De tout notre être nous applaudissons à la sauvage ruée de la rafale, à la force de l'ouragan, courbant ses adversaires sous le même niveau ; volontiers nous acclamons son triomphe, mais la superbe résistance des champions à flottante chevelure, l'énergie de la vaillante armée qui se relève en même temps que les chefs ; et, au-dessous, le frémissement enthousiaste des petits, nous disent que souvent la victoire reste à la persévérance. L'éclair jette çà et là ses lueurs splendides et ses flammes dévorantes ; le fracas du tonnerre se répercute dans les bois lointains. Les nuages noirs se précipitent, entremêlent leurs tourbillons, enroulent leurs volutes et assombrissent encore la scène. Les oreilles assourdies par la furie de l'ouragan et la terrible rage de la forêt, nous regardons la scène sous la lumière pâle et fuyante. Mais tout d'un

coup s'ouvrent les cataractes du ciel ; une pluie torrentielle éteint le courroux de la tempête ; elle apaise et endort la noble colère des géants. »



Mais les ouragans congolais ne sont pas toujours si violents, Junker dit que la vitesse d'une tornade est modérée et qu'un cheval lancé au galop pourrait facilement l'égaliser.

C'est aux mois d'août, de septembre et d'octobre que les tornades sont le plus fréquentes.

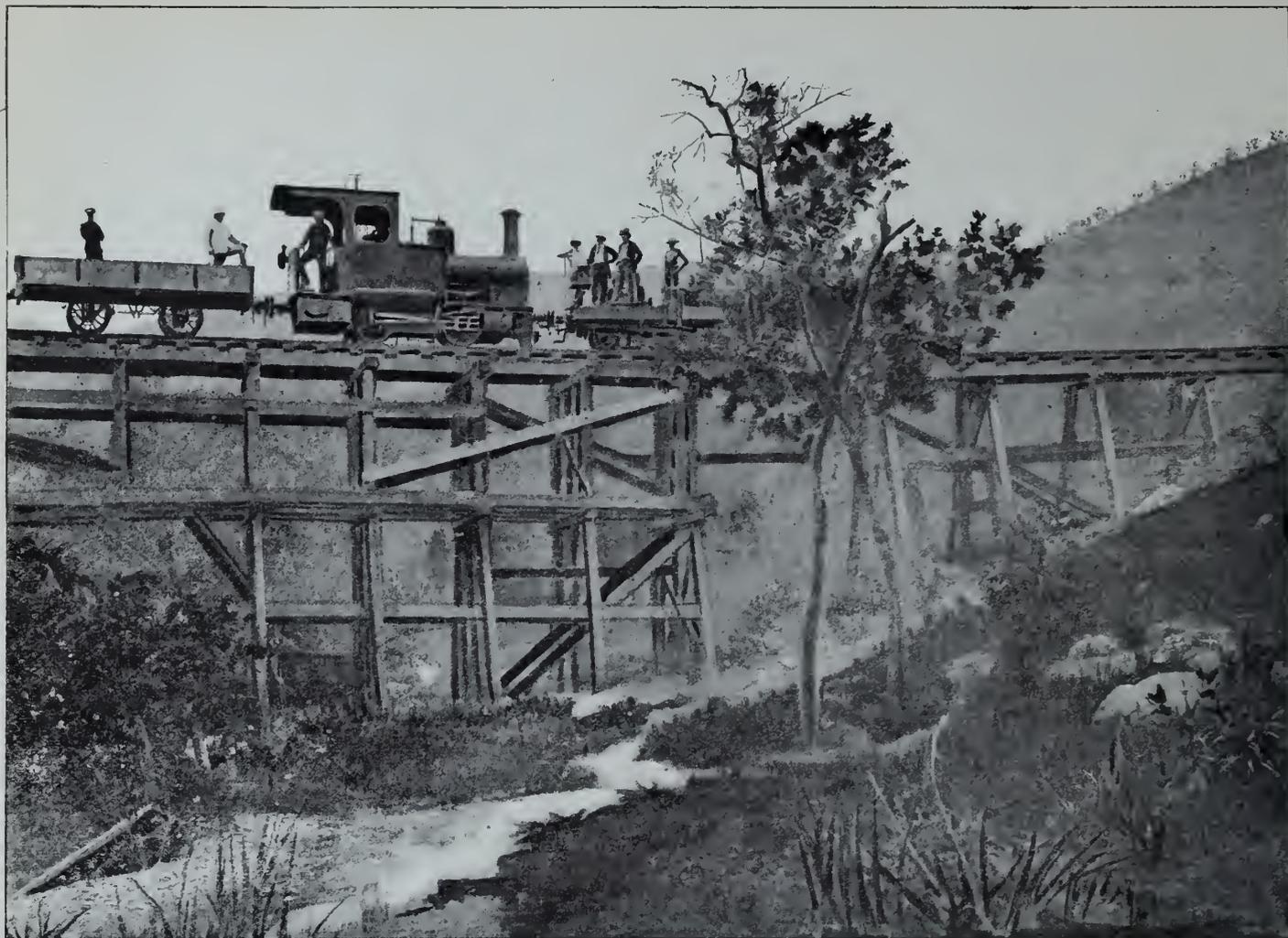
Ed. Dupont, en octobre 1887, décrit l'une de celles-ci : « J'achevais de dîner, satisfaisant à l'incroyable appétit que la nature, dans sa sollicitude, m'a rendu depuis deux jours pour la réfection de mon être, quand la pluie commença à tomber. Je suis dans ma tente, abrité par le double toit de toile au-dessus et par le fossé de prévoyance au-dessous. Comme nous avons été, faute de village, obligés de camper en plein champ, mes pauvres noirs sont en peine, car le nègre déteste la pluie. Neuf d'entre eux, parmi lesquels les six Haussas, se blottissent sous l'avancement du second toit ; les Zulus, en gens non moins avisés et plus industriels, se sont construits des cabanes avec les larges pétioles des frondes de palmiers pour supports, et, comme toiture, des feuilles de bananiers, les plus grandes ou peu s'en faut qui existent au monde ; leurs nattes et couvertures aidant, ils pourront laisser passer la tourmente sains et saufs.

« Ce que la voûte céleste a consommé de fluide et envoyé d'ondes tonitrueuses au milieu de rafales furieuses, ce qu'elle a versé de flots d'eau depuis une heure tient réellement du prodige. C'est un éclairage continu, des salves à dominer toutes les artilleries de terre et de mer, une tempête à ne rien laisser debout, de l'eau à créer de puissants fleuves. Et au milieu de ces déchirements, des légions de modestes grillons mêlent sans relâche leur raclage sonore et monotone aux éclats des éléments en fureur, comme pour leur servir d'accompagnement. A dix heures du soir, la tornade s'est éloignée, mais il pleut encore. »



Dans la région des lacs, les ouragans sont fréquents. Au lac Tanganika, chaque matin, s'élèvent de grands vents qui durent une heure ou deux et qui, souvent, tournent à l'orage. Au lac Victoria, à certaines saisons, des cyclones très puissants surviennent tout à coup. Au mois d'août, ils se manifestent presque toujours le soir, à la brume. Ils viennent du sud-ouest et sont accompagnés de beaucoup de tonnerre et d'éclairs. Pendant un certain temps, ils suivent la ligne de la rive, puis, tout à coup, ils abandonnent celle-ci et traversent le lac dans une direction nord-est, soulevant d'énormes vagues.

Pendant le même mois, à 3 heures du matin, le vent invariablement souffle de la côte vers la mer, dans une direction nord-est ou nord-ouest, et cela jusqu'à 11 heures du matin, moment où il tombe. Le calme dure jusqu'à 2 heures de l'après-midi, puis un fort vent s'élève de nouveau, augmentant sans cesse d'intensité et marchant dans une direction sud-est ou sud-ouest. A 8 heures du soir, le calme revient. Au mois de novembre, le vent dominant est celui du nord-est.



Pont de service sur le ravin de Pondene, au kilomètre 17.5.

## LE CHEMIN DE FER DU CONGO



### LE RAVIN DE PONDENE

AINSI que nous l'avons déjà dit dans des articles précédents, le chemin de fer, à sa sortie de Matadi, pénètre dans un pays extraordinairement tourmenté qui s'étend jusqu'au massif de Palaballa.

Au delà de ce point, il entre dans la région des plaines, où l'établissement de la voie devient relativement facile. Mais, pendant les 25 premiers kilomètres, qui sont aujourd'hui achevés, les ouvrages d'art étaient si nombreux que l'on ne pouvait parcourir cent mètres sans être arrêté par la construction d'un pont ou d'un aqueduc.

C'est ainsi que, depuis Matadi jusqu'au ravin de Pondene, on ne compte pas moins de 38 ponts en fer ou en acier, dont un de 60 mètres, un de 40 mètres, six de 20 à 30 mètres et trente de 5 à 15 mètres; plus deux cents ponts et aqueducs de moins de 5 mètres.

Le ravin de Pondene est le troisième affluent de droite de la Mpozo.

A la saison sèche, il ne livre passage qu'à un mince filet

d'eau coupé, en différentes places, de poches, sortes de réservoirs naturels qui peuvent être employés utilement pour l'alimentation des locomotives.

A l'époque des hautes eaux, c'est une rivière de plus de 2 mètres de profondeur. Bien que mesurant à peine cinq kilomètres de longueur, elle présente une différence de niveau d'environ 200 mètres entre l'endroit où elle prend naissance et celui où elle se jette dans la Mpozo. C'est-à-dire que la pente totale du cours d'eau est à peu près cent fois plus forte que celle de nos rivières.

Au point où le chemin de fer franchit le Pondene, soit à un kilomètre de sa source, ce torrent a déjà un débit d'environ 200 mètres cubes à la seconde.

La passerelle qui livre passage au chemin de fer, et sur laquelle on aperçoit un train en marche, mesure, avec les estacades d'accès, 54 mètres. Elle n'est que provisoire et sera remplacée prochainement par un pont métallique de 20 mètres d'ouverture.



Campement arabe dans l'Ugogo. (D'après L.-H. Fischer.)

## DE ZANZIBAR AU KATANGA

JOURNAL DU CAPITAINE STAIRS (1890-1891)

### IV. — DE MPWAMPWA A TABORA *(Suite)*.

Epizootie. — Encore des désertions. — Pénurie de vivres. — Les « eaux amères ». — Les Wanyamwezi.  
La traite et les Arabes.

5 août 1891.

Les gens de Mpwampwa (des Wagogo en grande partie) vont acheter leurs vivres à une certaine distance, de l'autre côté des montagnes. Tout leur bétail est mort de l'épizootie. M. Price a examiné quelques-uns des cadavres d'animaux. Les poumons étaient sains, mais le foie et les reins étaient atteints chez tous. Selon lui, l'épizootie affecte non, comme on l'a cru, les poumons, mais les reins. M. Price m'informe que les étangs ou petits lacs situés au sud-ouest de Mpwampwa se dessèchent rapidement. Il y a sept ans, il achetait aux indigènes du poisson en grande quantité. Aujourd'hui, c'est là un aliment devenu presque introuvable par ici. Il ajoute que la terre de l'Ugogo devient de plus en plus nue. Dans certains endroits où il y avait, il y a trois ans, de l'eau en abondance, elle a disparu maintenant, ce qui a provoqué l'exode des indigènes.

Dans cette vallée, j'ai compté non moins de 50 tombés, montrant les vestiges d'une population jadis assez dense.

Les Wagogo, ici, sont une peuplade d'apparence laide et inintelligente. Il est à remarquer que les populations de l'intérieur sont des races vigoureuses et belles, tandis que près du littoral les indigènes sont inférieurs aux premiers tant au physique qu'au moral. Qui oserait comparer les Wasagara ou les Wagogo avec les Baganda, les Wahuma ou les Wanyankori? Sous le rapport du commerce, du travail et de l'intelligence, les Wanyamwezi sont immensément supérieurs aux natures indolentes telles que les Wagogo. Je considère ces derniers comme étant les *non-employed* de l'Afrique orientale. Les Wanyamwezi sont capables de préparer un grand avenir à cette partie de l'Afrique, à condition qu'on y établisse une administration juste mais ferme.

Altitude de Mpwampwa (campement) : 925 mètres. Je suis sans nouvelles de deux askaris que j'avais envoyés il y a près de huit jours de chez Mumi à la poursuite d'un déserteur. Eux aussi auraient-ils déserté, emportant leurs fusils ? Je comptais les voir revenir, au plus tard, il y a trois jours et, à l'heure qu'il est, ils ne donnent pas encore signe de vie.

Les hommes que j'avais envoyés à la recherche de vivres rentrent en criant qu'il n'y a pas en moyen de s'en procurer et que le pays qui s'étend devant nous, à une distance de quinze journées, n'en possède que fort peu. Je m'attends à de nouvelles désertions, car les caravaniers craignent plus la faim et la soif que les montagnes.

J'ai rendu visite à Herr von Elpons, l'officier allemand qui commande le fort. C'est un homme très agréable. Il m'a aimablement offert un mouton bien gras et dodu qui sera le bienvenu chez nous.

J'éprouve beaucoup de difficultés à me procurer six porteurs pour m'accompagner d'ici à Mabalala. Une fois arrivé à cette localité, j'espère pouvoir en recruter pour aller jusque dans l'Unyanyembe. J'ai horreur de stopper, ne fût-ce que pendant vingt-quatre heures, et même pour cause de nécessité absolue, dans un endroit comme celui-ci. Un seul jour d'oisiveté prédispose les hommes au relâchement et à l'inattention et leur donne, hélas ! trop de temps pour combiner des désertions. J'espère que d'ici dix jours il ne sera plus nécessaire de faire des haltes.

6 août.

Après une courte marche de 2 h. 45 m., nous atteignons Kisokwe, où nous campons. Je ne tenais pas à aller plus loin, car à Kaambi, situé à 10 kilomètres plus loin, se trouve l'eau la plus rapprochée après Kisokwe. Ce village est à 19 kilomètres de la Gunda Kali, où nous aurons à faire une marche forcée de 25 kilomètres.

Demain, nous pénétrerons dans ce désert et il ne nous faudra pas moins de douze bonnes heures pour le traverser. C'est un des pires obstacles de cette route si difficile vers le centre de l'Afrique. A cette époque de l'année, il existe dans cette région un espace de 30 kilomètres où il est impossible de se procurer la moindre goutte d'eau.

Kisokwe est une station de la *Church Missionary Society*, mais comme la mission est située à 3 kilomètres de la route, je crains de m'aventurer sous le soleil brûlant pour aller rendre visite à M. Beverley, le missionnaire, lequel, à ce qu'on m'apprend, a été fort malade récemment. J'enrôle deux hommes, un certain Almas, de la mission de Mpwampwa, et un autre, natif de Dar-es-Salaam, nommé Abdallah. Ils sont engagés pour deux ans.

Le passage est d'une monotonie désespérante : montagnes, vallées et plaines sont toutes revêtues d'une seule teinte uniforme d'un gris noirâtre. L'œil se fatigue de cette vue attristée et l'on soupire après les herbes vertes et les arbres. De grandes masses de roches parsèment les montagnes et prennent la même coloration que le reste. C'est pour moi une énigme impossible à deviner que la question de savoir comment les perdrix et les pintades peuvent vivre dans ces parages où elles se trouvent à des lieues d'une eau quelconque. Tout en marchant, j'ai tiré ce matin trois pintades en deux coups de fusil. Elles constituent, selon moi, un des meilleurs gibiers à plumes de toute l'Afrique. Avec un seul oiseau, un homme a plus qu'assez pour faire deux repas.

J'ai tué près du camp un fourmillier, et j'ai touché un

bushbock, mais celui-ci s'est relevé et a pris la fuite. Pour abattre à coup sûr un pareil gibier, il faut un rifle double 10 ou double 12. Mais cela coûterait 10 dollars de dépenses par mois, car deux hommes sont nécessaires pour porter le fusil et ses munitions.

7 août.

Quitté Kisokwe à 6 heures du matin et marché jusque 7 h. 30, pour atteindre Kombi. Nous y avons fait une halte jusque midi. Chaque homme a reçu l'ordre de remplir sa gourde et d'apprêter sa nourriture, puis, à midi, nous avons repris la marche pour traverser la plaine sans eau connue sous le nom de Pori de Shunio ou bruyère de Shunio. Nous avons marché jusque 5 heures, et sommes arrivés à Buguni, endroit où les caravanes se reposent très souvent la nuit. A 8 heures du soir, il n'y avait d'autre eau dans le campement que celle que possédaient les Européens. Tout le monde s'est endormi la gorge sèche et la gaieté des Zanzibarites s'est évanouie complètement.

8 août.

Partis à 5 h. 30, et après une des marches les plus éreintantes que j'aie faites en Afrique, nous sommes arrivés, à 10 heures, à Unyangaru, où nous avons dressé le camp. La chaleur était torride, et, quand nous atteignîmes l'eau, elle avait, tout d'abord, un goût salé. Un grand nombre d'hommes engouffrent des tonneaux entiers de cette eau et en deviennent malades.

Au campement, il y avait de l'eau fraîche. Mes gens étaient rendus par les deux jours de marche qu'ils ont dû passer sans boire. Certains d'entre eux se conduisent comme des chiens couards, et j'ai été obligé d'envoyer en arrière de solides gailards pour amener au camp les charges des peureux. J'ai beaucoup de sympathie pour mes hommes, mais j'en ai une trentaine qui peuvent compter parmi les plus paresseux et les plus inutiles des êtres humains.

9 août.

Accompli une contre-marche de 5 milles jusque Sanga, où, grâce à Dieu, nous trouvons de l'eau douce non loin du camp.

En route, nous avons rencontré une grande caravane arabe de 800 personnes transportant un assortiment varié de perroquets, d'ivoire, de Calebasses, etc. Elles sont sous la conduite de quatre ou cinq Arabes de l'Unyanyembe et se rendent à Bagamoyo, partis depuis trente-huit jours de Tabora. Quelques-uns de nos hommes, qui s'étaient gorgés hier d'eau salée aux marais que nous avons passés, souffrent aujourd'hui de maux d'estomac.

Avant-hier, j'ai appris dans le Pori de Shunio que le capitaine Jacques était arrivé à Mpwampwa avec son expédition antiesclavagiste.

10 août.

Partis à 6 h. 20 et arrivés à Ipala, dans la Marenga Kali, à 10 heures. Distance : 12 kilomètres. Je suis sorti la nuit dernière, à 9 heures du soir, avec deux Askaris, et m'établissant dans un abri à environ 1 kilomètre en arrière du camp, j'y ai veillé, guettant jusque 5 h. 50 ce matin, soit huit heures de surveillance continue, dans l'espoir de pouvoir pincer un déserteur. Le résultat de ma veillée a été que, pendant la marche ce matin, j'ai dû faire de grands efforts pour ne pas tomber dans le sommeil, même en marchant.

Cette Marenga Kali est un endroit maudit, dont le souvenir est bien imprégné dans la mémoire de tous les Européens qui ont voyagé par cette route. J'ai dû enterrer un homme,

mort de fatigue et de soif en la traversant, mais je me considère comme ayant eu de la chance, car bien des caravanes ont été absolument détruites en passant par ce désert, et ont perdu des hommes et des charges par vingtaines à la fois. Je doute que l'on puisse trouver un endroit plus lugubre et plus désolé que la Marenga Kali ou « eaux amères » pendant ce mois-ci, alors que, depuis quarante-deux jours, il n'est plus tombé de pluie, et que la rosée même, chose curieuse, ne se dépose pas la nuit.

Ces Wanyamwezi sont réellement des gens merveilleux. Il y en a plus de 800, groupés autour de ma caravane, obéissant à mes ordres et soumis à la discipline que je leur impose. En échange, je leur garantis ma protection contre les voleurs. Je traverse continuellement leur camp et j'y observe leur façon de vivre en caravane. Il est difficile d'imaginer quelque chose de plus digne d'admiration que l'adresse avec laquelle ils viennent à bout de toutes les difficultés. Un des secrets essentiels de leur succès, c'est qu'ils emmènent avec eux tant de femmes que celles-ci suffisent pour le transport de la poterie, de la vaisselle, des literies et des tentes. Les hommes n'ont donc à porter que les charges d'étoffes, de fils métalliques et de perles qui sont la monnaie du pays.

Dès qu'une caravane de Wanyamwezi arrive au camp, les uns s'en vont à la recherche de vivres, d'autres vont puiser de l'eau, tandis que les plus malins de tous rassemblent de fortes provisions de bois à brûler et s'en viennent les vendre dans mon camp contre des aliments et de l'étoffe. Ces gaillards-là sont étonnants d'entrain pour le travail et ils accomplissent leurs six heures de marche sans broncher, portant sur la tête un ballot du poids de 32 kilogrammes, et ce sans boudier à la besogne, virilement. Leur pas n'est pas aussi rapide que le nôtre, mais quand nous arrivons au campement, ils ne sont jamais loin derrière nous et on les voit arriver en une longue file ininterrompue. Je les aime beaucoup; ils sont si gais et si bons travailleurs! Quelle différence avec les Soudanais au nez écrasé, au caractère si parfaitement imbécile; et quelle supériorité ces hommes ont sur les Manyema, cannibales et gourmands au verbe haut et à la langue menteuse!

Il y a ici, entre diverses tribus, des différences aussi caractéristiques que celles qui séparent les nationalités de l'Europe. Le berger Mhuma, au profil si net, comparé au Dongala rappellerait la comparaison d'un Grec antique à un Pieté. Le malheur est que si l'on couchait un pareil jugement par écrit, on serait considéré comme un détracteur de ces bons Africains. J'aime les Wahuma, les Wanyamwezi et leur race, mais à quoi sont bons les Wagogo, quelle est leur utilité, pour quel but ont-ils été conçus?

Les caravanes arabes qui ont passé hier comptaient 1,400 hommes et 200 femmes et filles. C'étaient, pour la plupart, des esclaves non destinés à être vendus, car ils retourneront à Tabora.

Les Arabes ont une peur salutaire des Allemands, maintenant. Ils n'oseraient pas vendre un esclave à Bagamoyo; il y a trop de risques à courir pour eux à ce jeu dangereux. A certains moments, je me rends bien compte qu'après tout un grand nombre de ces esclaves sont sous la garde d'un Arabe qui les nourrit et qui les soigne, et qu'ils sont ainsi dans un bien meilleur état que lorsqu'ils étaient dans leur pays, adonnés au fétichisme et se combattant sans cesse les uns les autres. Que les esclaves soient bien nourris et bien traités, cela est vrai pour les 90 pour cent des 2,000 esclaves que j'ai rencontrés depuis que j'ai quitté la côte. Ils étaient gros et

luisants et ils possédaient une petite tente pour y dormir la nuit et s'y réfugier contre le soleil pendant la journée.

C'est la chasse aux esclaves qui est une œuvre démoniaque. Une fois qu'ils ont été pris, leur sort est bien plus enviable que celui de milliers d'esclaves vivant dans la chrétienne Angleterre. Je n'ai jamais vu en Afrique, par exemple, d'aussi déplorables infortunes et des spectacles aussi hideux que ceux qui m'ont frappé à Whitechapel ou à Liverpool. Il est vrai qu'on assiste ici à des actes plus cruels et à des châtements par la fustigation qu'on ne rencontre pas souvent *at home*.

J'ai un seul reproche à faire aux porteurs Wanyamwezi: ils ont des habitudes bien malpropres. Oyez plutôt.

Dans l'Ugogo, on obtient de l'eau de puits en creusant dans le sable des trous de 4 à 5 mètres de profondeur. A ce moment de l'année, un grand nombre de ces citernes sont à sec. Comme de juste, les lieux de campement sont situés dans le voisinage de ces trous à eau. Or, les Wanyamwezi se servent invariablement de ces citernes, momentanément à sec, pour des nécessités d'une nature ordurière. Vient à tomber des pluies, ces puits se remplissent d'eau dont on se sert à nouveau, sans avoir, au préalable, curé les fosses!...

Dans la soirée, surviennent les deux Askaris que j'avais envoyés, le 23 juillet dernier, à Rudiwa, à la recherche de Sadi, le déserteur de la compagnie n° 1. Ils avaient parcouru la grand-route de Bagamoyo, puis s'étaient dirigés par l'ouest de Farahani, étaient remontés vers l'est jusqu'à Rogoro, à 144 kilomètres seulement de la mer, et toutes leurs courses étaient restées sans résultat. A Rogoro, ils avaient rencontré un courrier envoyé par Smith Mackenzie et Cie. Il était malade et leur avait remis ses lettres qu'ils me remettent.

On s' imagine généralement qu'en Afrique on trouve des choses exquises, telles que des citrons, des oranges, des ananas. Si cela pouvait être vrai! Mais, hélas! dans toute l'Afrique orientale, à partir de vingt milles de la côte, il n'y a, en fait de nourriture, que ce qui s'y trouvait il y a cinq cents ans, c'est-à-dire des graines coriaces et des patates. Les blancs ont introduit, par-ci, par-là, dans les missions, des fruits de diverses sortes, mais pas sur une grande échelle.

11 août.

Arrivé à Jassa, dont le chef est Mgulambua, en 2 1/2 heures. Son investiture est signée par Emin-Pacha, chef de l'expédition impériale allemande. Nous passons à côté de monceaux de cadavres de bœufs et de vaches tués par l'épizootie. L'eau a une odeur peu agréable, mais elle est douce au goût.

12 août.

Cinq heures de marche pour arriver à Matangiri, dont le chef est Ulenca.

Il n'y a pas grand-chose ici en fait de vivres, mais on y trouve beaucoup d'eau et c'est là la chose capitale. Cette localité est un peu en dehors de la route directe.

J'ai dû adresser un discours à mes hommes ce matin, afin de les amener à marcher carrément, car, pendant les deux premières heures, on a labiné d'une façon déplorable. Le résultat de mon speech a été que pendant les deux heures suivantes on a steppé d'une façon magistrale. L'eau et les montagnes sont deux questions qui dominent la pensée des Zanzibarites. La longueur et la mesure de la marche sont pour eux en raison directe de l'abondance ou de la disette d'eau. Lorsque nous avons des montagnes en face de nous, et qu'il faut les escalader, ils en parlent des heures durant, si bien qu'on s'imaginerait que ce sont des Himalaya à franchir.

(A continuer.)

Cap. STAIRS.

# L'EUPHORBE



Cette famille est, cependant, une de celles qui fournissent le plus grand nombre de plantes utiles : ricin, manioc, croton, plantes à caoutchouc, etc. Sous nos climats, nous en possédons plus d'un spécimen, tel que le buis, par exemple. Mais c'est en Afrique surtout qu'on en trouve des variétés riches et nombreuses.

L'euphorbe proprement dite se rencontre un peu partout dans l'Afrique centrale, où elle est représentée par des variétés multiples. L'euphorbe candélabre (*Euphorbia candélabrum*) et diverses espèces d'euphorbes herboises sont surtout à noter.

L'euphorbe candélabre ou euphorbe-en-arbre, dont les branches s'enchevêtrent d'étrange façon, est partout dans la région de l'Uelle. D'aspect bizarre, ce curieux végétal ressemble aux cactacées du nouveau monde, dont il semble tenir la place en Afrique. Comme les cactus, il a la faculté de se reproduire par un fragment de ses branches mis en terre, et, de même que le eierge au Mexique, on s'en sert, chez les Mombuttus, pour enclore les domaines, délimiter les champs ou fortifier les villages.

On trouve d'ordinaire ces pittoresques spécimens du règne végétal en groupes, aux tiges entrelacées, formant souvent des murs quasi impénétrables et offrant une dégradation de couleurs des nuances les plus diverses. Junker et Schweinfurt les ont sommairement décrits au cours du récit de leurs voyages.

✠

Sur les rochers presque dépourvus de végétation qui bordent certains affluents du haut Uelle, le docteur Junker a vu certaines euphorbes-arbres inconnues jusqu'alors. Elles ont une frondaison très forte et diffèrent assez bien des euphorbes candélabres. Leur tige a de 15 à 24 centimètres et est fort dure. C'est un individu de cette espèce que représente notre gravure.

Les indigènes de la région parcourue par Junker endui-

sent leurs flèches du suc laiteux extrait des feuilles écrasées de cette euphorbe et le poison en est foudroyant.

La brousse des plaines africaines fourmille en euphorbes herbacées dont l'abondance caractérise la flore du bush.

Certaines de ces herbacées servent aux indigènes de la côte occidentale à fabriquer des remèdes contre l'asthme et la dysenterie. Ils font bouillir une poignée de feuilles jusqu'à décoction complète : celle-ci a un goût âcre et astringent et est légèrement narcotique. Ce remède est, paraît-il, très efficace.

Les noirs de la Guinée composent un puissant purgatif appelé *Agoomoo*, au moyen de la sève desséchée de la plante.

Il y a quelques années, les prisonniers de Free-Town (Sierra-Leone) se mourraient presque tous, et leur état de santé nécessita leur transfert en un autre endroit. On se perdit en conjectures sur la cause de ce dépérissement et de la recrudescence inusitée de la mortalité parmi ces malheureux, mais on finit par découvrir que, connaissant les effets de certaines euphorbes herbacées, ils absorbaient de jeunes pousses de ces plantes. Il en résultait un état profondément maladif. Elles agissaient comme un poison irritant et cumulatif dans ses effets : petit à petit, l'homme s'affaiblissait, devenait insensible et la mort survenait au bout d'un temps plus ou moins long, d'après la force de résistance de la constitution de chaque individu.

✠

Dans toute l'Afrique centrale de l'Est, les indigènes plantent autour de leurs villages des branches d'euphorbe qui prennent racine, se développent rapidement en arbres de cinq à six mètres de haut, et forment des haies absolument impénétrables, ayant de 4 à 6 mètres d'épaisseur. Dans ces enclos invulnérables, ils ménagent des ouvertures étroites qu'ils bouchent la nuit au moyen de grosses planches ou de troncs.

Dans la vaste plaine qui s'étend entre Rusese et le lac Katue, sur la rive orientale du lac Albert-Édouard, Stanley a vu d'énormes euphorbes plantées par des générations successives de Was-songora, pour en former des zeribes ou enceintes qui protègent leurs troupeaux contre les bêtes sauvages, les flèches et les lances des tribus pillardes. « Parmi ces euphorbes, écrit le grand explorateur, dont les lignes sombres entourent les groupes de huttes, plus d'une compte deux siècles au moins. »

Lors du siège récent du village du chef Sikki, près de Tabora, que les Allemands ont eu tant de peine à réduire, les troupes du corps expéditionnaire ne purent entamer les haies d'euphorbes. Le canon même semblait ne rien pouvoir contre ces murs de végétaux qui livraient passage au boulet, mais empêchaient les soldats d'avancer. Ce ne fut qu'après qu'elles eurent enfoncé les portes donnant accès dans le village qu'elles purent y pénétrer et, après trois mois de luttes, parvenir à mettre en déroute un ennemi si bien fortifié.

## LE LIEUTENANT FRANQUI

Lucien Francqui, né à Bruxelles, le 25 juin 1863. Lieutenant au 2<sup>e</sup> régiment de ligne.

Engagé au service de l'Etat indépendant du Congo, le 29 août 1885. — Attaché à la brigade topographique à Boma. — Chef de la station de Lukunga. — Rentré en Belgique le 26 février 1888.

Rempli, en 1888, pour l'Etat du Congo une mission à Zanzibar et à Boma.

Attache comme second à l'expédition du Katanga, sous le commandement du capitaine Bia. Quitte l'Europe, en juin 1892, chargé du recrutement de l'escorte à Lagos. — Prend le commandement de l'expédition le 30 août 1892. Rentré à Bruxelles le 17 avril 1893.



C'ÉTAIT au mois de juillet 1888. Le capitaine Thys faisait l'intérim du département de l'intérieur de l'État du Congo. Il cherchait un officier qui pût partir de suite pour Zanzibar, où une dépêche venait de réclamer la présence immédiate d'un agent de l'État. Il songea à Francqui, qui, rentré depuis quatre mois du Congo, où il avait rendu de grands services dans l'organisation des transports à Lukunga, s'était mis à la disposition de l'État pour un nouvel engagement. Il le fit appeler et le jeune lieutenant se présenta à son bureau à 10 1/2 heures du matin.

— Francqui, dit le capitaine Thys, vous désirez repartir pour l'Afrique? — Oui, mon commandant. — Quand? — Quand vous voulez. — Vous êtes prêt? — Oui, mon commandant. — J'ai une mission pour vous à Zanzibar.

Et le capitaine Thys expose à Francqui ce qu'il attend de lui. — Seulement, c'est urgent; il faut aller à Lisbonne prendre le bateau du Cap; il s'agit de partir de suite. — Quand? — Aujourd'hui. — Aujourd'hui!... mais il est 11 heures... et mes malles sont à la campagne, à Berchem-Sainte-Agathe... — Eh bien, vous avez deux heures et demie; le train pour Paris ne part qu'à 1 heure 30; dépêchez-vous.

Francqui prit un fiacre, courut à Berchem boucler ses valises, embrasser sa famille, et, à 1 heure 30, il partait pour Zanzibar, via Lisbonne et le cap de Bonne-Espérance.

Tel est l'homme que, deux ans plus tard, le capitaine Thys donna comme second au capitaine Bia, commandant de l'expédition du Katanga par la voie du Sankuru. Le *Mouvement géographique* a raconté, dans ses numéros des 16 et 19 avril dernier, la part considérable qu'il a prise à cette belle exploration — une des plus importantes qui aient été accomplies dans le bassin du Congo — et la façon exceptionnellement brillante dont il a accompli sa mission après qu'il eut pris le commandement de l'expédition à la mort du regretté capitaine Bia.

De Bunkeia, où la colonne arriva le 30 janvier 1892 et où elle rencontra l'expédition Stairs, le lieutenant Francqui alla vers l'est avec son chef, explorer le lac Moéro, le Luapula et le lac Bangwelo. Puis, revenant vers l'ouest, il explora les districts frontières de l'État, jusqu'à Ntenke, au sud de Bunkeia.

A partir de ce point, où mourut Bia, Francqui prit le commandement. Il semblait qu'après les terribles épreuves que ses hommes avaient eu à supporter, le jeune commandant pouvait se croire en droit de regagner Luambo par le chemin le plus direct. Ils avaient subi la famine dans le Katanga, pataugé des jours durant dans d'horribles marécages sur les bords du Luapula, été décimés par la petite vérole dans l'Iramba, perdu leur chef et leur nombre était réduit des trois quarts.

Mais ce courageux soldat ne se laissa pas abattre par tant de malheurs. L'inconnu de l'ouest l'attirait: il y avait là toute une vaste région à reconnaître, à rattacher aux itinéraires de Cameron, de Capello et Ivens, de Le Marinel, de Delecommune..., et trois mois durant le vaillant officier, admirablement secondé par ses compagnons de route, promène son ardeur d'investigation de la source du Lualaba, qu'il découvre, jusqu'à Gongo Lutete, sur le Lomami, reconnaissant sur sa route le cours du haut Lualaba jusqu'aux rapides de Kalenge, le cours inconnu du Lubudi, les sources du Sankuru et du Lueme, le cours complet de cette dernière rivière et celui du Lubishi.

Plus de 6,000 kilomètres ont été parcourus pédestrement, à travers une région hier encore ignorée. Quatre-vingt-quatre positions géographiques et plus de mille altitudes ont été déterminées en cours de route. Un journal traitant de toutes les questions a été tenu jour par jour, et une esquisse géologique du pays compris entre Léopoldville et Ntenke sera dressée par le Dr Cornet, qui rapporte de nombreuses caisses de documents géologiques.

Aucune expédition belge au Congo n'a, jusqu'ici, réussi à rapporter à la science une aussi importante contribution.

# LA MUSIQUE CHEZ LES NÈGRES

## II

La *marimba*, avons-nous dit, se trouve répandue partout en Afrique et repose sur le principe de ces instruments dont jouent les enfants chez nous : tablettes de verre que l'on fait résonner au moyen de baguettes terminées par des boulettes de caoutchouc ou d'autre matière. En général, les nègres de l'Éthiopia font reposer l'instrument sur des calebasses qui font office de tables d'harmonie. D'autres peuplades remplacent les calebasses par des morceaux de bois creux.

Le joueur tient à chaque main deux baguettes qu'il sépare l'une de l'autre au moyen des doigts. Il peut donc faire entendre quatre sons à la fois.

Les Niams-Niams sont d'excellents musiciens. Junker a assisté à des concerts donnés par plusieurs instrumentistes, jouant bien d'accord, avec des nuances dans leur jeu, des gradations savamment comprises.

Le jeu de la *marimba* est mélodieux et les tons sont bien espacés et groupés. D'ordinaire, au commencement, le jeu de l'artiste nègre est lent et traînant, puis il se précipite pour recommencer de nouveau. « Il ressemble, dit Junker, à une conversation qui n'a jamais de fin. » Il y a un ton fondamental qui domine tout le jeu et autour duquel se groupent des tons secondaires. Jamais il ne se produit de dissonances, de fausses notes.

Mais si les Niams-Niams sont des musiciens distingués, on ne peut dire que tous leurs congénères méritent le même compliment. Pour eux, la musique consiste en une horrible cacophonie. Plus il y a de tapage, plus c'est beau, et ils ont inventé des instruments divers pour parvenir à leur but. Tantôt ce sont de longs tambours creusés dans un bois friable et qui résonnent avec force; tantôt un tronc creusé et recouvert de peau à ses deux extrémités; tantôt, des trompes

faites d'une défense d'éléphant; puis des marmites, des sonnettes, des sifflets et des chalumeaux.

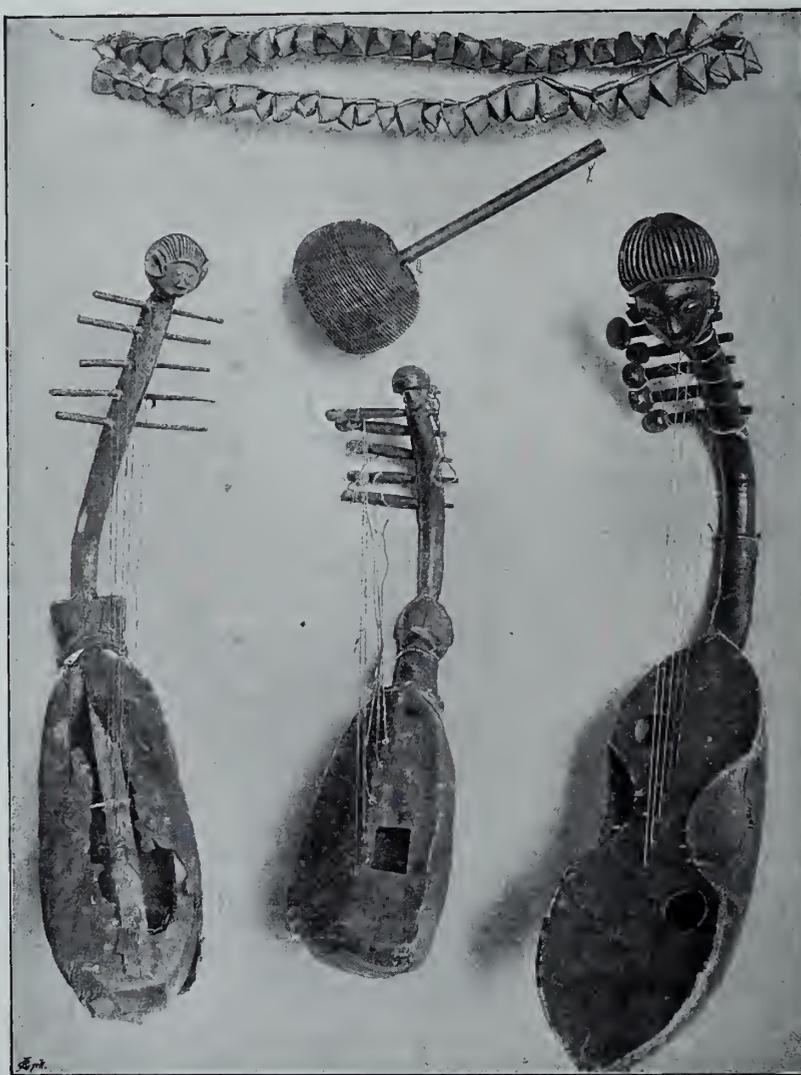
✠

En général, cependant, les indigènes sont bien doués à l'égard du rythme, bien qu'ils soient dépourvus de toute sensibilité d'oreille. Ils se plaisent, dans leurs chants, à des sons monotones qu'ils ne cherchent ni à varier ni à combiner entre eux. Ils manquent du souffle créateur, de cet esprit d'initiative dont l'absence est signalée par Stairs, dans son *Journal*, et qui arrête chez eux tout progrès. Chose curieuse, la musique, même rudimentaire ainsi qu'ils la pratiquent, leur procure une grande joie. Le canotier accompagne d'une chanson les mouvements de sa pagaie, le porteur chante en marchant, la ménagère en écrasant son grain, et le soir, les villageois, réunis autour du feu, répètent pendant des heures, avec un plaisir toujours nouveau, les mêmes notes et le même vers dont les paroles n'ont aucun sens.

Leur chant est un récitatif interrompu par le chœur et accompagné, dans la région du Congo moyen, de battements de mains cadencés.

Les A-Sande ou Niams-Niams possèdent, eux,

des bardes, des troubadours qui se servent pour s'accompagner de guitares qu'ils appellent *kundi* et qui sont figurées sur notre gravure. Ces troubadours s'en vont de village en village célébrer devant les habitations des chefs et des notables les gloires de la race A-Sande, sa puissance et ses hauts faits, absolument comme chez nous au moyen âge, aux portes des castels et des monastères, s'en allaient chanter les ménestrels.



Guitares et crécelles des Niams-Niams.

Les chefs eux-mêmes ne dédaignent pas de prendre la lyre. Junker, arrivant chez Bangoja, fut reçu par le chef, qui le fit assister à un concert d'instruments divers accompagnés en sourdine de chants étouffés et fort harmonieux.

Puis Bangoja saisit sa *kundi* et s'accompagnant de son instrument entonna un air étrange. Tantôt il dansait, tantôt il chantait. Il contait les guerres de ses pères, leurs lointains voyages, puis leur mort. Lorsqu'il abordait ce dernier chapitre, sa voix baissait, elle devenait lente et grave, puis elle reprenait un ton de fanfare, de joie : il parlait de la gloire des descendants.

Il chanta ensuite le temps présent, donnant son opinion sur les hommes et les choses, exprimant des pensées philosophiques sur la fragilité de la gloire et les malheurs qui suivent souvent les faits heureux.

Quand il eut fini, le peuple fit entendre le bruit cadencé de racloirs, de sonnettes de bois et de crécelles, dont, sur notre gravure, on aperçoit des spécimens.

Livingstone cite aussi l'un de ces bardes qu'il rencontra au cours de son voyage dans le haut Zambèze. « C'était, dit le célèbre voyageur, un véritable poète qui nous a suivi pendant plusieurs jours. Dans tous les endroits où nous avons fait halte, il a chanté nos louanges en des strophes faciles et harmonieuses, formées de vers blancs composés de cinq syllabes. Tout d'abord, le chant n'avait que quelques lignes; mais chaque jour, l'auteur, recueillant de nouveaux détails sur nous, allongeait son poème; et notre éloge a fini par devenir une ode d'une assez belle longueur. Quand la distance où il était de chez lui l'obligea de nous quitter, il nous en exprima tous ses regrets; et il retourna dans ses foyers, après avoir touché, bien entendu, le prix de ses louanges, non moins utiles qu'agréables.

« Un autre enfant d'Apollon fait partie de notre escorte. A la veillée, pendant que les autres jasant, font la cuisine ou dorment, il redit ses poèmes, ou il raconte tout ce qu'il a vu chez les blancs, et ce qu'il a remarqué sur la route. Il en résulte que tous les soirs quelque chant nouveau s'ajoute à son odyssée.

« L'improvisation, d'ailleurs, lui est facile : jamais il ne reste à court; si le mot lui échappe, il ne s'arrête pas pour cela, il remplit la mesure d'un son particulier qui n'a pas de sens, mais qui conserve le rythme. En récitant ses poèmes, il s'accompagne sur la *sansa*, instrument pourvu de neuf touches en fer, que l'on frappe avec le pouce, tandis que les doigts en maintiennent la boîte. La partie creuse et décorée fait face à l'artiste. Les gens qui ont le goût de la musique et ne sont pas assez riches pour acheter cet instrument, le remplacent, ou plutôt s'en fabriquent un avec de grosses tiges de sorgho dont ils forment la caisse; ils fabriquent les touches avec des éclats de bambou. Le son est faible, mais n'en paraît pas moins ravir l'exécutant. »



Nombreux et variés sont les instruments de musique dont se servent les nègres.

Voici d'abord le *zeze*, une guitare monocorde dont la caisse est faite d'une gourde ouverte par le bas. A la partie supérieure de celle-ci est attaché, au moyen de cordons, un fragment de gourde triangulaire fendu dans sa longueur pour recevoir le manche qui se projette à angle droit. Ce manche, en bois

léger, a de cinquante à soixante centimètres de long; il présente trois touches formées chacune par deux entailles, laissant un intervalle entre elles, ce qui porte l'étendue de l'instrument à six notes.

Une seule corde, en fibre de raphia, est nouée au bout du manche qui se trouve auprès de la gourde, passe sur un chevalet fait avec une plume courbée, que l'on élève ou qu'on affaisse pour accorder le *zeze*, et va se fixer à une autre saillie placée au delà des touches. Quelquefois, une seconde corde est attachée le long du manche et accompagne en bourdon la première qui est au-dessous.

La collection de la *Compagnie du Congo pour le commerce et l'industrie* possède deux fort belles mandolines, venues de Djabir et qui se rapprochent de la *kinanda* de la côte orientale.

La *kinanda* est le prototype de la harpe, du psaltérion, du luth et de la lyre. C'est une sorte de mandoline composée d'une gourde ouverte, d'un manche et d'un arc dont l'extrémité est curieusement ciselée. L'instrument se tient de la main gauche, et ses cordes sont frappées au moyen d'un roseau. La gourde est décorée d'arabesques peintes en noir.

Une autre *kinanda* est formée d'une boîte creusée dans une grosse planche et, par conséquent, d'une seule pièce. Elle est pourvue d'une dizaine de cordes en boyaux ou en fibre végétale, montées au-dessus de la partie creuse. Ces cordes sont tendues au moyen de roseaux fichés à l'extrémité de l'arc et qu'on manœuvre à la façon des clefs de nos violons.



Les instruments à vent sont également en usage chez les indigènes, qui les préfèrent souvent parce qu'ils sont plus sonores. Ils fabriquent des pipeaux faits de tiges de sorgho percées de trous à l'extrémité. Le son qui s'en échappe est faible et l'instrument a tout à fait l'aspect du chalumeau bucolique.

Ils ont, en outre, de primitives ocarinas faites d'une petite gourde percée de trous nombreux. On souffle par une des ouvertures, en appliquant ses doigts sur les autres, et on obtient différents sons aigus et vibrants, qui déchirent l'oreille d'un blanc.

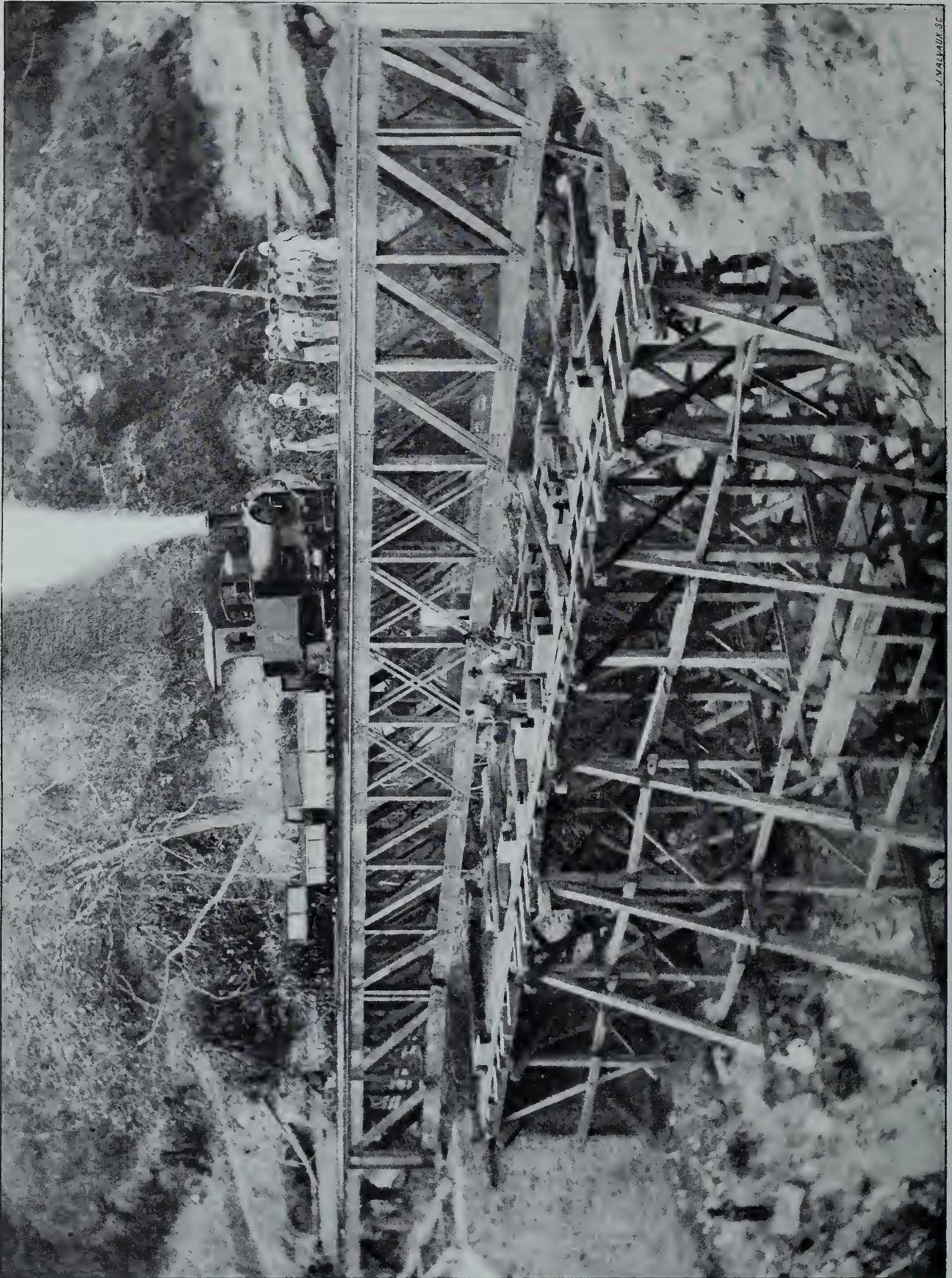
Les nègres du Tanganika ont des sifflets faits dans un tube de fer ou dans une petite corne d'antilope.

Burton parle du *barghumi*, corne d'orix, de chèvre ou de kudu, percée d'une ouverture de la largeur de l'ongle, faite à six ou huit centimètres de la pointe; cette dernière est souvent coiffée d'un tuyau de canne, où s'emmanche une queue de zèbre ou de girafe. Il se joue des lèvres et donne cinq ou six notes différentes. Bien joué, il ressemble au bugle militaire.

L'instrument favori de tous les noirs est néanmoins le tambour. Il invite au plaisir, accueille l'étranger, honore la puissance, chasse les esprits, guérit les malades, sert de télégraphe, donne le signal de la guerre. Sans le tambour, l'existence de l'Africain serait vide. Il en est de 2 mètres de long et de 80 centimètres de diamètre, d'autres ont 30 centimètres seulement.

Les timballes s'imitent au moyen de grosses gourdes, ou bien de vases d'airain à fond plat qu'on renverse et qu'on frappe avec un marteau de bois.

Dans certains districts, ils ont le *sanji*, gourde remplie de cailloux faisant office de grelots et qui ressemble au hochet des enfants européens.



Le pont en acier du ravin de la Chute, au kilomètre 14.300 (D'après une photographie du Dr. Etienne.)

J. 1244/10/36

# LE CHEMIN DE FER DU CONGO

## LE PONT DU RAVIN DE LA CHUTE

DANS notre dernier numéro, parlant du ravin de Pondene, nous disions que cette crevasse, presque complètement dépourvue d'eau à la saison sèche, devenait, à l'époque des grandes pluies, une rivière tumultueuse et d'un débit considérable.

Il en est de même pour la plupart des cours d'eau que traverse le chemin de fer entre Matadi et le massif de Palaballa. Dans toute cette région, où les montagnes se succèdent presque sans interruption, il suffit souvent d'un de ces violents orages, accompagnés de pluies diluviennes, comme on n'en voit que sous les tropiques, pour changer subitement le moindre ruisseau en un torrent impétueux qui renverse et balaye tout sur son passage.

Ces crues énormes sont parfois tellement soudaines, que l'on a déjà vu, en dehors des dégâts matériels qu'elles provoquent, de graves accidents se produire.

Un jour, six ouvriers sénégalais qui travaillaient dans le ravin de la Chute furent surpris par un orage. Ayant négligé de se garer à temps, ils entendirent tout à coup le terrible mugissement des eaux qui dévalaient de la montagne, et, avant d'avoir pu quitter le lit de la rivière, ils furent engloutis par la trombe et entraînés au loin. Trois d'entre eux réussirent à se sauver ; mais les autres périrent et leurs corps ne furent jamais retrouvés.

✠

Le ravin de la Chute a été, pour les ingénieurs du chemin de fer, le plus difficile à franchir, tant au point de vue purement technique qu'au point de vue de la construction proprement dite.

La solution la plus économique qui se présentait consistait en un pont d'une travée, de 40 mètres d'ouverture, avec voie en rampe de 28 millimètres par mètre et courbes de 50 mètres aux deux extrémités.

Le projet de cet ouvrage d'art étant assez original, nous avons pensé que plusieurs de nos lecteurs nous sauraient gré de leur fournir quelques détails techniques qui sortent peut-être un peu du cadre habituel de notre publication, mais qui montreront combien, dans des entreprises lointaines du genre de celle du chemin de fer du Congo, il faut étudier avec soin toutes les questions jusque dans leurs moindres détails.

Pour des ouvrages d'art relativement considérables, comme celui qui nous occupe, la question du poids est essentielle.

Elle est d'autant plus importante que les frais de transport maritime, de transport à pied d'œuvre et de montage, sont extrêmement onéreux.

Il s'agissait donc de diminuer le plus possible le poids de l'ouvrage sans compromettre en rien sa stabilité. Voici comment on y parvint :

Afin de réaliser la pente de 28 millimètres par mètre, la partie supérieure des entretoises, ou pièces transversales, fut placée à la hauteur de la semelle supérieure des poutres principales, cette semelle ayant elle-même la pente de 28 millimètres. Quant à la semelle inférieure, on la maintint horizontale comme cela se fait d'ordinaire.

Étant donné que le pont présentait, à l'entrée et à la sortie, une courbe de 50 mètres, si l'on avait adopté, pour l'élaboration du projet, les procédés habituels, la largeur du tablier eût été de 6 mètres sur toute son étendue.

Au lieu de cela on a réussi à réduire cette largeur à 3 mètres dans la partie centrale sur un espace de 30 mètres. D'où une économie considérable dans le poids total de l'ouvrage.

Aux deux extrémités la poutre intérieure a été dédoublée pour permettre le passage de la voie courbe qui est indiquée en pointillés sur le croquis ci-dessous.

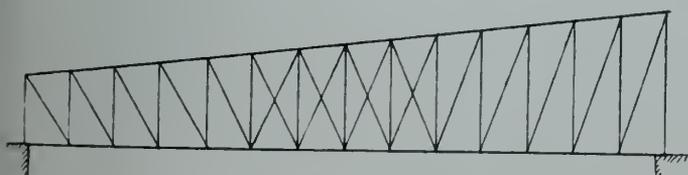
En outre, par suite de la disposition adoptée, la largeur d'appui sur les maçonneries, d'où dépend l'équilibre du pont, n'a pas été modifiée, car les appareils de support, placés aux extrémités des poutres transversales auxquelles viennent s'assembler les longerons principaux, sont restés écartés de 6 mètres.

Quant à la résistance des différents éléments de l'ouvrage, elle est parfaite. Les calculs le montrent et, d'ailleurs, le pont livre actuellement passage à de nombreux trains de service.

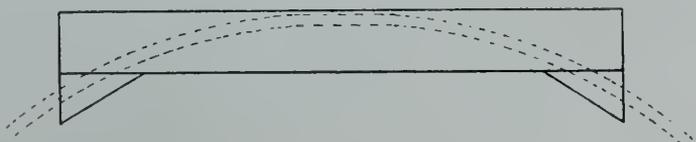
La photographie que nous reproduisons ci-contre a été prise par le D<sup>r</sup> Étienne, au moment où le premier train franchissait le ravin de la Chute. Sur le pont, une locomotive et deux wagons qui viennent d'amener le haut personnel de la Compagnie du chemin de fer.

Entre les piles de maçonneries, on aperçoit encore le pont de service au moyen duquel on a procédé au montage du tablier métallique.

Ce colossal échafaudage, qui mesure près de 35 mètres de hauteur, représente, à lui seul, un travail considérable. A l'heure actuelle, il doit avoir disparu et nous espérons être prochainement en mesure de montrer à nos lecteurs une vue du pont, entièrement dégagé des ouvrages provisoires qui ont servi à sa construction.



Élévation du pont.



Plan du pont.

# DE ZANZIBAR AU KATANGA

JOURNAL DU CAPITAINE STAIRS (1890-1891)

## IV. — DE MPWAMPWA A TABORA (Suite).

Les Wagogo. — Une caravane de Wanyamwezi. — Une cause de maladies. — Les vampires de la côte.  
Le mtama. — Nos boys.

12 août 1891.

Nous sommes au cœur de l'Ugogo. Quelques détails au sujet de ce peuple ne seraient peut-être pas inutiles. Ainsi qu'on le sait, les Wagogo ont une mauvaise réputation comme voleurs de caravane. Ils n'agissent pas à la façon des Wahehe, qui se mettent en embuscade, poignent les porteurs retardataires, puis filent avec leurs charges; mais, pendant la nuit, ils rôdent à deux ou trois, guettant une bonne occasion, se glissent alors dans le campement, mettent la main sur ce qu'ils peuvent prendre, de préférence les fusils, puis s'esquivent. Deux chefs seulement de l'Ugogo demandent encore un *hongo*; les autres n'osent pas les imiter, n'étant pas assez forts. Actuellement, les européens, s'ils ont quelques cinquante fusils avec eux, ne payent plus que rarement un *hongo*; il y a quelques années à peine, il fallait en acquitter un dans presque chaque village de la route. Beaucoup de leurs dispositions pour le vol ont été guéries par les blancs, qui leur ont donné du plomb quand ils réclamaient du *hongo*, et ce fait, combiné avec la perte de tout leur bétail, amènera peut-être les Wagogo à abandonner leurs habitudes de paresse.

Ce ne sont pas d'habiles commerçants comme les Wanyamwezi, et ils ne veulent, sous aucun prétexte, porter des charges: ils considèrent cette besogne comme au-dessous d'eux. On les voit des jours entiers affalés devant leurs tombes, ne faisant absolument rien.

Pour se procurer du gibier, ils ne sont pas moins malhabiles et lourds; et ils sont totalement ignorants des moyens variés et adroits qu'emploient plus haut les habitants pour prendre le gibier au piège. Selon moi, ils n'excellent qu'en une seule chose: dans la fabrication de fines chaînettes de fer destinées à orner leur cou et leurs oreilles. Ils fabriquent également de solides et jolis bracelets en cuivre jaune ou rouge, mais leurs lances n'ont aucune finesse.

Le sel doit être commun dans l'Ugogo, car les indigènes en sont abondamment pourvus. Ils l'obtiennent peut-être aux étangs salés, qui sont nombreux dans le sud du district.

L'altitude de notre campement est de 1,076 mètres, de façon que, depuis Mpwapwa, nous n'avons cessé de monter graduellement. Cela continuera sans doute jusqu'à ce que nous ayons atteint 1,276 pieds, ce qui est l'altitude voisine de la longitude de Dabuwa. A partir de ce dernier point, les eaux coulent vers le Nil ou vers le Congo et on commence à descendre.

La moyenne de nos malades se maintient à vingt hommes incapables de porter des charges. J'ai 34 porteurs Wanyamwezi supplémentaires. A Mualala, il faudra que je cherche à m'en procurer encore.

La latitude est de 6° 3' sud. Hier, elle était de 6° et

demain nous inclinons de nouveau légèrement vers le nord.

13 août.

Après quatre heures et demie, nous sommes arrivés à Irindi avec notre caravane, très fatiguée. Pendant toute la route, nous avons dû passer à travers de vilaines broussailles, et rien n'épuise les hommes comme de devoir continuellement se courber. Le pays est un des plus déplaisants qui soit; on ne voit que des arbres décharnés, et des herbes jaunies et tordues. De plus, l'eau est rare et mauvaise.

Tout le monde a souffert du soleil, et on a beau faire, les campements sont toujours, plus ou moins, exposés à ses rayons.

Nous avons perdu un homme hier. Il s'était écarté de la caravane avec sa charge et son fusil, et il est probable qu'il aura été tué par les Wagogo.

Le chef d'Irindi m'a envoyé six chèvres, ainsi que celui d'Ugomvia. J'ai rempli d'allégresse l'âme de ce dernier en lui remettant une lettre priant les blancs qui viendraient à passer de le traiter convenablement et de ne pas lui voler sa volaille et ses chèvres. Je lui ai fait cadeau de deux gilets élégants et d'un peu de cotonnette américaine. Je crois que l'Ugogo est la partie la moins productrice des possessions allemandes, et sa population est la plus inutile qui soit.

Le nombre des malades augmente, et je grille chaque jour d'impatience d'être loin de ce maudit pays, dans une région saine où je pourrais, comme jadis sur le Congo, m'amuser à tirer sur les hippo et à les voir harponner par les indigènes, comme je le vis faire près de l'Aruwimi.

14 août.

Encore une fois quatre heures et demie de marche au travers de buissons épais et terriblement éreintants pour les Zanzibarites qui portent leurs charges sur la tête. A chaque pas, ils doivent se baisser pour éviter les branches inférieures. Sous ce rapport, la méthode de portage des Wanyamwezi est, de loin, préférable, car ils mettent leurs ballots sur l'épaule et non sur la tête.

En arrivant au camp, les Wanyamwezi se sont mis à piller le village. Ils n'ont cessé que lorsque je suis survenu avec mes gens, qui les ont chassés à coups de bâton. J'ai menacé leurs chefs de leur refuser l'autorisation de continuer à voyager sous ma sauvegarde. Je les ai prévenus que je prierais Makenge, le chef du village, situé à deux journées plus haut, de prélever le tribut sur eux. Quelque temps après, ils sont venus me trouver en corps et ont sollicité mon pardon, que j'ai accordé après une heure d'instances. Il y a plus de 900 Wanyamwezi qui voyagent avec ma caravane. J'ai donc

sous mes ordres 1,350 hommes, toute une petite armée et le plus grand nombre d'hommes que j'aie jamais eu à commander.

L'altitude du camp est de 881 mètres, soit une descente de 182 mètres depuis Sanga. La latitude est de 5° 56'.

15 août.

Après 2 heures et 20 minutes, nous stoppons à Bubu ou Rububu, et nous dressons notre camp près de la rivière de ce nom, au centre de la plaine. Le lit de la rivière est aussi sec qu'un vieil os, mais, par-ci par-là, existent des flaques boueuses d'où les caravanes tirent leur eau. J'ai tiré un superbe canard à écailles au moment de notre arrivée.

Nous avons eu près de cinquante malades ce matin, dont vingt incapables de porter. Nous n'avons pu réussir à enlever nos charges qu'en faisant porter par quelques askaris des boîtes de munitions. La cause principale des maladies, c'est l'absorption de grandes quantités d'eau alcaline et de graines de millet ou maweli, qui irritent les estomacs qui n'y sont pas habitués et causent de la diarrhée, d'où faiblesse du corps. Ce grand nombre de malades me cause bien des inquiétudes. Si nous avons au moins du mtama au lieu de ce maudit maweli, tout irait bien et la santé des hommes serait bientôt rétablie.

Parmi nos gens, il y a de parfaits sauvages. Ils viennent surtout de Mombasa et l'on dirait vraiment qu'ils n'ont jamais vu de blancs auparavant. Au début, leurs chefs, Mza et Sadick étaient absolument sans utilité. Le premier a fait des progrès considérables; mais j'ai dû réduire le second à la condition de porteur, bien qu'il ne puisse porter plus de vingt livres, car c'est un petit homme jaune, d'apparence frêle. C'est une chose monstrueuse, combien l'on vole et l'on trompe l'homme blanc qui organise dans ce pays une caravane. Tous ces Arabes de Zanzibar s'attachent à quelqu'un comme des vampires, lui soutirant tout ce qu'ils peuvent et même, quand la caravane est partie, persuadent souvent aux hommes de désert.

16 août.

Arrivés en trois heures trois quarts au village de Mokenki, où je m'attends à voir les indigènes me réclamer le *hongo*, car ils en ont l'habitude.

La majeure partie de mes hommes est épuisée par une marche continue de onze étapes depuis Mpwapwa, au travers d'un désert desséché et nu, avec de la mauvaise eau et une nourriture insuffisante. De Mpwapwa jusqu'ici, il y a 136 kilomètres. Nous avons donc bien marché, car il faut considérer que nous sommes mal nourris, mal abreuvés et encombrés de malades. Ici les natifs cultivent le mtama. Le ciel en soit loué, car on peut, sans inconvénient, en manger de grandes quantités et il ne gonfle pas après ingestion dans

l'estomac, comme le maweli ou millet, qui cause aux hommes de terribles maux de ventre.

Altitude du camp, 780 mètres.

17 août.

Nous avons pris ici un repos mérité d'un jour. Au moment du coucher, hier soir, ni les chefs, ni les habitants du village n'étaient encore venus me voir. Je leur fis dire que j'étais très mécontent de ce manque d'égards et que cela me donnait à penser qu'ils complotaient quelque mauvais tour. Un des chefs me fit répondre qu'ils craignaient que l'homme blanc ne fût venu pour venger le massacre de 300 Wamyamwezi tués l'an dernier, et que c'était la cause de leur abstention. Ils promettaient de venir dans la soirée. Comme de juste, je n'ajoutai aucune foi à leurs dires.

La caravane du Belutchi, que nous avons laissée près de Sanga, à 80 kilomètres en arrière, vient d'arriver ce matin, après avoir quitté ce village le même jour que moi.

La marche en plein soleil hier, par une journée torride, m'a donné un affreux mal de tête. J'ai la fièvre (102°) aujourd'hui et de violentes douleurs entre les épaules. Il y a encore quinze étapes d'ici à Tabora.

Les boys de l'expédition sont une source constante de déboires pour moi. J'en avais enrôlé deux en qualité de *steward*, ou *stewedi*, comme on dit à Zanzibar. Ils devaient être les chefs des boys et recevoir 7 dollars par mois. Or, un *stewedi* est censé connaître les besoins du service d'un blanc. Cela n'empêche pas les miens d'ignorer même l'usage de la boucle d'une courroie. A l'heure qu'il est encore, quand ils servent, ils tiennent l'assiette dans une position inclinée de façon que tout ce qu'il y a dessus glisse à terre. Je les ai réduits à 5 dollars, salaire de mes autres boys. Heureusement, j'ai un bon cuisinier.

18 août.

Arrivés à Tiwi, en trois heures et demie, et campés près de la rivière de ce nom, laquelle, maintenant, présente l'aspect d'une succession de flaques dont l'eau, heureusement, est bonne; c'est la meilleure que nous ayons bue depuis Mpwapwa. Apercevant du poisson dans les flaques, je confia mon filet à mes hommes, qui avaient pêché, avant midi, 35 livres de poisson. On dit que le gibier d'eau est abondant plus bas.

Aucun des chefs de Makengi n'est venu me voir hier. Ils doivent avoir été dans une terreur folle, en voyant arriver un blanc. Ils avaient, en effet, volé 4 balles au Belutchi qui, maintenant, s'est mis sous ma protection, et ils pouvaient croire que je venais les châtier pour ce fait.

(A continuer.)

Cap. STAIRS.



## LE PORC - ÉPIC

CET animal (*Hystrix cristatus*) a une aire de dispersion fort étendue : il habite le midi de l'Europe et de l'Asie, particulièrement l'Inde et Ceylan, et tout le nord et le centre de l'Afrique jusqu'au delà de l'équateur; il est commun dans diverses parties du Congo, où les indigènes le désignent sous les noms de *nkake* et de *thunder*.

Junker et Schweinfurt l'ont fréquemment rencontré dans la région du haut Uelle, où certains noirs en ont une terreur superstitieuse.

Le porc-épic a pour caractère : museau court et obtus, couvert seulement de quelques poils; lèvre supérieure épaisse et garnie de fortes moustaches noires; cou orné d'une longue crinière; dos couvert de piquants serrés, longs, lisses, pointus et entremêlés de poils soyeux; ces piquants sont d'un brun-noir et blanc, ces deux teintes alternent mais la base et la pointe sont blanches; le bout de la queue est garni de piquants plus courts; le ventre est couvert de poils bruns à extrémité rousse.

L'animal peut à volonté dresser ou coucher ses piquants, et il en est de même de la crinière. Il mesure 66 centimètres de long, sa queue en a 16 et la hauteur, au garrot, est de 25 centimètres.

C'est un animal timide et fort inoffensif, qui mène une vie solitaire sans faire de mal à aucun être. Pendant le jour, il repose dans le terrier qu'il s'est creusé et n'en sort qu'après le coucher du soleil pour rôder aux environs à la recherche de sa nourriture; celle-ci se compose de racines, de fruits, d'écorces d'arbres et de substances végétales succulentes.



Sa marche est lente et il court avec peu de rapidité. Quand le porc-épic est surpris hors de son terrier, il prend un air menaçant, redresse la tête, hérissé ses piquants qui produisent un bruit particulier en se frottant les uns contre les autres, trépigne des pieds et fait entendre un grognement sourd. Mais tout cela ne le rend guère redoutable, car ses piquants ne

sont qu'une arme défensive et ne peuvent blesser qu'un maladroit; il suffit de saisir adroitement l'animal par sa crinière pour l'enlever sans se blesser et le mettre hors d'état de défense. D'autres fois, il se roule en boule comme le hérisson, et les piquants qui l'entourent alors de toutes parts rendent sa capture difficile.

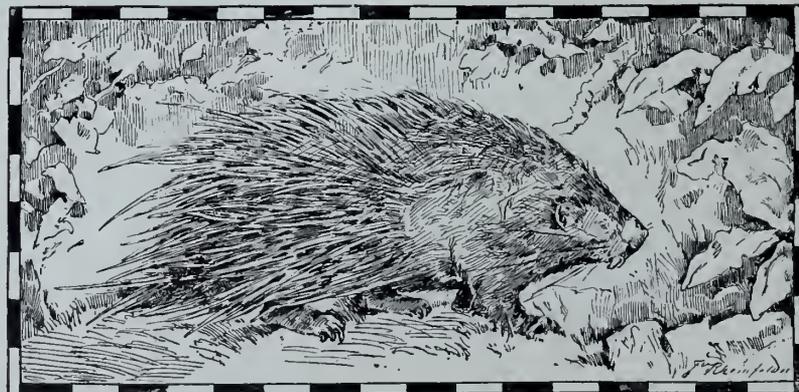
L'époque de la reproduction varie suivant le pays : En Italie, elle a lieu en avril; en Afrique, en janvier. Le mâle cherche alors une femelle et tous deux vivent ensemble pendant quelque temps. Au bout de soixante à soixante-dix jours, la femelle dépose dans son terrier deux à quatre petits sur une chaude litière de feuilles mortes et d'herbes sèches. Les jeunes naissent les yeux ouverts et le corps couvert de piquants, mais ceux-ci sont mous, courts, collés au corps et ne durcissent qu'au bout de quelques jours. Les jeunes quittent leur mère dès qu'ils savent se suffire à eux-mêmes.



La chair du porc-épic est mangée par diverses tribus indigènes qui aiment à se parer de leurs piquants. Les femmes s'en servent pour retenir le savant édifice de leur chevelure et pour les faire passer dans leur nez ou leurs oreilles. Chez certains noirs de la région du haut Uelle, les chefs seuls peuvent user des piquants de l'*Hystrix*.

Chez d'autres, les sorciers s'en font de bizarres ornements destinés à les rendre plus redoutables, à impressionner plus fortement leurs crédules sectateurs. Ils s'en fabriquent des crinières fantastiques, en parsèment leurs habillements ou encore les vendent fort cher en guise d'amulettes, de fétiches que les noirs transportent avec une sainte terreur dans leur case ou serrent précieusement dans leur pagne.

Ils portent toujours sur eux certaines de ces amulettes réputées un sûr préservatif contre les dangers, contre les blessures, et il n'arrive que trop souvent qu'ils en expérimentent l' inanité.



# HUBERT VAN NEUSS

Né à Hasselt, le 10 décembre 1839. — Secrétaire général au ministère des finances de Belgique.  
Administrateur général du département des finances de l'État indépendant du Congo (mai 1885 juin 1890).



UN des ouvriers de la première heure, un de ceux qui, après avoir rendu à l'État naissant de grands et de durables services, se sont effacés trop tôt, une fois leur tâche accomplie.

Parmi les hauts fonctionnaires de l'Administration belge, M. Van Neuss, à cause de sa compétence spéciale en matière financière, était tout naturellement désigné pour être chargé de l'organisation financière du jeune État. De la bonne ou de la mauvaise direction de celle-ci dépendait, en effet, la prospérité ou le dépérissement lent et fatal de l'entreprise congolaise. « Faites-moi de bonnes finances et je vous ferai de bonne politique. » M. Van Neuss, en dépit des difficultés multiples qu'il avait à vaincre, parvint, tout en s'occupant activement des nombreux et délicats rouages de son administration, à établir avec autant de sagesse que de tact le point de départ du système financier de l'État.

Possédant des connaissances très variées, doué d'une remarquable faculté d'assimilation, plein de ce bon sens qui fait la renommée de notre peuple, Hubert Van Neuss est un homme au jugement sûr et droit. Il ne se paye pas de mots, ce qui, pour un ministre des finances, est certes une qualité primordiale; ses idées sont, avant tout, pratiques. Il écrit d'un style clair, net, presque mathématique. Ses instructions sont toujours précises et faciles à comprendre, ce qui est une qualité inappré-

cieable pour un fonctionnaire appelé à préparer des contrats où les intérêts quelquefois vitaux de l'État sont souvent engagés. Son caractère est ferme, ses convictions raisonnées, et sa bienveillance, ainsi que sa bonté, sont proverbiales au ministère des finances de Belgique, où il occupe une haute fonction après avoir gravi tous les degrés de l'échelle hiérarchique sans jamais rien demander ni à la faveur ni à la brigue.

A peine installé comme administrateur général du département des finances du Congo, M. Van Neuss s'est occupé de l'établissement du régime foncier. Il s'est inspiré, à cet effet, de l'acte Torrens, en vigueur dans certaines colonies australiennes, qui permet une si facile transmission de la propriété et qui donne à celle-ci à la fois tous les avantages attachés aux valeurs mobilières et aux valeurs immobilières. On sait que ce régime a pour partisans convaincus presque tous les économistes de notre époque et que des hommes d'État de premier ordre étudient les moyens de l'introduire dans les pays d'Europe. C'est à juste titre que M. Van Neuss peut être fier d'avoir doté notre future colonie belge d'une législation foncière qui répond aux besoins de notre époque.

Il a également organisé l'administration douanière et le régime monétaire de l'État et il a pris une part notable à l'élaboration de la convention qui accorde à une société belge la construction du chemin de fer du Congo. Le décret sur les mines et les mesures restrictives de la vente des boissons alcooliques portent sa signature.

Ce sera un des étonnements des années qui viennent que l'histoire du développement de l'État du Congo, de la promptitude vraiment prodigieuse avec laquelle les Belges ont pu se mettre à la hauteur de leur mission nouvelle, de la rapidité avec laquelle ont été organisés tous les rouages d'une administration créée sur des bases toutes nouvelles, d'après les idées les plus progressives et les plus larges. Dans cette histoire, M. Van Neuss ne peut manquer d'avoir une belle page.



## LE BÉTAIL

DANS une grande partie de ce vaste Congo, où la nature féconde produit sans relâche et semble, dans son inépuisable fertilité, vouloir combler ses créatures jusqu'à la satiété de ses dons les plus opulents, il ne se trouvait pas de bétail avant l'arrivée des blancs. Aujourd'hui, que l'on s'arrête dans le bas Congo, dans la région des chutes, au Stanley-Pool, que l'on pénètre jusqu'au Kassaï, aux Falls ou dans les provinces extrêmes du nord-est, partout on trouve la preuve de l'existence de races bovines et d'excellents pâturages pour leur subsistance.

En 1886, il existait dans le bas Congo un troupeau de quatre-vingts individus à Banana, dans la factorerie de la maison hollandaise, et un autre de deux cents à Boma, appartenant à la maison portugaise Valle et Azevedo. L'Etat du Congo possédait une cinquantaine de vaches et de taureaux.

Actuellement, une considérable industrie d'élevage, due aux efforts intelligents de la *Compagnie des Produits du Congo*, prospère dans le bas Congo. Les commencements de cette entreprise furent modestes et ardues. En 1886, M. De Roubaix, d'Anvers, commença l'introduction du bétail dans l'île de Mateba. Trois bœufs de trait furent achetés à Mossamédès. L'expérience démontra que les pâturages de l'île étaient bons et pouvaient être améliorés. Un taureau et trois vaches furent alors introduits de Madère. Le lait, le beurre et le fromage étant d'excellente qualité, et la reproduction continuant à se faire dans de bonnes conditions, un nouvel achat de cinquante vaches et taureaux fut fait, et bientôt après le troupeau fut porté à sept taureaux et cent et quinze vaches. En une année, il s'augmenta de cent et dix veaux.

La *Compagnie des Produits du Congo* reprit l'œuvre de M. De Roubaix en 1890. Actuellement, après moins de trois ans d'exploitation, elle possède plus de 2,000 bêtes, presque

toutes nées dans l'île, et elle alimente de viande fraîche tous les établissements du bas Congo.

La direction de la Compagnie a réparti le bétail dans plusieurs fermes, ayant chacune leur territoire de pâture. Il y en a aujourd'hui sept dans l'île de Mateba, reliées entre elles par une route qui traverse l'île dans sa plus grande longueur, et deux sur la terre ferme à Loango (Congo) et à Kumbu.

☆

Au Stanley-Pool, le bétail est introduit depuis 1885. Les premières bêtes sont venues de San-Salvador, d'autres ont été envoyées du bas Congo. Elles prospèrent rapidement et plus d'une fois elles ont sauvé de la famine les nombreux habitants de la station.

Dans le bassin du Kassaï, où le taureau et la vache étaient des animaux inconnus des indigènes, on en trouve maintenant dans toutes les stations européennes. Ils ont été introduits par des trafiquants portugais et par les membres de l'expédition Wissmann. Ce dernier amena à sa suite à Lulua-burg environ soixante têtes de gros bétail, qui ont trouvé sur les bords de la Lulua de magnifiques pâturages toujours verts, où l'acclimatation et la reproduction se poursuivent avec succès. Stimulés par l'exemple, les chefs indigènes se sont mis en tête de se créer, eux aussi, des troupeaux, et ils saisissent toutes les occasions pour se procurer quelques individus destinés à l'élevage.

Aux Stanley-Falls, les Arabes ont introduit la race bovine de l'est dans leurs établissements du Lualaba, depuis Kassongo et Nyangwe jusqu'aux Stanley-Falls.

Dans la région du haut Uelle et de ses affluents du nord-est, il existe une race superbe, dont le docteur Schweinfurt parle avec éloges. Junker a vu d'immenses troupeaux de huit à neuf cents bêtes sur les plaines fertiles qui s'étendent dans cette riche contrée.

Stanley, lui aussi, signale la présence de nombreuses têtes de bétail dans les plaines qui sont à l'ouest du lac Albert et aux sources de l'Aruwimi.

Comme on voit, la question de la possibilité de l'élevage du bétail au Congo, est résolue d'une façon triomphante.



Revenons à la *Compagnie des Produits du Congo*, dont la tentative heureuse et si intelligemment menée, mérite qu'on s'y arrête un instant.

En fonction seulement depuis le 1<sup>er</sup> février 1890, la Compagnie vend actuellement 1,000 têtes de bétail par an pour la boucherie. Ses principaux clients sont l'État du Congo, les compagnies commerciales belges et étrangères, les missions, les steamers qui viennent aborder à Banana, à Boma ou à Matadi. Elle a installé des boucheries volantes, qui suivent les ouvriers du chemin de fer au fur et à mesure de leur avancement, et qui sont très achalandées. Malgré le débit, considérable pour une compagnie qui n'a pas trois ans de date, de 1,000 têtes de bétail par an, les troupeaux comptaient il y a un mois 2,150 têtes. Il naît en moyenne trois veaux par jour à Mateba.

Une chose remarquable, c'est la manière extraordinairement rapide dont le bétail a lui-même amélioré ses pâturages. Lorsque l'on mit sur l'île les premières bêtes, elles y trouvèrent une herbe, appelée l'herbe de Guinée, dont les jeunes pousses sont bonnes, mais qui atteignait souvent 2 mètres de hauteur et dont les tiges étaient alors dures et coriaces. En moins de trois ans, ces pacages sont radicalement changés, et aujourd'hui, nous dit M. Uff, le distingué directeur de la Compagnie en Afrique, les prairies de Mateba sont comparables aux plus belles *weiden* de nos Flandres.

Tous les soirs, des jeunes bouviers noirs ramènent le bétail, qui se laisse facilement mener et rentre dans d'immenses hangars à claire-voie, dont on peut voir ci-dessous un spécimen, où il passe la nuit. On ne le laisse sortir qu'après 9 heures du matin, quand la rosée s'est évaporée. S'il brouillait la rosée, il avalerait de nombreux vers qui provoqueraient de violents malaises. La rosée, en descendant, chasse dans la terre ces parasites.

Les Kraals (ainsi appelées du nom des fermes zouloues, sur le modèle desquelles sont établies les installations de la Compagnie) renferment actuellement des bœufs de trois

ans, et pour améliorer encore ses troupeaux, elle songe à importer de Belgique quelques vaches du pays.



Mais ce ne sont pas seulement les races bovines que la *Compagnie des Produits du Congo* a acclimatées et élevées au Congo. Avant son arrivée, les indigènes et les blancs, en dehors des animaux tués à la chasse, n'avaient d'autre viande que celle de leurs chèvres, petites de taille mais vigoureuses, et de leurs chiens. Les chiens du Congo, race abâtardie, laide, déformée, sont, dans certaines régions, spécialement élevés pour la cuisine. Comme on peut le voir dans notre gravure, la *Compagnie des Produits* possède également des moutons. Ils viennent très bien dans les endroits secs et leur chair est recherchée par les Européens.

En effet, outre son bon goût, le mouton a l'avantage d'être petit de taille. La viande de bœuf abattu doit être, en l'absence d'établissements frigorifiques, consommée immédiatement, car elle se gâte rapidement à cause de la chaleur et un mouton se débite plus facilement qu'un grand bœuf.

Quand le chemin de fer sera achevé, on pourra commencer l'élevage en grand dans le haut Congo. Ce sera un moyen efficace pour vaincre l'anthropophagie. Les cannibales ne mangent de l'homme que par besoin de viande, et ils s'en procurent difficilement du chasseur. Quand ils en auront à leur disposition, peut-être alors abandonneront-ils leurs pratiques séculaires; mais ce résultat, il ne faut pas se le dissimuler, ne sera acquis que lentement. On ne déracine pas en un jour des habitudes qui font partie des institutions mêmes de certaines régions congolaises.





Campement du personnel blanc à Kenge-Lemba.

## LE CHEMIN DE FER DU CONGO

D'ici à quelques mois, l'exploitation du chemin de fer du Congo sera inaugurée sur la première section de la ligne, s'étendant sur une longueur de 40 kilomètres, entre Matadi et Kenge-Lemba. Ce dernier point deviendra alors la tête de ligne des transports à dos d'homme vers le Pool, jusqu'au moment où une nouvelle section, celle de Kenge-Lemba à Kimpessé (kil. 160), pourra, à son tour, être exploitée.



Nous avons exposé, à diverses reprises, que le chemin de fer, en partant de Matadi, après avoir longé le Congo et son affluent la Mpozo, et après avoir traversé celle-ci, se butte contre le massif de Palaballa, où étaient accumulées les grandes difficultés, maintenant vaincues. Après avoir atteint le point culminant au col de Palaballa, la ligne redescend le massif jusque dans la vallée de la rivière Mia, pour remonter ensuite jusqu'au village de Pinda.

A partir de ce point, le tracé devient régulier jusqu'au kilomètre 38, où la ligne remonte pendant 1 kilomètre, pour atteindre le col de Kenge-Lemba, par où elle franchit la ligne de faite qui sépare le bassin de la Mpozo de celui des rivières qui, plus à l'est, se rendent directement dans le Congo.

Sur la distance qui sépare les cols de Palaballa et de Kenge-Lemba, on rencontre plusieurs rivières et ravins assez importants; ce sont le ravin de Pondene, dont nous avons donné une vue du pont provisoire, les rivières Mia, Kig-nianga, Kibuega, Banzi-Kimeza, etc.

Kenge est, après le massif de Palaballa, le dixième col que franchit le chemin de fer. C'est un de ces obstacles de minime importance, comme on en rencontre encore, de loin en loin,

dans la région, relativement facile, où se poursuit actuellement la construction de la ligne.

Kenge n'est pas, comme on serait tenté de le croire, le nom d'un village. C'est, dans la langue des indigènes, la désignation d'un emplacement de marché qui, hebdomadaire dans le principe, est devenu quotidien à cause du trafic toujours croissant qui se fait dans cette région et du personnel nombreux employé à la construction du chemin de fer.

Ce sont principalement les gens de Kimeza, village important situé à 3 kilomètres de distance, qui apportent à Kenge les vivres de toute espèce qui y sont exposés en vente.

L'importance de Kenge comme centre commercial s'explique facilement par la position qu'il occupe dans la région des cataractes.

Située à l'intersection des trois grandes routes que suivent, pour se rendre à Matadi, les caravanes venant du Stanley-Pool ou des grands marchés de Lukungu, Kimpesse et Kinsuka, cette station se développe en raison directe du trafic qui s'opère entre le haut et le bas Congo.

Or, ce trafic a acquis, pendant ces dernières années, une importance inespérée, ainsi que le prouvent les chiffres suivants :

En 1889, la Compagnie du chemin de fer, cherchant à se rendre compte des recettes probables du railway pendant la première année de son exploitation, avait évalué le nombre de charges transportées annuellement dans la région des cataractes à 60,000, soit 1,800 tonnes, ajoutant que sans exagération, on pouvait estimer que, lors de la mise en exploitation, ce nombre serait porté à 2,250 tonnes.

Or, un an plus tard, ce dernier chiffre était déjà dépassé, et de beaucoup. Pendant l'année 1890, il y eut, en effet, plus de

100,000 charges, soit 3,000 tonnes à transporter entre le bas et le haut Congo.

Aujourd'hui, le trafic, dans la même région, a atteint le double de ce qu'il était il y a trois ans.

Que sera-ce le jour où, le chemin de fer étant construit, il sera possible d'exploiter tous les produits du haut Congo qui, actuellement, ne peuvent être négociés à cause des frais énormes qu'entraîne le portage à dos d'homme depuis Léopoldville jusqu'à Matadi ?



A Kenge-Lemba, la ligne rejoint la route des caravanes, qu'elle ne tarde pas à quitter de nouveau pour se diriger vers Kimpesse. Entre ces deux points, le terrain est d'aspect tout autre que celui traversé depuis Matadi. Sur les 120 kilomètres qui séparent Kenge-Lemba de Kimpesse, 90 au moins sont en plaine et n'exigeront que peu de travaux de terrassement et presque pas d'ouvrages d'art.

Les deux seules rivières un peu importantes que franchit l'itinéraire sont la *Lufu* et le *Kuilu*. Toutes deux ont à leur point de passage de 25 à 30 mètres de largeur.

Le pont sur la Lufu aura 30 mètres d'ouverture.

Le Kuilu était traversé par le tracé d'avant-projet au moyen d'un pont de 50 mètres d'ouverture, d'une seule travée. Le nouveau point de passage de cette rivière, qui fait partie de la grande variante étudiée actuellement, n'est pas encore déterminé. L'importance de l'ouvrage qui devra y être établi n'est, par conséquent, pas connue encore.

Toute la contrée est belle. C'est un pays de savanes entrecoupées de bosquets d'arbres. De temps en temps, un bois. Au delà du *Monolithe*, la route traverse une forêt de haute futaie. Sur la ligne de faite entre l'Unionzo et le Kuilu, près de l'agglomération de villages de Nkengé-Mvété, émerge de la plaine une petite chaîne de collines rocheuses, de forme conique et dans les flancs de laquelle se trouvent des affleurements de calcaire. Par-ci, par-là, quelques étangs.

La population est inégalement répartie le long de la route suivie par l'expédition. Dans le bassin de la Lufu, les vil-

lages sont très clairsemés, mais dans celui du Kuilu, ils deviennent nombreux et populeux, formant à certaines places des centres très importants, notamment à Nkengé-Mvété, près du Sansiqua, à Ntumba et à Mawette, près du confluent du Ngongo, et surtout à Kinsuka.

Kinsuka est une agglomération de six ou sept villages pouvant compter ensemble environ 2,000 habitants. Ces villages sont groupés à peu de distance de la rive gauche du Kuilu, au sud-est et à 15 kilomètres de Kimpessé. Toute cette population est composée en majeure partie de trafiquants.

Kinsuka est un important marché, situé au croisement de plusieurs routes très suivies par les caravanes et se dirigeant vers Matadi à l'est, Kimpessé au nord-ouest, Mawette au nord-est, et San-Salvador au sud-ouest.

Le sentier des caravanes, qui relie presque en ligne droite, dans la direction générale est-ouest, Kinsuka à Matadi, est constamment parcouru par des caravanes de porteurs amenant aux factoreries de Matadi et des environs les produits indigènes et rapportant des articles d'échange européens. L'importance de ces caravanes varie entre 20 et 40 hommes.

L'État a installé des postes dans cette région. Il y en a un à Kinsuka, un autre à Kimpessé, un troisième à Miongo, village situé près de la source de l'Unionzo. Des missionnaires anglais sont établis à Kimpessé.

C'est à Kinsuka ou dans les environs que la Compagnie du chemin de fer établira, vraisemblablement, sa principale station entre Matadi et le Pool.



Depuis la fin de l'année dernière, les ouvriers terrassiers sont campés à Kenge-Lemba, ainsi que le personnel européen du service de l'infrastructure, sous la direction de M. l'ingénieur Paulissen. Un courrier, récemment arrivé à Bruxelles, nous a apporté quelques photographies prises dans les environs. Nous reproduisons aujourd'hui, d'après elles, le campement du personnel de la direction et un coin de l'installation du personnel ouvrier.



Un coin du campement du personnel ouvrier à Kenge-Lemba.

## DE ZANZIBAR AU KATANGA

JOURNAL DU CAPITAINE STAIRS (1890-1891)

IV. — DE MPWAMPWA A TABORA (*Suite*).

Les voleurs wagogo. — Supériorité des Wanyamwezi. — Isolement du blanc dans une caravane. — La Gunda-Kali.  
Un discours de circonstance. — Le caractère et la routine des nègres de l'Afrique centrale.

18 août 1891.

J'ai compté ce matin le chiffre des personnes arrivant au campement et défilant devant moi. Il y en avait 1,950, qui toutes sont sous ma protection et dépendent de ma volonté. A Mualala, 850 d'entre elles me quitteront et se dirigeront au nord, vers le Victoria-Nyanza. Le reste se rend dans l'Unyanembe, l'Ujiji et le Manyema. La caravane du Belutshi compte environ 850 membres qui se rendent pour la plupart à Nyangwe et à la station de Tippo-Tip, dans le Manyema.

La chaleur intense fait souffrir depuis quelque temps aussi bien les noirs que les blancs. Le jour, le corps est surchauffé; le froid de la nuit fait grelotter et la fièvre s'ensuit. Un malade, du nom de Khâmis Balizi, s'est écarté ce matin du gros de la colonne et s'est perdu. Il sera sûrement tué par les misérables Wagogo.

19 août.

Marché jusque Kilimantindi en 3 1/4 heures et escaladé une colline de 197 mètres. Altitude, 950 mètres. Les rivières coulent vers l'ouest, puis tournent au sud, pour revenir enfin vers l'est, où elles vont se perdre dans la Rufigi.

Kilimantindi a actuellement une apparence triste et délabrée. On dirait que ses beaux jours sont finis. Ce n'est pas un endroit où l'on voudrait terminer ses jours à côté des indigènes. Le sable et la chaleur, tels sont les caractères saillants de tous ou presque tous les villages de l'Ugogo.

Nos malades augmentent et je crois que deux d'entre eux vont mourir.

20 août.

Arrivés en 3 heures à Mualala et campé à l'ouest de la hutte du chef. Une caravane commandée par quelques Belutshi a quitté cette localité pour Tabora il y a environ trois jours. Elle a été retenue ici pendant quelque temps pour débattre le chiffre du *hongo* à payer aux indigènes.

Plusieurs de mes hommes, surtout les malades et ceux qui n'ont pas de fusils, ont été battus par des villageois wagogo. Je ne me considère pas comme justifié à répondre par des représailles à ces procédés, car, d'abord, il n'est pas douteux que mes gens avaient dévalisé les huttes des poules et de la farine qu'elles contenaient, et ensuite je ne tiens pas à dépenser de précieuses munitions pour de la racaille comme les Wagogo. Les Allemands devraient assumer cette tâche et cela avec promptitude. De la sorte, le pays serait délivré de cette peste, de ces voleurs éhontés.

On dit souvent que 2,500 Wanyamwezi, pesamment chargés, ne pourraient se mettre en route de Bagamoyo pour l'intérieur qu'avec de graves dangers de périr d'inanition en route. C'était ma conviction également, mais j'ai changé d'opinion, maintenant que je suis au courant des habitudes de ce peuple. Si, par exemple, 2,500 Wanyamwezi quittaient la côte pour

l'Uzambiro, ils auraient une suite d'au moins 250 femmes et de 150 garçons. A la côte, chaque homme se procurerait du grain pour trente jours et s'en chargerait en outre de sa charge. Les femmes et les enfants porteraient également d'immenses provisions. Le premier mois écoulé, si l'on donnait de l'étoffe à seulement 500 hommes par jour, tout marcherait bien et il n'y aurait pas de famine à craindre.

La plupart des porteurs sont d'étonnants farfouilleurs d'immondices et peuvent vivre de fort peu. En leur donnant de l'étoffe chacun à son tour et pas à tous en même temps et en haltant seulement un jour sur neuf, j'entreprendrais bien de conduire moi-même vers l'intérieur 2,500 à 3,000 Wanyamwezi. Notre caravane compte actuellement 2,000 âmes à peu près et je me suis bien familiarisé avec les us et coutumes de ces gens.

Altitude : près de 1,050 mètres.

C'est ici qu'il y a dix-neuf mois on nous vola trois renningtons pendant la nuit. Et d'après ce que je vois, les Wagogo sont toujours aussi disposés au vol qu'à cette époque.

Il me manque quelqu'un avec qui je puisse tailler des bavettes. Je ressens cruellement cette privation. Je ne saurais, par défaut de connaissance de leur langue, entamer de conversation soutenue avec Bodson ou Bonchamps; d'ailleurs, nous différons totalement, sous certains rapports, d'idées sur des choses que j'ai toujours envisagées d'une façon arrêtée. Quant au docteur Moloney, c'est un brave garçon, malheureusement peu causeur et c'est toute une affaire, quand nous conversons, de faire durer l'échange de vues pendant une soirée. Il en résulte que, en dehors des heures de travail, je vis seul, livré presque entièrement à moi-même.

Il y a des moments où je sens presque ma cervelle se détraquer par suite du manque d'un interlocuteur ayant des idées à discuter et à qui je pourrais servir la contre-partie. Mes compagnons ordinaires sont les chefs zanzibarites et belutshi. Ils me mettent au courant des nouvelles de la contrée, mais ils ne disent rien d'original ou d'amusant. Je ne peux me délasser par la lecture que pendant la nuit. Je ne saurais m'asseoir pendant le jour, et prendre un livre. J'ai en effet, dans la journée, tant de choses en tête, tant de sujets de réflexion, qu'à chaque instant mon esprit est ailleurs et loin du livre que j'ai devant moi. Je passe ma journée dans l'isolement. Cette manière de vivre, je le sais, nous rend par elle-même égoïstes et étroits, mais c'est aussi une nécessité imposée par le souci d'une conduite habile et raisonnable. Si, par exemple, je prenais mes repas avec les autres Européens, des querelles éclateraient sûrement pour des queues de cerises et notre dignité à tous en souffrirait.

21 août.

Nous séjournons à Mualala afin de donner du repos à nos

malades et de nous procurer environ 25 Wanyamwezi pour leur venir en aide au passage de la Gunda-Kali, une plaine déserte couverte d'une brousse épaisse. Celle-ci commence juste à l'ouest de ce village et va jusqu'à Kwamba. La Gunda-Kali n'est plus, et de loin, une région aussi effrayante qu'il y a dix ans. En effet, toutes les tribus chassées du Dabura par Muini-Twana se sont enfuies vers le nord et ont bâti leurs tentes dans le désert. Il en résulte que l'on y peut maintenant faire des étapes de village à village. La traversée en est, du reste, encore suffisamment mauvaise, car certains villages sont séparés par six heures de marche, l'eau est mauvaise et les vivres sont rares. Il y a une étape de sept heures que je crains beaucoup. Je prends à cet effet toutes les précautions en mon pouvoir et je donne vingt charges de l'expédition à porter à des Wanyamwezi, ce qui soulagera nos malades.

Vers la fin de l'après-midi, le chef Mgogo arrive, après que, par deux fois, je l'ai fait chercher. Je lui ai parlé très durement et je me suis adressé de même à ses sujets. Je lui ai dit qu'il était un voleur et un lâche quand il s'en va dévaliser de faibles caravanes arabes ou wanyamwezi, et qu'il leur extorque 200 ou 300 dotis à titre de *hongo*. Je lui ai démontré que lui et Makengi tueraient la route qui passe chez eux, les caravanes, pour échapper à leurs rapines, devant finir par emprunter une route plus méridionale. J'ai ajouté que dans peu de temps les Allemands enverraient une centaine de soldats qui « mangeraient le pays de Makengi et le tueraient en même temps que tous les voleurs de sa sorte ». Quand un de mes hommes, lui ai-je dit, vole *une seule* poule, vos femmes poussent des cris et vos hommes gesticulent pendant tout un demi-jour. Puis le lendemain, quand la poule vous est rendue avec, en plus, de l'étoffe, vous vous en allez détrousser une pauvre caravane wanyamwezi. Vous n'êtes pas des hommes, vous Wagogo, vous êtes des paquets de viande. Essayez donc de me voler mes ballots, et je vous tirerai dessus comme sur des rats.

Cette admonestation semble lui faire grande impression. Mais je ne me fais pas d'illusions : dans quelques jours il retombera dans ses errements. Avec des gens de cette sorte, il n'y a d'autre remède qu'une raclée complète, et l'enlèvement de toutes leurs chèvres et de toutes leurs poules. Cela semblera dur, mais c'est nécessaire. Ils vivent de rapines, mais ne comprennent pas qu'il pourrait se faire qu'à leur tour d'autres vissent les piller.

L'Afrique est un continent immense, habité par un nombre énorme de tribus qui diffèrent les unes des autres par les mœurs, les coutumes, l'extérieur, les idées et le langage. Quelques-uns de ces peuples ont des notions grossières de la justice, du tien et du mien. D'autres sont féroces, sauvages, sans culture d'aucune sorte, vivant presque à l'égal des animaux, incapables de concevoir autre chose que des idées élémentaires et agissant invariablement d'après le principe que la force prime le droit. Quand ils sont vaincus, ils se soumettent au vainqueur tout naturellement et, à partir de ce moment, deviennent les opprimés.

Les premiers, avec le temps, grâce à un gouvernement fort, dirigé par des blancs, se transformeront en utiles cultivateurs du sol et en initiateurs de la contrée. Au contraire, les tribus paresseuses, vicieuses, tout à fait sauvages, — eussent-elles été pendant des années en contact avec une demi-civilisation, — resteront, au siècle prochain, dans à peu près la même situation que celle où elles se trouvent depuis cinq cents ans. Jamais elles ne s'élèveront plus haut et elles

garderont toujours leur ignorante et sauvage nature. Elles finiront par disparaître et par faire place aux races plus policées, plus actives et réellement plus fortes qui résoudront la question du problème africain, de l'avenir du continent noir. Je ne pense pas que les Wagogo deviennent jamais rien de mieux que ce qu'ils sont aujourd'hui, tandis que leurs voisins, les Wanyamwezi et les Wasukuma, ont devant eux un avenir plein de promesses. Ce sont des travailleurs gais, peinant dur, et ils ont l'esprit très large pour des nègres, ce qui est, évidemment, le résultat des voyages qu'ils font hors de chez eux, qui leur montrent qu'en dehors d'eux il y a encore d'autres tribus que la leur.

Il est excessivement difficile de mettre dans la tête des nègres de l'intérieur, entourés d'autres tribus qui sont souvent leurs ennemies, de faire comprendre, dis-je, le fait qu'il existe dans le monde d'autres hommes qu'eux et plus intelligents.

La vie d'un indigène est bornée à sa tribu, il ne parle souvent pas d'autre langage que le sien propre, et ne se rend que rarement, si jamais, dans un autre pays que le sien. — J'en excepte, naturellement, les nègres voyageurs, tels que les Wanyamwezi, les Wasukuma, les Manyema et les Wangoni. — Il en résulte que ses idées lui sont inculquées par ce qu'il voit et entend de la part de ceux qui ont vécu à ses côtés dans le pays que ses pères ont toujours habité. Les pensées de l'un sont les pensées de l'autre, les idées d'un chef sont plus ou moins celles d'un autre, et, pour canaliser et maintenir les choses dans cette voie, il n'est rien de pire que leur alimentation et que leurs mœurs. Les aliments dont ils se nourrissent sont les mêmes depuis des siècles; les mœurs qu'ils observent remontent à la plus haute antiquité et n'ont jamais changé, les maintenant toujours dans une même et immuable routine.

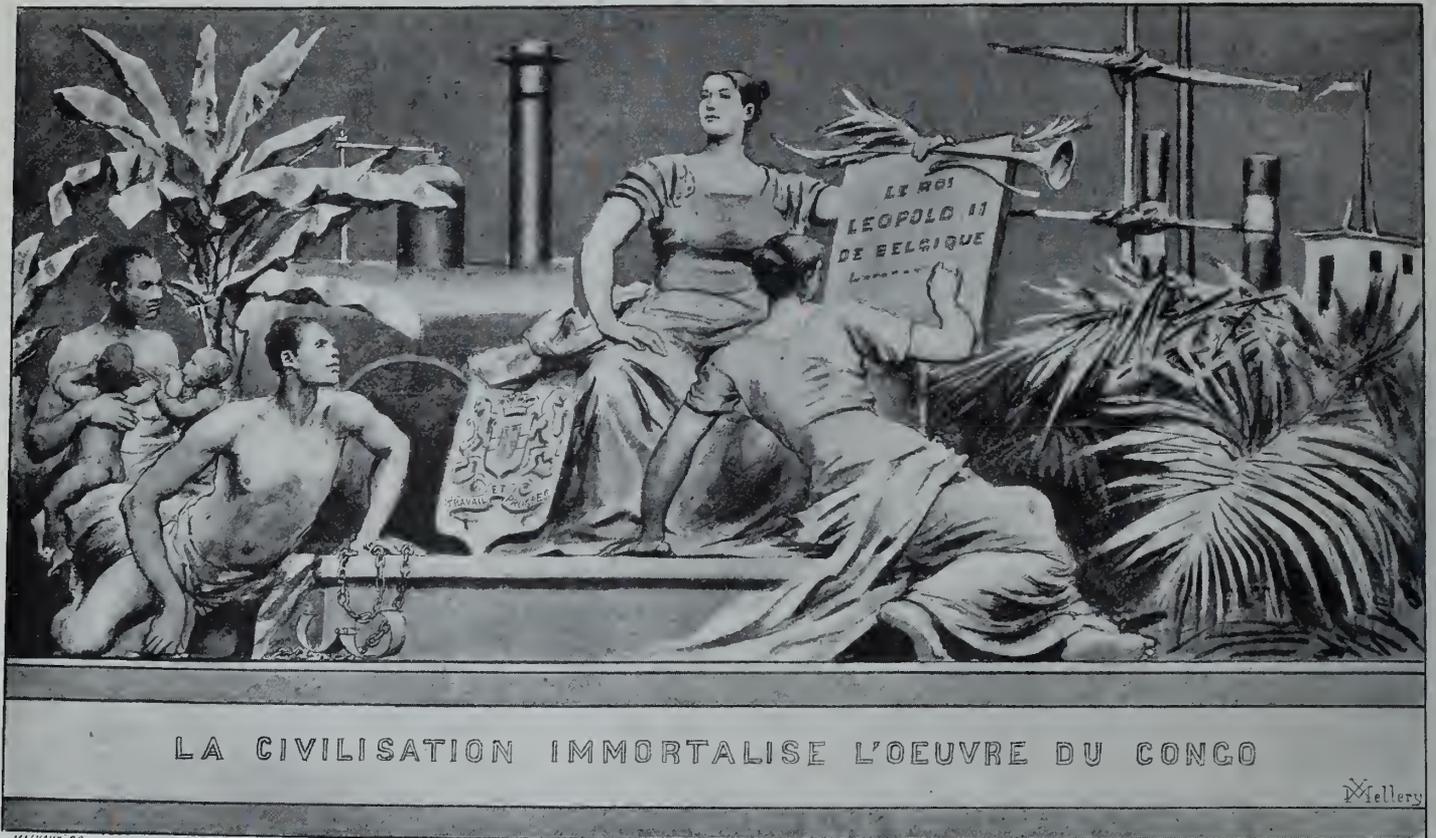
Une nation qui, par exemple, n'a qu'un seul et unique type de nourriture résistante, dont toutes les luttes sont du même modèle, dont les armes semblent toutes être sorties du même moule, dont les hommes se marient au même âge et payent leurs femmes du même prix, cette nation-là, fort probablement, ne produira pas beaucoup de penseurs originaux et indépendants; tout progrès réel y est annihilé, car toutes choses y marchent ainsi qu'elles marchaient au temps des ancêtres. Les visages des membres d'une tribu peuvent différer entre eux tout comme ceux des Anglais, mais les cervelles qui sont derrière ces visages sont pratiquement comme si elles n'étaient qu'une. Elles semblent avoir été fabriquées dans un moulin qui ne produit qu'une « marque » et dont l'ordonnance doit être changée pour que des « marques » nouvelles et spéciales puissent être manufacturées.

Prenez même un porteur wanyamwezi, qui a voyagé et qui est, pour un Africain central, un homme éclairé. Qu'un événement se passe au camp, qui provoque une réaction de sa pensée, vous pouvez être certain que cet homme pense absolument dans la même direction que ses 300 ou 400 camarades en portage. Les 9/10 des caravaniers qui ont vu un incident pousseront la même interjection (manifestation de la même pensée).

Nous parlons des indigènes africains d'une façon trop prompte, trop superficielle et trop générale. Il importe de bien étudier une race ou une tribu avant de la juger, et il faut les analyser d'une façon approfondie avant d'obtenir une base exacte pour ce qu'on avance au sujet des noirs.

(A continuer.)

Cap. STAIRS.



Frontispice d'après un dessin original de M. Xavier Mellery.  
Exécuté à l'occasion des fêtes offertes aux explorateurs du Katanga.)

## LES FÊTES DU KATANGA

LE retour simultané des expéditions Delcommune et Francqui, l'annonce des résultats considérables obtenus par chacune d'elles en même temps que le récit des difficultés sans nombre que les explorateurs ont rencontrées et dont ils ont victorieusement triomphé, ont provoqué en Belgique un vif sentiment d'admiration, et il a été décidé qu'à leur arrivée à Bruxelles, une manifestation nationale leur serait faite.

Un comité a immédiatement été constitué.

Il a été décidé que non seulement on fêterait les sept Belges qui rentrent, mais que la mémoire de ceux qui sont tombés serait honorée en même temps; qu'à juste titre, on rendrait hommage à la première des expéditions belges qui a pénétré dans le Katanga, celle de M. Paul Le Marinel, qui est actuellement au Congo pour la troisième fois.

Dans ses trois derniers numéros, le *Mouvement géographique* a publié un compte rendu complet, non seulement des fêtes offertes aux voyageurs, mais également toute une série de lettres et de rapports respectivement signés par chacun des sept membres des expéditions Delcommune et Bia. Chacune d'elles, de même que l'expédition Le Marinel, a largement contribué à nous faire connaître cette région lointaine du bassin du Congo, si longtemps fermée aux investigations de l'Europe, désormais reconnue, tout au moins dans ses grandes lignes.

La ville de Bruxelles et les huit autres chefs-lieux de province se sont inscrits pour prendre part à cette manifestation. Les autorités communales de Bruxelles ont reçu à l'hôtel de

ville les Belges du Katanga et leur ont offert une représentation au théâtre de la Monnaie.

De son côté la commission organisatrice de la manifestation nationale a organisé des solennités. Il y a eu réception dans la grande salle du Palais des Académies, où le Roi a daigné remettre personnellement aux voyageurs des médailles commémoratives.

Enfin, la manifestation s'est terminée par un banquet qui a réuni 250 convives.

Nous ajouterons ici qu'avant de rentrer au pays natal, les membres des deux expéditions avaient déjà été l'objet, à Lisbonne, de démonstrations extrêmement flatteuses de la part du Roi de Portugal et de la Société de géographie de Lisbonne.

La réception par le Portugal n'est pas seulement un acte de courtoisie internationale, un témoignage très naturel de sympathie à l'égard de voyageurs qui viennent d'accomplir une des plus grandes expéditions dont le centre de l'Afrique ait été le témoin; on peut dire aussi que c'est en quelque sorte un acte politique, de politique coloniale du moins. Quel que soit le désir qu'ait pu éprouver le roi de Portugal d'honorer les voyageurs belges qui viennent d'explorer et d'occuper le vaste territoire du Katanga, désormais une province de l'État indépendant du Congo, il est permis de se dire que son gouvernement a pu y voir aussi un acte constatant un rapprochement entre deux des États coloniaux installés dans cette partie du continent noir.

## LE LIEUTENANT DUBOIS

Jules Dubois, né à Pesseux (province de Namur), le 23 décembre 1856. Lieutenant au 2<sup>e</sup> régiment de lanciers.

S'embarque le 19 octobre 1884 pour Zanzibar, en qualité d'adjoint à la cinquième expédition de l'*Association internationale africaine*. Rentre en Belgique le 24 mai 1885. — Engagé au service de l'État du Congo; s'embarque à Liverpool le 17 mars 1886. — Est adjoint au chef de la station des Stanley-Falls, le 15 juin suivant. — Noyé accidentellement dans la nuit du 23 août 1886, pendant la retraite qui suivit le siège de cette station par les Arabes.



E. Dujck

LE 23 août 1885, sans avertissement préalable, dans le but de surprendre plus aisément les blancs, cinq cents Arabes attaquèrent au point du jour la station des Stanley-Falls, où se trouvaient M. Deane, chef de la station, et le lieutenant Dubois, avec une poignée d'hommes. Durant six jours et six nuits, les assiégés luttèrent sans trêve ni merci. Mais finalement, les hommes, découragés par la mauvaise qualité de leurs munitions, dont la moitié rôtait, s'enfuirent le 28 août. Avec quatre soldats restés fidèles, les deux Européens se retirèrent pendant la nuit après avoir détruit la station. Tandis qu'ils longeaient le fleuve, le lieutenant Dubois tomba à l'eau. Quoique excellent nageur, il se noya, embarrassé qu'il était par les armes et les vêtements qu'il portait.

Trente jours après, Coquilhat retrouvait Deane, mourant de privation et de misère dans une cabane où les indigènes le cachaient soigneusement aux Arabes.

Parlant à Coquilhat de son adjoint, M. Deane fit l'éloge de la bravoure extraordinaire déployée par le jeune officier belge, de son sang-froid imperturbable, de son étonnante activité : « Au plus fort de la lutte, disait-il, il m'envoyait de petits billets écrits sur le genou pour demander des munitions nouvelles ou quelque autre chose. Ces notes étaient comme calligraphiées et ne trahissaient pas la moindre émotion. Vous pouvez

être fier de compter de tels hommes dans votre armée, aucune autre n'en a de meilleurs. »

Les Arabes des Stanley-Falls venaient de Nyangwe, établissement fondé par eux en 1868 et que vient d'emporter d'assaut le lieutenant Dhanis qui, en 1883, était l'adjoint de Coquilhat. Ils avaient suivi la voie tracée, en 1876, par Stanley, et quand ce dernier revint, en 1883, aux Stanley-Falls, il trouva la région ravagée par les chasseurs d'hommes. Il y fonda une station dont le commandement fut donné à M. Binnie, auquel succéda plus tard le lieutenant Wester, qui conclut, en octobre 1884, avec les Arabes, un traité par lequel ceux-ci s'engageaient à ne pas dépasser les cataractes, même pour faire du commerce. A force de prudence, Wester parvint à éviter tout conflit. En janvier 1885, Van Gèle arriva aux Stanley-Falls et eut avec Tippo-Tip un entretien à la suite duquel ce chef s'engagea à rappeler ses soldats postés sur l'Aruwimi et le Lomami. Cette promesse fut tenue.

Un an après, le 14 février 1886, M. Deane prenait le commandement de la station. Désireux de protéger les indigènes contre les brigandages des Arabes, il fit des remontrances à Tippo-Tip. La situation se tendit et les rapports devinrent plus froids, sans cependant, dit M. Baumann, donner lieu tout d'abord à des appréhensions.

Tippo-Tip étant parti en avril, laissa le commandement de ses établissements à Bwana-Zige. Celui-ci aussitôt changea de ligne de conduite, et, à partir du mois de juillet, l'attitude des Arabes devint agressive. Le 14 août, ils attaquèrent la station, réclamant la mise en liberté d'une femme esclave; ils furent repoussés avec perte.

Le steamer *Stanley* était arrivé le 20 août avec le lieutenant Dubois, destiné à servir d'adjoint à Deane. Le bateau repartit le 22 en laissant aux deux Européens quelques maigres ravitaillements. Le 21, les Arabes étaient venus faire la paix avec les blancs et protester de leurs bonnes intentions. Le lendemain du départ du vapeur, ils n'en recommencèrent pas moins les hostilités. On sait le reste.

Dubois s'annonçait comme devant fournir, en Afrique, une belle carrière. C'était un homme de sang-froid et de grande bravoure. C'était, en plus, un cœur excellent, un camarade dévoué. Sa mort fut une perte sensible pour l'État, qui n'avait en ce moment sur le haut Congo qu'une poignée d'officiers pour représenter son autorité.



Vue prise sur le haut Congo. (D'après une photographie de M. William Forfeith.)

## QUELQUES LÉGENDES BANGALA

Il est intéressant de recueillir les légendes et les proverbes, qui forment, pour ainsi dire, une histoire orale des peuples primitifs. On réunit ainsi, avant que les progrès grandissants de la civilisation européenne fassent disparaître à jamais ces restes d'une littérature parlée, une sorte de Folklore des nations nègres du Congo.

Nous publions aujourd'hui quelques légendes bangala recueillies de la bouche des indigènes par M. Ernest Deligne, agent de la Société du Haut-Congo. Elles décèlent, dans leur tournure naïve, une certaine finesse de pensée et reposent sur de malicieuses observations.

C'est une initiative heureuse qu'a prise M. Deligne. Nous voudrions voir nos amis du Congo nous envoyer chacun leur contribution à ces récits africains, qui renferment comme une vague et lointaine analogie avec les histoires légendaires dont fut bercée notre enfance.

L'humanité est la même sous toutes les latitudes; partout elle est éprise de l'inconnu, partout elle explique par le merveilleux les phénomènes ou les faits qui dépassent sa compréhension actuelle; partout elle commence de même son histoire : par la fable, par la légende.

A ce point de vue encore, ces dits naïfs, venus des lointains forêts du continent noir, ont un mérite de plus qui

séduira nos lecteurs. Voici quelques-uns des récits que nous transmet notre ami de la Mongala :

### Le poa.

Il existe ici un oiseau bien désagréable pour le voyageur, dont il trouble le repos : c'est le poa. Le cri qu'il pousse et qui retentit sans interruption toute la nuit est : *Poa, poa*, ce qui, en langage indigène, veut dire chien.

Les indigènes content qu'au temps jadis cet oiseau, qui voyage beaucoup et au loin, avait remarqué un petit animal très docile et très obéissant dont il résolut de se rendre maître. Il le guetta et un jour fondit sur lui et le rapporta dans son logis. Il remarqua que c'était une femelle et qu'elle allait avoir des petits. Il veilla sur la mère, éleva ses jeunes, qui, devenus grands, devinrent ses esclaves.

Le poa vendit plus tard à tous les oiseaux de son espèce des rejetons de cette nichée. Il vivait heureux, bien servi, bien nourri, bien traité par ses esclaves. Malheureusement, sa prospérité devait avoir une fin. Un jour qu'il faisait très froid, il dit à son chien : Va-t'en là-bas chez les hommes me quêrir du feu.

Le chien obéit; mais parmi les hommes il se trouva si bien qu'il ne voulut plus revenir, et oublia le chemin de la

maison du poa. Il fit mieux, il battit le rappel de tous ses semblables, qui accoururent en foule. Depuis ce jour, le poa, durant toute la nuit, redemande à cor et à cri son *boa, boa!*... qui ne revient pas.

#### L'hippopotame et le crocodile.

L'hippopotame et le crocodile sont bons compagnons. Jamais ils ne se battent ; ce sont deux amis modèles.

Le crocodile dit un jour à l'hippo : « Si tu veux manger l'herbe tendre de mes domânes, je t'en accorde la permission, mais à une condition. Certes, tu es fort dans l'eau courante, mais reconnais que je suis, moi, maître des marais et des herbages qui bordent la rivière. Eh bien, entendons-nous. Toi, tu t'en iras à la recherche de toutes les pagaies dans lesquelles il y a beaucoup de monde, et tu les feras chavirer ; moi, j'en profiterai pour manger, à satiété, cette bonne et tendre chair humaine ; en échange, tu mangeras tant que tu voudras et tu dormiras dans mon royaume. »

Ainsi dit, ainsi fait.

Et voilà comment, depuis le jour où fut conclue cette alliance funeste, le pauvre noir, surpris par le monstrueux pachyderme, est livré par celui-ci à son ami le croco.

Fils des forêts, qui piroguez sur l'onde, prenez garde aux alliés de dessous les eaux !

#### Le chimpanzé.

Le chimpanzé était tous les jours poursuivi par les enfants des villages. On lui jetait force flèches et des projectiles de tout genre. Un jour, pourtant, il ne s'enfuit plus ; à l'étonnement général des noirs, on le vit venir armé d'une lance, et il tua même un indigène. C'est alors qu'un des chefs noirs dit au grand singe :

« Qui donc t'a donné cette lance ? »

Le singe répondit : « A mon tour, je te demande qui m'a volé mes lances?... N'est-ce pas toi, homme, ne suis-je pas ton père ? »

#### Les étoiles, le soleil et la lune.

Les étoiles sont les esclaves de la lune.

Le soleil est épris de la lune. Amoureux et transi, il poursuit sans cesse sa bien-aimée, mais n'obtient que rarement que sa flamme incandescente soit calmée par les attentions de sa belle.

Quand la lune reçoit le soleil et que les deux amants s'oublient dans leur duo, le ciel devient sombre et l'obscurité cache leurs amours. (Il s'agit évidemment ici d'une éclipse.)

#### Comment sont venus les Gombes (gens de l'intérieur.) (Légende dite par les gens de l'eau.)

Le mari et la femme s'en allèrent un jour à la pêche. Avant de quitter la case conjugale, ils confièrent leur foyer à leur chien :

« Garde bien la maison, lui dirent-ils, garde bien les pois-

sons qui s'y trouvent, car nous allons en chercher encore, et tu seras récompensé. »

Ses maîtres partis, le chien, pas bête, se dit : « Pourquoi, tous les jours, me force-t-on à garder de bonnes et belles choses, et pourquoi ne me donne-t-on jamais rien ? Il faut changer cela. »

Et l'infidèle surveillant se met à manger les provisions de ses maîtres.

O merveille, son repas fini, il se sent tout transformé. Le maigre et pauvre hère de jadis est devenu gros et gras. Ses forces ont décuplé ! Et voici qu'il se couvre des étoffes de son maître. Tout fier, il s'en va se mirer dans l'eau et se juge aussi beau que ses patrons. Comme il s'en revenait tranquillement vers la maison, il voit tout à coup s'approcher ces derniers ; pris de peur, il se sauve dans le bois.

Longtemps après, alors que, métamorphosé, il avait fait souche d'homme, il se sentit pris de nostalgie et revint visiter les lieux où se passa son enfance. Il s'y fixa de nouveau. Ses descendants sont les Gombes.

Et voilà pourquoi le Gombe hurle comme un chien quand il vous parle.

#### Le midjiji.

*Midjiji* (le revenant) fut le premier nom que les Bangala donnaient au blanc (Stanley). Ils hésitaient à entrer en relations avec lui et à accepter ses cadeaux, de peur que le *Likundu* (le mauvais esprit) ne s'introduisit chez eux en même temps que ces présents tentateurs.

Les premiers steamers que virent les Bangala leur firent supposer que les blancs n'étaient autres que les rois de l'eau, faisant, Lohengrins de l'équateur, traîner leurs bateaux par de grands poissons, ou par des hippos. Les naïfs enfants d'Iboko prenaient la chaudière des steamers pour une grande casserole où le blanc faisait cuire la nourriture qu'il donnait aux aquatiques attelages de ses bateaux. Les steamers, eux, furent baptisés du nom de *cumba* par les sujets de Mata Buike.

Comme ceux-ci voyaient le blanc descendre fréquemment au fond de son bateau pour y chercher des perles, des mitakos et d'autres marchandises, ils soutenaient avec conviction que les hommes du *Mputu* (de l'Occident) s'en allaient ouvrir, à fond de cale, une porte pour quérir leurs trésors au fond de l'eau.

Le blanc s'en va et revient. C'est bien un *midjiji* !

#### Quelques présages.

De petits poissons qui sautent hors de l'eau, la rencontre d'un serpent qui nage vers la barquette, un hippo qui précède la pirogue, sont considérés par les Bangala comme des présages de victoire.

Au contraire, un hippo qui vient à la rencontre d'une pirogue, et une très forte pluie, constituent de mauvais présages.

ERNEST DELIGNE.





Vue générale du pont de la Mpozo. (D'après une gravure du Dr Étienne.)

## LE CHEMIN DE FER DU CONGO

### LE PONT DE LA MPOZO

**L**E dernier courrier du Congo nous a apporté, entre autres photographies prises à notre intention par notre ami et collaborateur M. le Dr Étienne, un nouveau et très joli cliché représentant le pont de la Mpozo.

Bien que nous ayons déjà reproduit une vue de ce pont dans notre numéro du 25 septembre 1892, nous croyons intéressant de montrer aujourd'hui à nos lecteurs cet ouvrage d'art — le plus considérable de ceux que franchit le chemin de fer dans la première partie de son parcours — entièrement dégagé du pont de service qui avait été employé au montage de la partie métallique et qui empêchait de se rendre un compte exact de l'importance du travail.

Ainsi débarrassé de l'amoncellement de poutres qui arrêtaient la perspective, le pont de la Mpozo apparaît dans toute la légèreté que les auteurs du projet se sont plu à lui donner en même temps qu'ils lui conservaient toutes les garanties de solidité nécessaires.

Notre gravure représente le pont vu d'amont. On aperçoit,

accolée au tablier métallique, une passerelle réservée aux piétons et sur laquelle se trouvent deux Européens accompagnés de plusieurs nègres.

Cette passerelle a été construite par la Compagnie du chemin de fer à la suite d'une entente avec l'État du Congo, afin de faciliter le passage de la rivière aux nombreux porteurs qui circulent continuellement dans cette région.

Jadis, la traversée de la Mpozo par les caravanes se faisait à environ 800 mètres en amont, au moyen d'un bac. Mais, indépendamment de la perte de temps que présentait ce système, il y avait également des interruptions à redouter dans le service à la saison des pluies, lorsque, par suite de crues subites, la rivière devient torrentueuse et parfois inaccessible.

Actuellement, de pareils inconvénients ne sont plus à craindre, le pont du chemin de fer ayant été établi à un niveau supérieur de deux mètres à celui des plus hautes eaux constaté le 15 décembre 1891.

# DE ZANZIBAR AU KATANGA

JOURNAL DU CAPITAINE STAIRS (1890-1891)

## IV. — DE MPWAMPWA A TABORA (Suite).

Fourbes noirs — Sans-gêne des indigènes qui s'engagent. — Du danger d'être trop optimiste. — Les Wasanga.  
Inertie des indigènes. — Girafes dans la savane.



22 août 1891. MARCHÉ pendant quatre heures un quart à petits pas, jusqu'à l'emplacement d'un village abandonné dans la Gunda-Kali, et campé près de citernes creusées dans le lit d'une rivière. Nous avons avancé avec facilité, grâce à la précaution que j'avais prise de me pourvoir de porteurs supplémentaires, ce qui a permis aux malades et aux affaiblis de pérégriner sans cause.

Je commande maintenant une troupe de 2,250 personnes.

Notre campcou-

vre 160 ares de terrain. Je commence à me trouver un air de général. Il ne m'arrivera peut-être plus jamais de la vie d'avoir encore une fois tant de monde sous mes ordres. Je le voudrais, cependant, car il n'y a pas de plaisir sur la terre qui vaille celui de commander ses co-mortels pour une bonne cause.

Altitude du camp : 3,700 pieds.

J'ai dû laisser deux malades à Mualala. Les emmener avec moi eût été le signal de leur mort.

Je voudrais montrer, par un exemple, comme l'homme blanc est mis dedans par le noir. La scène a commencé hier et finira à Kwawamba, à quatre journées en avant d'ici. Hier,

à Mualala, en présence de quatre de mes chefs, de trois chefs wanyamwezi et d'autres, j'engage dix-neuf porteurs pour aller de Mualala à Kwawamba en cinq étapes. Le prix convenu était de 4 dotis par homme, *nourriture à sa charge*. Cette dernière condition fut stipulée expressément à leur demande. Nous venions d'arriver au camp. Je procédais à la distribution des rations d'étoffe à des porteurs qui nous accompagnent jusque dans l'Unyanyembe (15 étapes). Aussitôt les dix-neuf porteurs de Mualala s'avancent et nous disent : « Nous n'avons pas de vivres et nous désirons notre *upaudi* (1/2 doti) par homme. » Je réponds : « Oui, mais hier vous avez fait accord avec moi que vous vous chargiez vous-mêmes de votre nourriture. — Parfaitement, mais nous désirons notre 1/2 doti et 4 dotis en plus pour notre salaire. »

Ils savent très bien qu'ils me tiennent, et que s'ils s'en allaient je resterais en plan avec mes dix-neuf charges. Je suis donc forcé de répondre : « Très bien, je vais vous payer votre 1/2 doti. » Je pensais à part moi : A Kwawamba, je vous tiendrai à mon tour, et je rattraperai mon 1/2 doti en ne vous payant que 3 1/2 dotis de salaire.

Je me félicitais du bon tour que j'allais jouer à ces maîtres chanteurs noirs, quand, après réflexion, je me suis aperçu que, si j'agissais ainsi, je ferais une insigne et folle maladresse. En effet, à Kwawamba, ils auront de nouveau barre sur moi, car si je mettais mon plan à exécution, ils s'en iraient déambuler de par les villages, racontant que je suis un mauvais blanc, si bien que je serais encore une fois avec mes dix-neuf charges sur les bras, et que je n'obtiendrais personne pour les porter, car pas un seul villageois ne voudrait risquer de se mettre à mon service après que, malgré la justice de ma cause, j'aurais acquis une aussi mauvaise réputation. Et voilà comment le nègre sauvage et grossier joue le civilisé et le fait danser comme il chante. N'est-ce pas purement et simplement un vol? Ah! si je n'avais pas besoin d'autres porteurs à Kwawamba, comme je me ferais justice à moi-même en ne leur payant que 3 1/2 dotis à chacun! Je ne raconte pas ceci dans un accès d'humeur sombre, ou pour dénigrer le nègre, mais uniquement pour citer un exemple entre mille de la façon dont la loyauté la plus élémentaire est violée contre le blanc, lequel doit, lui, faire stricte justice au noir, tandis que celui-ci en retour le trahit de toutes façons.

J'ai toujours été d'opinion qu'un nègre noir éduqué ou non civilisé ne comprend pas la nature d'un contrat. Il en est de même des Arabes. Un contrat conçu en bonne et due forme, dressé devant des bandes de témoins et compris dans toutes ses clauses par blancs et noirs, est fait et accepté. Si, dans la

suite, ce qui est possible, le contrat ne convient plus au moricaud, il n'aura pas l'ombre d'un remords à tout violer et à laisser aller les choses comme elles voudront. Si, au contraire, il trouve que tout va bien et qu'il y gagne, il se refuse à comprendre pourquoi, à son tour, le blanc voudrait annuler le contrat. En réalité, un grand nombre de noirs pensent que tout doit se résumer en « prendre », jamais en « rendre ».

On a beaucoup trop écrit sur la bonne nature du noir. Il a, certes, une immense quantité de bonnes qualités; il est gai, en général peu vindicatif, et il a beaucoup de côtés amusants dans le caractère. Mais, en généralisant, on peut dire qu'il n'est pas le parangon de vertu décrit par certains voyageurs. Il ne vaut certes pas, pour la plupart des cas, mieux que le blanc, quoi qu'on en dise.

Les Européens qui, revenant de cette contrée, rentrent chez eux et le jugent avec pessimisme, ne font pas de mal, s'ils ne font pas de bien, car tous les immigrants et les capitalistes sont avertis qu'il n'y a, dans le pays, que peu de choses qui puissent leur être utiles.

Mais les optimistes qui décrivent, avec une encre dorée, bien des choses qu'ils n'ont pas vues, qui multiplient cent têtes de bétail jusqu'à ce qu'elles deviennent des milliers, qui dépeignent la contrée comme un pays où tout le monde peut vivre et prospérer, ceux-là méritent les malédictions de tous les hommes amoureux de la vérité. A mesure que les générations se développent et que leurs exagérations viennent à être découvertes, ils seront maudits plus longuement et plus haut encore que leurs panégyriques par ceux qui, sur la foi de leurs dires, ont exposé leur argent et ont vu sombrer jusque leur dernier sou.

L'Afrique est comme tout autre pays; il y a des endroits bons et d'autres mauvais, des contrées riches et d'autres désertes. Dans telle localité, le blanc, en étant sage et prudent, prospérera; dans telle autre, il sera enlevé par la fièvre et ne saura pendant des siècles créer des établissements viables. Avec une bonne administration à la hauteur de sa tâche, des chemins de fer et des routes vers la côte, d'énormes régions pourraient être exploitées et produire des richesses tout en s'enrichissant encore elles-mêmes. D'autres contrées ne rapporteraient pas même de quoi y ériger une simple station. importe donc que nous soyons prudents dans nos descriptions, car il pourrait se faire que, se basant sur nos affirmations, certains pourraient y risquer leurs capitaux et leur vie.

23 août.

Arrivés à Wali après une marche de cinq heures cinquante minutes et après avoir fait un trajet de 21.5 kilomètres. Il n'y a qu'une seule tembe ici, mais l'eau est bonne. C'est un lieu de repos au milieu de la Gunda-Kali. Nous rencontrons une caravane de Wanyamwezi, en route pour Bagamoyo. Mes hommes ont parfaitement accompli l'étape.

24 août.

Levé le camp à 10 h. 45 m. du matin, marché jusqu'à 4 h. 30 m., puis campé à Salalo. Tous les renseignements que j'avais obtenus disaient qu'il n'y avait pas d'eau à cette place. Je résolus donc de *tireka*, c'est-à-dire de rester au camp jusque, par exemple, 11 heures, de marcher ensuite jusque 5 h. 30 m. du soir, puis de bivouaquer sans boire et de repartir le lendemain, de façon à atteindre l'eau à 10 heures du matin.

J'ai horreur de ces *tirekas* parce que, au cours de ces marches, on perd toujours du monde. Aussi, jugez de ma joie,

en arrivant ici, d'y trouver suffisamment d'eau pour 800 personnes. Un certain nombre d'hommes avaient, ce matin, emporté des gourdes bien remplies, de sorte qu'on pourra s'arranger.

25 août.

Après trois heures quarante minutes, nous arrivons à Itawa, une dépendance de Kwamba. Nous sommes maintenant dans un nouveau district, celui des Wasanga. Ce sont les restes d'une peuplade qui jadis occupait la contrée au sud de celle-ci. Ils étaient, en leur temps, de fameux Ruga-Ruga ou voleurs de grand chemin, mais ils ont vendu maintenant, en échange d'étoffe, aux Arabes de passage, leur poudre et leur fusil, et ils ont dû, par suite, forcément s'adonner à l'occupation plus pacifique de la culture de la terre et du portage. Voilà donc prise sur le vif l'histoire d'une petite tribu africaine.

En 1877, les mêmes hommes qui m'ont apporté aujourd'hui des vivres étaient la terreur des caravanes traversant la Gunda-Kali. A l'heure présente encore, plus d'un Arabe passant par ces lieux sent se réveiller de cuisants souvenirs en se remémorant plus d'un beau ballot d'étoffes perdu. Actuellement, la moitié au moins des adultes du district ont été à Bagamoyo et en ont rapporté des charges pour eux-mêmes ou pour le compte de Wanyamwezi. Il n'existe pas une livre de poudre, aujourd'hui, dans le village.

Le chef d'Itawa se nomme Charula. C'est vraiment un homme à l'esprit large. Il préconise la construction de quelques villages en plus dans la Gunda-Kali, afin d'interrompre les trop longues étendues de territoire aux éreintantes broussailles et de venir en aide aux caravanes en faisant des provisions d'eau et de vivres. Mais Charula, avant d'entreprendre ce travail, désire que les Allemands lui garantissent que les villages ne seraient pas attaqués par les hommes de Muini Mtwana. Avec trois villages en plus, l'un à Lali, l'autre à 7 milles à l'ouest et un troisième à l'est de Salalo, tous les dangers d'une traversée de la Gunda-Kali pendant la saison sèche viendraient à disparaître. Charula vit très légitimement dans la crainte de Muini Mtwana, qui réside au sud, et, afin d'éviter une surprise, il a fait alliance avec Kwamba et les gens de Mualala (Wagogo).

Hier, en arrivant au camp, je me suis assis, par curiosité, à côté des citernes, tandis que 4,400 individus y venaient puiser de l'eau. Quelle intéressante étude de mœurs africaine j'ai pu faire là! La brume commençait lorsqu'arrivèrent environ 300 Wanyamwezi, qui se jetèrent dans les flaques d'eau destinées à nous abreuver. Le résultat de ce bel exploit fut de troubler l'onde, de faire venir la vase à la surface et de convertir les trous à eau en un amas boueux. Trente ou quarante personnes à peine purent encore se procurer de quoi se désaltérer. Je reconnais bien là l'Africain. Il y a, par exemple, suffisamment d'eau pour 500 hommes dans un puits. Les premiers dix hommes qui arrivent rempliront leurs gourdes, puis barboteront dans l'eau, mêlant la vase au liquide si bien que celui-ci n'est plus buvable et que, à cause de leur imprévoyance, leurs camarades assoiffés, venant avec l'arrière-garde, ne trouveront plus rien à boire, à moins de manger de la boue.

J'ai souvent remarqué que si les noirs peinent parfois très durement pour subvenir à leurs besoins individuels, ce n'est que très rarement qu'ils travailleront de même pour autrui, à moins qu'ils n'y trouvent un profit personnel. Il n'existe pas chez eux, en effet, de pouvoir central qui oblige à accomplir certains travaux pour le bien général de la communauté. Tous

mettront la main à la besogne s'il s'agit, par exemple, de bâtir un boma pour la défense commune ou pour planter la moisson; mais s'il y a lieu de eurer une citerne, qui donc s'en inquiète?... On en creuse une nouvelle.

Un arbre croît en travers du sentier, à l'entrée du village, qui l'abattrait? Personne; on passera des deux côtés, jusqu'à ce que l'arbre se dessèche. Alors, les femmes en convertiront une partie en bois à brûler et les fourmis blanches, aidées des scarabées, feront leur affaire du reste. Supposons une grosse branche qui émerge d'un arbre au-dessus du sentier et qui force les porteurs à se baisser et à franchir en cette position, au prix d'un grand effort, ce pas dangereux. Une caravane de 3,000 Wanyamwezi se glissera sous la branche, chaque porteur baissant la tête et trainant sa charge, alors qu'il eût été si facile à l'homme de tête de se débarrasser de l'obstacle en trois ou quatre coups de hache. Mais pour que ces quelques coups soient donnés, l'homme blanc ou l'Arabe doit être là, — jamais le nègre n'y pensera.

26 août.

Arrivés chez Kwawamba, après une heure trois quarts de marche. Au loin, sur une petite colline, j'aperçois, au milieu de quelques palmiers ronds croissant dans la savane, des girafes dressant leur long cou pour nous regarder passer, à près d'un kilomètre de leur gîte.

À midi, le chef, qui a réclamé le hongo à tous les Arabes qui ont passé, est venu me voir, et il a été très doux. Il m'a offert une chèvre, disant qu'il est très pauvre, ce qui est faux, car sa tembe est remplie d'excellentes étoffes volées aux Arabes et aux Belutshi. Pendant une heure, je lui ai parlé et je l'ai effrayé en le menaçant de l'arrivée prochaine des soldats allemands. Ce détressement de caravanes inoffensives est quelque chose de monstrueux, surtout quand l'eau sort de sources, et peut être obtenue sans difficulté, sans devoir creuser des puits. Je lui ai dit que son pays mourrait, que le blanc lui prendrait ses chèvres et ses grains, et qu'alors il serait vraiment pauvre. Pourquoi laisserait-on cet homme voler de pauvres marchands de 300 mesures d'étoffes en une fois?

L'eau, le bois à brûler et les grains ne devraient pas être imposés quand c'est la nature qui les fournit sans peine pour l'homme; mais si l'indigène a creusé des puits, alors il n'est que juste d'en payer l'usage. On n'exige pas de hongo de moi, cela se comprend, car des gens comme Kwawamba ont peur de moi. Je refuserais de payer, dussé-je me battre, car cette taxe est un pur vol de la part d'un chef, du reste très faible.

27 août.

Halte chez Kwawamba, pour donner du repos aux malades. J'enrôle 25 porteurs, car ceux recrutés à Mualala ne veulent pas aller plus loin. J'ai un autre entretien avec le chef Wamba, et j'ai passé une heure intéressante à lui parler de l'Europe et de son pays. Il est à la merci de deux ou trois de ses chefs supérieurs, il obéit à leur « chaouri » et en souffre. J'ai acheté du bétail pour en faire cadeau à mes hommes, mais le prix en est presque prohibitif : 6 dollars pour une vache en pauvre condition, c'est exorbitant; mais maintenant que presque tout le bétail a péri, 5 dollars seraient un prix plus que suffisant. Nos nuits sont rendues insupportables par le braiment d'innombrables baudets, ceux de ma troupe et ceux des caravanes adjointes. Mon âne, un beau et fort gaillard, est, de loin, le plus bruyant. C'est lui qui, généralement, donne le signal, et aussitôt tous les baudets des caravanes lui répondent. Toutes les demi-heures, le concert recommence, d'autant plus agaçant que les ânes, attachés tout contre la tente par peur des lions, nous braient pour ainsi dire dans les oreilles.

J'ai de longues conversations avec le belutshi Sadoria. C'est un mahométan, très attaché aux Arabes, mais il déclare que son amitié pour les Anglais dépasse tout autre sentiment chez lui. C'est un commerçant habile, qui sait garder son calme et son sang-froid dans les moments difficiles, et qui est très au courant des nécessités de l'Afrique orientale. Je compte qu'il m'aidera à Tabora, et, peut-être plus loin, chez les Manyema, et qu'il donnera à ses gens de bons renseignements sur moi, car j'ai été bon et courtois pour lui.

(A continuer.)

Cap. STAIRS.



Palmiers ronds (*Borassus flabelliformis*) et girafes.

# LE PANGOLIN

Le pangolin est un édenté complètement privé de dents, qui a les caractères généraux des fourmiliers, sauf que le dessus du corps, y compris la queue, est couvert d'écailles cornées disposées comme celles d'un cône de pin. Ces écailles distinguent le pangolin de tous les autres animaux. Il se caractérise, en outre, par un corps et une queue allongés, des jambes courtes, terminées par cinq doigts armés d'ongles fousseurs très robustes, une petite tête terminée par un museau conique et pointu; la face inférieure du corps est nue avec quelques poils soyeux clairsemés.

Quand l'animal se roule en boule, les écailles se soulèvent, leurs bords tranchants forment des saillies et constituent un puissant moyen de défense. Ces caractères se rapportent aussi bien aux espèces de l'Asie et de l'archipel Indien qu'à celles de l'Afrique, mais le pangolin tricuspide est la seule espèce du genre qu'on rencontre au Congo et ne peut, par conséquent, être confondue avec aucune autre.



Le singulier animal représenté sur notre gravure est le pangolin des steppes (*Manis Temminckii*), rencontré par Junker chez Semio, un grand chef niam-niam qui habite un territoire considérable au nord du Bomu, où les agents de l'État du Congo ont noué des relations avec lui.

Le pangolin habite l'Afrique occidentale, depuis la république de Libéria jusqu'au Congo, où il paraît être rare. Il se trouve aussi dans les steppes du Soudan et dans le bassin de l'Uelle et du Bomu.

Les Arabes le désignent sous le nom de *Abu-Khirfa*, ou père des écorces. On le rencontre dans les steppes, dans les savanes désertes où il trouve la solitude qu'il recherche et les termites dont il se nourrit.

H.-H. Jonston, dans son livre *River-Congo*, dit qu'il en a rencontré à Banana et que le pangolin fait partie de la faune du Congo. Capello et Ivens l'ont vu sur les bords du Cunene et du Cubango.

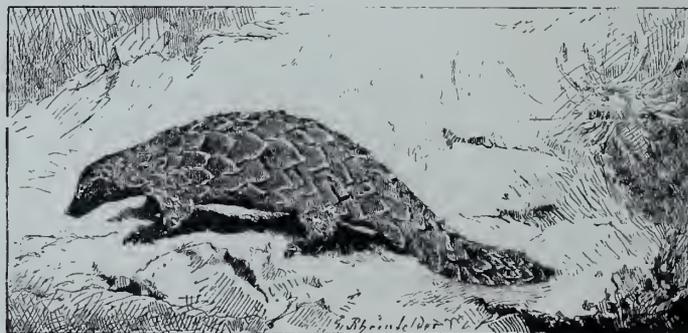
C'est un animal bienfaisant, car il fait une guerre incessante et sans merci aux fourmis qui, souvent, par leur nombre, leur audace et leur voracité, sont un véritable fléau dans les villages et pour les caravanes en marche.

Il vit seul dans un terrier et y reste caché pendant le jour pour n'en sortir que la nuit, ce qui fait qu'il est rare de le rencontrer. Tous ses mouvements sont lents; il marche avec paresse sur ses pattes de derrière, son corps étant presque horizontal, ses pattes de devant pendent de façon que les ongles touchent à peine le sol; sa queue lui sert de point d'appui.



On ne sait rien de certain sur sa reproduction; il paraît que la femelle n'a qu'un petit, qui naît couvert d'écailles molles.

La chair de cet animal est fort recherchée par les indigènes. Mais comme il est fort difficile à trouver, à cause de ses habitudes craintives, il est réservé à la cuisine des chefs. Capello et Ivens racontent que les noirs du Cubango considèrent cet édenté comme un signe de bonheur. Lorsqu'ils ont découvert un terrier dans lequel gîte un pangolin, ils s'en emparent et amènent un bœuf qu'ils abattent au-dessus du terrier. La chair du bœuf est ensuite cuite avec celle du pangolin et distribuée entre les chasseurs. Les écailles du mangeur de fourmis sont ensuite soigneusement ramassées et partagées entre les assistants, qui les conservent précieusement à titre d'amulettes.



## D<sup>R</sup> OSCAR BAUMANN

Né à Vienne le 25 juin 1864. Docteur en philosophie  
Adjoint à l'expédition du D<sup>r</sup> Lenz. Remonte le Congo jusqu'au Stanley-Falls (1885-86). — Adjoint à l'expédition du D<sup>r</sup> Meyer au Kilimanjaro (1888). — Explore l'Usambara et les régions voisines pour la *Société allemande de l'Afrique orientale* (1890). — Chef de l'expédition pour l'exploration du pays des Massaï, pour le compte de la *Société allemande* et du *Comité antiesclavagiste*. Découvre les sources les plus méridionales du Nil (1891-93).



Un des aspects les plus intéressants de l'histoire coloniale africaine de ce temps-ci, c'est l'extraordinaire aptitude déployée par des nations qui semblaient jadis, pour des esprits peu clairvoyants, indifférentes aux entreprises colonisatrices. Les Belges et les Allemands sont au premier rang parmi ces nations.

Avant les temps récents, les Allemands n'avaient guère produit d'œuvre coloniale que par les timides essais des électeurs de Brandebourg sur la côte occidentale de l'Afrique. D'emblée ils se sont révélés comme des explorateurs et des colonisateurs remarquables. Leurs progrès dans le Zanguebar, le Kamerun et le Togoland sont dignes de l'attention de tous ceux qui s'intéressent aux questions d'outre-mer. Ils comptent parmi les principaux explorateurs de ces dernières années. Pour ne pas remonter au delà d'une quinzaine d'années, citons, au courant de la plume, Junker, Wissmann, Emin, Stuhlmann, Wolf, Pogge, Buchner, von François, Baumann, Peters, Reichard, Zintgraff, Morgen, Flégel, etc.

L'expansion de la race germanique est un des phénomènes les plus remarquables de ce siècle. Du jour où leur unité politique eut été consommée, les Allemands se montrèrent, industriellement, commercialement et scientifiquement, des maîtres colonisateurs. Leur race se prête bien d'ailleurs à ce rôle nouveau. Nourris de science et imbus d'une forte et saine discipline, ils marchent vers leur but avec méthode, persévérance et foi, sans se laisser rebuter par les obstacles, sans se laisser décourager par les insuccès. Ils sont partout aujourd'hui en Afrique. Au

Cap, ils ont formé de fortes et florissantes communautés; au Maroc, ils ont conquis le deuxième rang au point de vue commercial; on les retrouve même en Algérie, en Tunisie et en Égypte, où partout ils se font priser pour leur travail, leur sobriété, leurs habitudes d'économie et d'ordre.

Dans l'Afrique centrale, ils ont joué un rôle tout à fait remarquable. Ils ont été, au Congo, parmi les explorateurs de la première heure, et non des moins distingués, et ils ont, dans la partie orientale, outillé et approprié une des plus belles colonies du continent mystérieux. La science leur est redevable de ses plus belles conquêtes dans le pays noir; ils lui ont élevé de véritables monuments, et les musées, les bibliothèques d'Allemagne se sont accrus, grâce à leur étonnant labeur scientifique, de richesses sans nombre.

Le D<sup>r</sup> Oscar Baumann, un des plus vaillants pionniers de l'Afrique allemande, est actuellement à Bruxelles.

De 1885 à 1886, il explora les rives du Congo en compagnie de Lenz et y fit des levés et des observations d'une exactitude telle qu'aujourd'hui encore ils font loi dans le monde géographique. Rentré du Congo dans son pays, il repartit bientôt pour l'Afrique. Revenu après une exploration tentée pendant la révolte de Buschiri, qui le fit prisonnier, et après avoir bravé les plus grands dangers, il sollicita bientôt une nouvelle mission. Chargé d'une importante expédition par la Société antiesclavagiste de Coblenz, il vint de revenir après avoir accompli une des plus belles expéditions de l'Afrique orientale. Il a découvert les lacs Eiasi et Manyara, absolument inconnus, et rempli des blancs importants dans le pays des Massaï et dans l'Urundi. Il a pénétré le premier dans le Ruanda et a résolu définitivement, semble-t-il, le problème des sources du Nil en visitant les vrais Monts de la Lune à l'endroit même où Speke les avait pressentis. Oscar Baumann a réuni une somme de renseignements et de découvertes qui ferait la réputation de plusieurs voyageurs, et il unit à la science et à l'érudition l'amabilité et la bienveillance qui en font un homme tout à fait distingué.

# LES PEUPLADES DU KASSAÏ

## I

LE Kassaï est un des plus grands affluents du Congo, le plus grand, peut-être. Il draine un territoire énorme, grand comme dix fois la Belgique au moins, et arrose des districts peuplés par les nations les plus diverses, dont certaines comptent parmi les plus intelligentes races de l'Afrique et se prêtent fort bien aux efforts civilisateurs des Européens. Les affluents du Kassaï sont eux-mêmes des cours d'eau qui dépassent de loin l'Escaut devant Anvers : le Kwango, le Sankuru, la Firi, la Lukenyé, la Lulua.

Au confluent de cette dernière rivière, à 700 kilomètres de son embouchure, le Kassaï présente déjà une largeur de 400 à 500 mètres. Ses affluents orientaux plongent leurs tentacules jusque dans le Katanga, au centre du continent, tandis que vers l'Occident ils s'en vont s'étendre jusqu'au milieu de la province portugaise de l'Angola. C'est assez dire quelle est la diversité des pays qu'arrose la majestueuse rivière et combien se différencie la population dont elle arrose les territoires.

Toutes les régions que traverse le Kassaï sont riches en forêts, en pâturages, en cultures. Dans la partie inférieure de la rivière, les huttes ont une forme conique; dans la moyenne du Kassaï, elles prennent la forme rectangulaire, et dans son cours supérieur elles sont rondes, semblables à une meule. Quelques villages ont des habitations très coquettement construites au moyen de bambous.

Les principales tribus qui habitent la région du Kassaï sont les Baluba, les Basongo, les Bachilange, les Bakuba, les Bakongo, les Basanga, les Zappo-Zapp, les Basanga, les Bangodi, les Babuma.

Ce sont les Babuma qui habitent le village de Muchie représenté dans notre gravure. Le chef de la contrée est une vieille femme du nom de Gankabi, qui porte un collier de cuivre de vingt kilogrammes rivé à son cou.



Le territoire des Bangodi s'étend le long de la rive gauche du Kassaï, un peu en aval du confluent du Sankuru. Les villages de cette tribu sont situés dans les terres, à une distance de 2 à 3 kilomètres des rives. A l'époque de l'étiage, une partie de la population vient camper dans les îles et sur les bancs de sable de la rivière, pour s'y livrer à la pêche. Les armes de cette peuplade sont la lance, le couteau, l'arc et la flèche empoisonnée à l'aide d'un poison fabriqué avec le suc d'une euphorbiacée, mélangé à des fourmis écrasées.

Les Bavumbo habitent les rives du cours supérieur de la Lukenyé. Leur costume se compose d'un morceau d'étoffe de fibres de palmier battues, fabriquée avec art et habileté, retenue autour de la taille par une lanière de peau de buffle. Comme tous les indigènes du Kassaï, ils sont adroits à la chasse et ne se livrent pas à la pêche.

On ne rencontre aucun de leurs villages sur les bords de la rivière : ils sont tous à plusieurs milles dans l'intérieur des terres. Les Bavumbo mettent beaucoup de coquetterie dans l'aménagement de leurs habitations. Elles sont construites en bambous et recouvertes d'un toit en feuilles de palmier. Ils

possèdent de grandes plantations, et, chose remarquable, cultivent le coton (*Gossypium anomalum*) qu'ils filent, et dont ils font de jolies coiffures au crochet. Ces bonnets feraient l'admiration, comme travail, des gens du métier. Ils mettent beaucoup d'art dans la fabrication de tous leurs objets; les étoffes sont très fines, à beaux dessins de différentes couleurs, imitant le velours frappé. Leurs vases en terre et en bois, leurs manches de couteaux, les bois de leurs flèches et de leurs lances, leurs instruments de musique, leurs pipes, etc., sont ornés de sculptures fines se rapprochant des dessins égyptiens, ce qui dénote, chez ce peuple sauvage, n'ayant jamais été en contact avec les blancs, un rare esprit inventif et une intelligence qui ne demande qu'à être développée.



Les Basongo constituent une tribu très puissante et très nombreuse, habitant la région comprise entre la rive droite du Kassaï, le Sankuru, et le Lubefu. Ce sont des peuplades intelligentes, possédant de grandes plantations et se construisant de curieuses huttes, qu'on ne rencontre que chez eux. Nous avons décrit ces habitations dans notre page 2 de cette année.

La nation des Basongo est composée d'hommes superbes, bien musclés, qui travaillent avec art le fer, le cuivre, l'argile et le bois. Par un remarquable contraste avec la plupart des autres peuples africains, les hommes se réservent le travail des champs et laissent aux soins des femmes les métiers industriels et les soins du ménage. Malheureusement, leurs rites religieux sont parfois accompagnés de cannibalisme. Wissmann vante leur fière beauté, leur intelligence naturelle et leur bonté native. Leurs villages sont nombreux et la population en est d'une densité extraordinaire. Le grand voyageur mit parfois cinq heures à traverser certains de leurs bourgs, et Wolff estime à 15,000 le chiffre des habitants des plus grands villages.

Chacune de ces rangées d'habitations forme une petite république autonome dont les citoyens reconnaissent cependant la suzeraineté virtuelle d'un roi qui réside sur la rive gauche du Sankuru. Parmi eux vivent quelques peuplades Batua, des nains, frères de ceux de l'Aruwimi, lesquels élèvent une espèce particulière de chien de chasse qui ressemble au lévrier.

Beaucoup moins industriels que les Basongo, les Balunda sont encore plus nombreux qu'eux et forment la principale nation du royaume gouverné par le Muata Yamvo. Ils occupent toute la région des sources du Kassaï et de la Lulua. Ce sont des nègres de forte taille, au teint d'un noir clair, aux lèvres peu épaisses. Les grands personnages ont l'habitude de comprimer les têtes de leurs enfants de manière à donner une forme monstrueuse à la partie supérieure du crâne. Les femmes se tatouent la poitrine, le ventre et les bras, affilent en pointe les deux incisives supérieures et arrachent celles d'en bas; à l'inverse de ce qui se passe chez nous elles se rasent la tête tandis que les hommes portent toute leur chevelure et mettent tous leurs soins à l'arranger avec art. Leurs cases sont

pauvres d'aspect, et fort négligées. Ils sont très sociables, bienveillants et pacifiques dans les régions que n'ont pas visitées les marchands arabes ou du Bihé.

L'empire du Muata Yamvo est féodal. Le souverain est élu par quatre grands électeurs parmi les fils de l'une des principales épouses du roi défunt. Leur choix doit être ratifié par Lukokecha, la « mère du peuple et des rois ». Celle-ci est

élue parmi les filles des deux épouses principales par les quatre grands dignitaires : le premier et le deuxième « fils de l'État », le « fils des armes » et le « cuisinier de l'État ». Le Muata Yamvo a un ordre de chevalerie, le *Lukano*, et est maître absolu de la liberté et de la vie de ses sujets. Il a toute une cour de ministres et de courtisans, et se considère de la même race que les Européens.



Indigènes du village de Muchie accostant le steamer *Roi des Belges*. (D'après une photographie de M. F. De Meuse.)

Les Kioko habitent surtout la partie portugaise du Kassai. C'est une nation entreprenante et qui, petit à petit, devient prépondérante dans la région. Ses membres sont des chasseurs passionnés, mais ils ont des mœurs pacifiques; c'est au travail et non à la guerre qu'ils demandent leurs moyens d'existence. Comme armuriers et comme forgerons, ils n'ont pas leurs pareils. Petits de taille, maigres et nerveux, ils sont d'une extraordinaire énergie et semblent destinés à un grand avenir.

Les Mchilange, eux aussi, sont du nombre des populations noires les plus intelligentes, les plus puissantes et les plus perfectibles de l'Afrique. Leurs villages sont groupés et traversés par de belles allées bordées de bananiers et de palmiers.

Les habitants sont propres et de haute et belle stature. Ils sont dévoués aux blancs, désireux d'apprendre, avides des

produits d'Europe; mais, malheureusement, s'adonnent à l'affreuse habitude de fumer le chanvre, ce qui les abrutit et les rend inaccessibles au progrès.

Une sorte de culte très caractéristique leur fait pour ainsi dire une obligation de ce vice funeste. Cette passion produit chez les individus l'ahurissement, l'ébêtement, la folie, et la race tout entière dégénère et s'abâtardit. Le Mchilange est d'une taille ordinaire, très en dessous de celle de son voisin le Mluba. La figure et le corps sont d'autant plus tatoués que le sujet est plus âgé. Les Mchilange se revêtent d'étoffes européennes, dont ils sont très friands. Leurs cultures sont variées et étendues. Ils exploitent le caoutchouc de leurs forêts, qu'ils viennent vendre aux Européens. Le riz, importé chez eux par le docteur Pogge, pousse dans tous les terrains humides, sans irrigation spéciale.

(A continuer.)



Départ d'un train à Palaballa. (D'après une photographie de M. le docteur Étienne.)

## LE CHEMIN DE FER DU CONGO

**L**ORSQUE, en novembre 1888, la brigade d'études du chemin de fer, sous la conduite de M. l'ingénieur Charmaime, atteignit le Stanley-Pool, son premier soin fut de rechercher, sur les bords du lac, le meilleur emplacement pour la construction d'une gare d'arrivée.

La ligne projetée ayant pour but de relier Matadi, la dernière station du bas fleuve abordable par les grands steamers, à l'immense réseau navigable du haut Congo, les ingénieurs s'appliquèrent tout d'abord à trouver, dans les environs de Léopoldville, un endroit où l'on pût créer d'importantes installations maritimes.

Des renseignements qu'ils obtinrent au Pool, ils acquirent bientôt la conviction que l'emplacement le plus favorable à la construction d'un port était Ndolo, village situé un peu en amont de Kinshassa.

Ce point parut dès l'abord devoir être adopté comme tête

de ligne du railway. Mais la Compagnie du chemin de fer, afin de pouvoir appuyer son choix sur des données plus certaines, chargea, dans le courant de l'année dernière, un ingénieur spécialiste, M. Eymar, d'aller poursuivre sur place les premières études.

Nous extrayons d'un rapport de cet ingénieur les renseignements suivants :

« De Léopoldville à Ndolo, la rive varie fréquemment d'aspect; elle ne présente nulle part un emplacement favorable et suffisamment étendu pour la construction d'un port. Les pointes qui s'avancent dans le fleuve sont couvertes de rochers élevés ou de grès délités. Presque partout des courants d'une certaine violence rendent difficile le passage des pirogues. Des bancs de sable mobiles, des remous, la présence de pointes rocheuses au large constituent également quelque danger pour les vapeurs qui voudraient longer la rive.





FEMME DU KASSAI

Deux endroits peuvent être considérés comme faisant exception : celui où est établi le camp de Kinshassa et la partie occupée actuellement par la factorerie de la Société anonyme belge du Haut-Congo. Pourtant, en examinant les lieux de plus près, on remarque qu'aucun de ces deux points ne conviendrait pour l'installation d'un port important, attendu que les navires venant du haut fleuve sont obligés de faire de nombreux détours pour accoster à la rive.

Ceci posé, l'emplacement d'un port ne pouvait être recherché qu'au confluent de la rivière Djili ou à Ndolo. De ces deux points, le second est de beaucoup le plus avantageux.

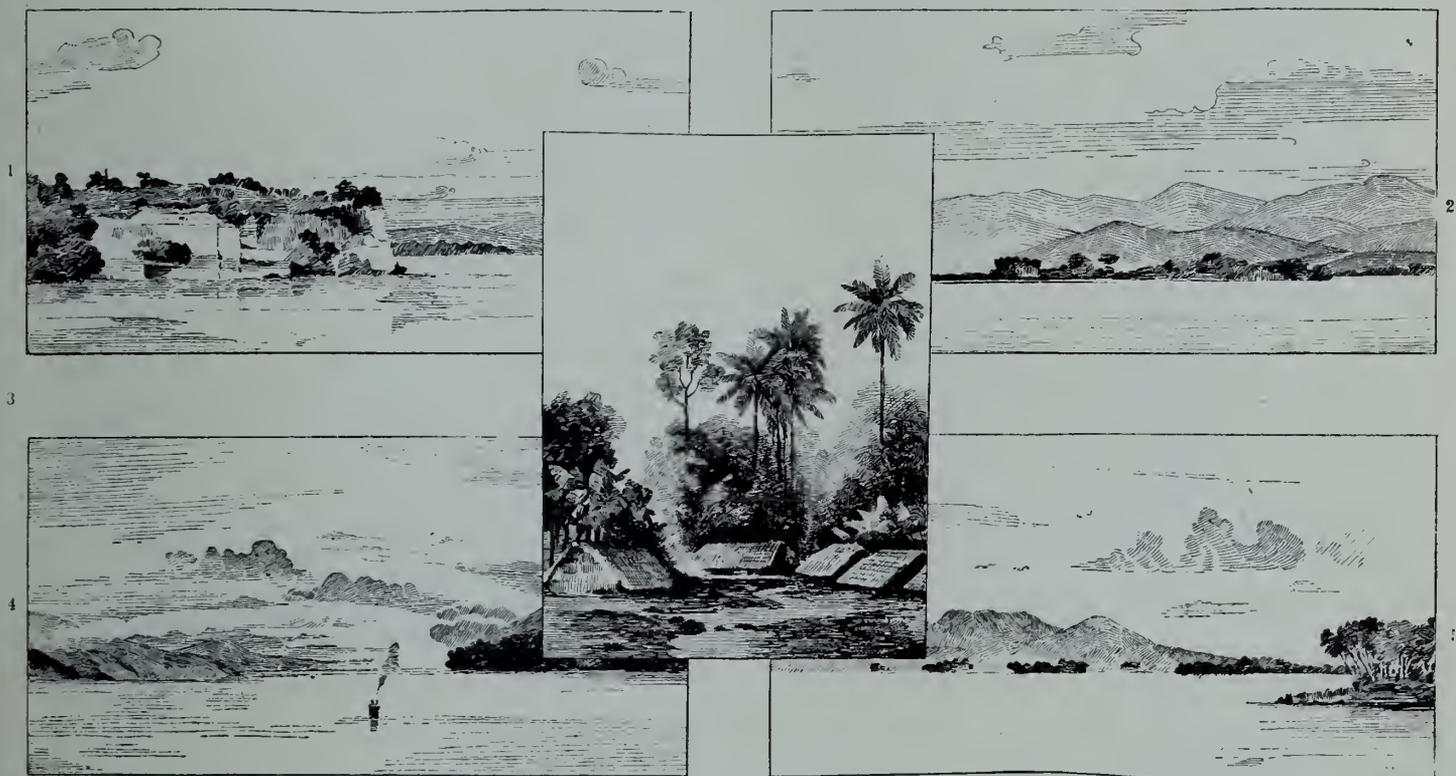
Le port naturel de Ndolo a son entrée dans la direction N.-E.-S.-O., c'est-à-dire qu'il permet aux vapeurs de quitter le thalweg du Pool directement pour entrer dans la crique sans avoir à éviter ni bancs de sable, ni rochers. Un banc de

rochers, complètement à découvert aux eaux basses, borde à droite l'entrée du port. Il est tout indiqué pour supporter une chaussée à l'extrémité de laquelle on construirait un phare.

La rive, du côté de la terre ferme, suit sensiblement la direction N.-S. Elle s'étend ainsi à environ 4 kilomètres, jusque vers le village de Makilo ; là, elle s'affaisse subitement et fait un retour d'équerre complet, prenant la direction E.-O. De Ndolo à Makilo, la berge est haute de 4 à 5 mètres, partie pierreuse, partie argileuse.

Le port de Ndolo est garanti des courants par un groupe d'îles basses formées d'alluvions de sable et d'argile et couvertes de hautes herbes très serrées où se donnent rendez-vous les nombreux hippopotames du Pool.

Ces îles sont d'une étendue suffisante pour qu'on n'ait pas à redouter de les voir disparaître à la suite d'une crue extra-



1. La pointe Kalina.  
4. Lever de soleil.

VUES PRISES AU STANLEY-POOL.

3. Un village à la rive.

(D'après des dessins du lieutenant Masui.)

2. Les rives du Pool.  
5. Les dernières montagnes.

ordinaire du fleuve et les courants, qui suivent la direction du thalweg du Pool, en sont trop éloignés pour avoir sur elles une influence quelconque.

Dès à présent, le port de Ndolo peut être utilisé tel qu'il est. Il est d'un accès facile. A l'intérieur, il mesure 5 mètres de profondeur à l'époque des plus basses eaux ; les rives sont douces et l'on peut y faire échouer un vapeur avarié sans crainte pour sa fonçure. Si un jour le besoin s'en faisait sentir, on pourrait augmenter facilement et à peu de frais l'étendue des quais. Aucune rivière ne se jetant dans le Pool aux environs de Ndolo, il n'y a pas d'ensablement à redouter. Il résulte d'ailleurs de sondages exécutés en 1890, 1891 et 1892, que le fond de la passe et du port sont d'une fixité absolue.

A l'époque des basses eaux, on est frappé de la sécurité que trouverait dans ce havre une flotte réfugiée. Bien qu'aux eaux hautes cette sécurité apparaisse d'une façon moins

évidente, elle n'en est pas moins réelle, le port n'ayant pas de courant et se trouvant abrité contre les vents d'ouest, qui sont les vents d'orage, par une berge haute.

Quelques dragages peu coûteux permettraient d'étendre rapidement la surface du port sans nuire à sa sécurité, et l'on trouverait, à l'ouest de Ndolo, les terrains nécessaires pour les constructions que l'on serait amené à élever à cet endroit.

D'ores et déjà on peut compter obtenir sur place des briques de choix et des bois de toutes qualités. La pierre, que l'on trouve en abondance à une distance de 20 à 25 kilomètres, serait transportée à pied d'œuvre par le chemin de fer et l'on pourrait se procurer, au-dessus du Pool, la chaux nécessaire. »

La mission de M. Eymar étant terminée, celui-ci redescendit jusqu'à Palaballa par la route ordinaire des caravanes. La photographie que nous reproduisons en tête de cet article représente le voyageur au moment où, entouré de son escorte, il prend à Palaballa le train pour Matadi.

## DE ZANZIBAR AU KATANGA

JOURNAL DU CAPITAINE STAIRS (1890-1891)

## IV. — DE MPWAMPWA A TABORA (Suite).

Les Arabes. — Toujours la disette d'eau. — Morts de soif. — Un tributaire du Congo.



27 août 1891.

Je suis un grand admirateur de certains de ces Arabes et de ces Belutshi de l'intérieur, mais je pense qu'eux, au contraire, haïssent le blanc, bien qu'ils respectent sa puissance et son intelligence.

Nos religions sont à peu près diamétralement opposées l'une à l'autre et, bien que chez nous cela ne tire pas à conséquence, il en est autrement chez l'Arabe, qui ne parvient jamais à se mettre hors de la tête que nous sommes des « chiens d'infidèles ». En outre, ils sont bien rares les Arabes qui, lorsqu'ils le peuvent et lorsqu'ils sont plus forts que le blanc, résistent à la tentation de le dépouiller de la moindre richesse qu'il puisse posséder. Bien qu'il ne le laisse souvent pas voir, l'Arabe se sent des chatouillements au bout des doigts à la vue des *bitha* (marchandises) du blanc, et il se laisse sou-

vent entraîner par ses inférieurs dans un système de basse extorsion dont un homme, ayant le moindre sentiment d'honneur, réprouverait l'idée avec indignation.

Ils ont pour les indigènes autrement plus de mépris que pour nous et donnent à tous les sauvages un nom commun, celui d'*abeed* (esclave), expression qui a un grand nombre de significations. Certains blancs, eux aussi, ne donnent-ils pas aux noirs le nom générique de « nigger » en y attachant une signification méprisante et offensante? Par bonheur, ceux-là sont, ou bien des gens qui ne comprennent rien à la question, ou bien des personnes qui ont perdu toute illusion au sujet des noirs.

J'ai essayé, pendant mes heures perdues, d'écrire des vers. Certes, je ne m'attends pas à faire quelque chose de remarquable, mais si je parviens à saisir et à analyser fidèlement les lumières et les ombres de la vie quotidienne dans une expédition africaine, j'aurai accompli un désir rêvé depuis longtemps. Comment se fait-il qu'on n'a jamais raconté dans un poème la vie africaine? Ce n'est cependant pas, et de loin, un sujet monotone et ennuyeux.

28 août.

En quatre heures et demie, nous avons atteint Chua, un petit village à la limite du pori de Chaia. Nous y avons établi le camp.

L'eau est excessivement rare. On doit creuser des puits et attendre que la boue liquide apparaisse.

Demain, nous devons « Tureka », dormir dans la brousse sans avoir bu de l'eau, et atteindre le lendemain Itura. Il y a donc onze heures de marche, soit près de trente kilomètres d'ici à la prochaine eau. Ce campement sans eau m'effraye fort, car le lendemain d'un tel jour les hommes ne sont plus bons à rien. Un des réjouissants chefs des gens de Mombassa a déserté cette nuit. Pensez donc, il n'avait jamais fait partie d'une safari auparavant et avait été choisi en qualité de chef par Ainsworth, l'agent de recrutement de l'*Imperial British East Africa Company*, à Mombassa. Il ne connaissait absolument rien à la conduite d'une caravane, et je le fis d'abord rétrograder au grade d'askari. Mais je le surpris, un jour, dormant pendant qu'il était de garde, et, une autre fois, étant mis en sentinelle, il quitta son poste pour aller acheter de la viande. Je le réduisis alors à la qualité de porteur, sur quoi il déserta la nuit dernière. J'ai fait mon possible pour le rattraper, mais j'ai échoué.

Le chef de Chua s'appelle Komango. C'est un individu très pauvre et inoffensif. Comme je m'informais de ses hommes, il me répondit par l'inévitable excuse : « Oh ! ils sont dans un autre village où ils sont allés couper des perches. » Pour l'attraper, j'ai envoyé un askari à son village, et, ma foi, tous les habitants y étaient flânant dans leurs tembes. Le mensonge est une habitude pour les Wanyamwezi ; ils tiennent ce vice de naissance et ne pourraient s'en débarrasser.

29 août.

Nous avons accompli un nouveau « Mureka ». Partis du camp à 9 h. 45 m., nous avons marché jusqu'à 1 h. 30 m. de l'après-midi. Après une halte d'une heure, nous nous sommes remis en route à 2 h. 30 m. pour arriver à destination à 4 h. 35 m. du soir. Nous campons, sans eau, dans le pori.

Nous avons fait vingt kilomètres en cinq heures cinquante minutes. Nous avons dépassé l'endroit où le pauvre Carter

fut massacré, il y a quelques années, par les hommes de Mirambo, et nous avons passé aussi devant la tombe d'un Arabe. Notre camp a été établi près du lac Cheia, en ce moment une plaine desséchée et dure, sans une goutte d'eau.

J'ai envoyé un indigène et l'un de mes chefs très tôt ce matin afin de rechercher s'il y avait de l'eau à un endroit où l'on en trouve quelquefois à cette époque. Ils revinrent et nous pûmes envoyer trente hommes qui se désaltèrent à bouche que veux-tu et rapportèrent leurs gourdes bien remplies. Ils nous racontèrent que, près des citernes desséchées, gisaient des quantités de buffles, de girafes, d'antilopes en décomposition, mortes de soif. Chose extraordinaire pour la région, le cadavre d'un éléphant s'y trouvait aussi. Des nègres, acharnés, dépeçaient cette chair putride.

Mes hommes avaient pu se procurer de l'eau en creusant la terre, ce que ne pouvaient faire, évidemment, ces animaux. Les buffles ont-ils été frappés de la même épizootie que le bétail? Les chefs Wayanzi penchent pour l'affirmative, mais les gens de l'Ugogo m'ont dit que leurs chasseurs abattaient souvent des buffles et que jamais ils n'avaient remarqué en eux des symptômes de la maladie.

La caravane des Belutchi a fort mal marché ce matin. Un Arabe du nom de Hamadan en fait partie. C'est la première fois qu'il pénètre dans l'intérieur et il va se fixer dans l'Unyaniembe. Il ne cesse de se plaindre des indigènes. C'est horripilant! C'est un piètre marcheur, qui ingurgite des tonnes d'eau, et qui vient ensuite, chaque soir, à ma tente se plaindre d'avoir mal au ventre. Ce qui ajoute à son chagrin, c'est que les Wagogo lui ont volé 4 ballots d'étoffe.

30 août.

En route à 5 h. 15 m. et arrivés à 10 h. 15 m. à Itura avec ma caravane mourant de fatigue et de soif. Il n'y avait, hélas! qu'un filet d'eau dans les citernes! Ce que je soupire après une rivière à l'eau claire et fraîche!

Un Arabe dont la caravane nous précède s'en est allé raconter partout que mes gens volent les indigènes. Le résultat en est que partout à mon approche les natifs s'enfuient et que j'éprouve de grandes difficultés à acheter des vivres. Et dire que j'ai été si bon et si courtois pour ces Arabes! Ce gentleman ne s'est pas gêné pour voler leur riz aux Wanyamwezi qui attendaient à Itura l'occasion de porter des charges jusque Tabora.

31 août.

Partis à 9 h. 50 m., nous avons marché jusque Pero, puis nous avons fait halte une demi-heure jusque midi. Nous nous

sommes ensuite remis en route jusque 3 heures de l'après-midi. Après quarante minutes de repos, nous sommes repartis pour nous arrêter seulement à 5 h. 15 m. Total : six heures et demie de marche pour accomplir 25 kilomètres.

Nous avons campé dans la brousse, fatigués au delà de toute expression et privés d'eau. Cette disette d'eau cause beaucoup de tort à mes gens. Demain, il ne nous faudra que deux heures et demie pour arriver à l'eau, mais le jour suivant il y a un pori de 22 kilomètres jusque Rubuga.

J'ai envoyé, ce matin, en avant mes lettres pour le chef allemand de Tabora, pour le gouverneur (*Luali*) et pour huit ou neuf des principaux Arabes de l'endroit. Je les ai confiées à un nyampara et à deux askaris. Je prie l'officier allemand de me procurer un tembe spécial pour y cantonner mes hommes. Au fur et à mesure que nous approchons de Tabora, ma crainte de voir désertir beaucoup de mes gens me tourmente de plus en plus. Ces longues marches sans eau les effrayent et je sens qu'ils s'en iront plutôt que de continuer à avancer dans de telles conditions. L'Unyaniembe est si grand qu'il n'y aura presque pas moyen de capturer les déserteurs. Les angoisses et les fatigues que m'infligent mes continuels soucis au sujet de la terrible soif qui fait souffrir ma caravane sont telles que j'en suis devenu maigre comme la lane d'un canif. Les os de mes joues ressortent, pareils à deux morceaux de pierre.

4<sup>er</sup> septembre.

En une heure nous arrivons à la Luali, où nous campons. La rivière est devenue, par suite de la sécheresse, un vrai chaquet, dans les grains duquel, grâce en soient rendues au ciel, nous trouvons plus d'eau qu'il ne nous en faudra pour boire à notre soif, cuire nos aliments, et, enfin, laver nos corps et nos vêtements. C'est pour la première fois que nous buvons, depuis notre départ de Bagamoyo, d'une eau qui s'en va se jeter dans le Congo et coule, de là, dans l'océan Atlantique! Dans la saison des pluies, la rivière se dirige vers le nord, puis tourne brusquement vers l'ouest, se jette dans le Mlagarazi et pénètre dans le Tanganika un peu en dessous d'Ujiji.

Voici 65 jours qu'il n'est plus tombé de pluie, et l'eau est rare à Tabora, nous dit-on. Nous avons quitté Bagamoyo il y a 59 jours et nous avons marché pendant 52 jours en faisant des étapes moyennes effectuées de 15 kilomètres. C'est une moyenne excellente. Les Arabes qui nous accompagnent maintenant sont en route depuis 85 jours.

(A continuer.)

Cap. STAIRS.



Dépeçage d'un éléphant par des indigènes.

# LE FUSIL EN AFRIQUE



LES Arabes, en une phrase énergique et juste, expriment bien l'état des choses dans le continent noir où la force prime le droit : *Bunduki Sultani ya Bava Bava*, « Le fusil est le sultan de l'Afrique. »

Cette parole est vraie et le nègre le sait bien. Aussi se prive-t-il de tout, livre-t-il toutes ses richesses pour obtenir un de ces précieux instruments de domination.

Le noir qui possède un fusil en fait le plus grand cas, et veille avec un soin jaloux à ce que son arme ne lui soit pas enlevée. Il sait que celle-ci lui donne la supériorité sur ses égaux, qui n'ont, pour attaquer ou se défendre, que les armes primitives de leurs ancêtres. Dans un combat, cinq fusils valent plus qu'une troupe d'archers ou de lanciers nègres, et il suffit souvent que dans un village hostile on sache que la caravane qui passe possède les rifles redoutés pour qu'aussitôt la sédition naissante s'apaise et que la révolution se transforme soudain en bienvenue.

Se trouvant un soir campé dans un village riverain du Ruki, M. Glave entendit le bruit discret de pagaies battant l'eau. Prêtant l'oreille, il acquit la conviction que les indigènes de la rive opposée mobilisaient silencieusement leurs forces pour le surprendre. Il fit venir son interprète, dont la voix s'enflait en de vibrantes et étranges tonalités au milieu du calme de la nuit. L'interprète cria que le premier indigène qui serait aperçu rôdant autour du camp serait fusillé. Une rumeur étouffée, semblable à celle de gens discutant à voix basse, se fit entendre, et une voix cria, venant de l'autre côté : « Nous ne vous voulons aucun mal. Mais vous n'avez pas de fusil; si vous en avez, prouvez-le! » Glave tira deux coups en l'air, et un formidable murmure d'étonnement se fit entendre. « Homme blanc, dit la voix, tu as des fusils, nous te verrons demain. »

Le lendemain, les natifs vinrent en foule saluer et fêter l'homme dont, quelques heures auparavant, ils complotaient la mort.

Le noir est un grand enfant. Il en a les qualités et il en possède les défauts. Il est gai, rieur, insolent quand il est le plus fort, humble quand il ne l'est pas, vantard, et amoureux du clinquant et du bruit.

Crier, organiser un « boucan » le plus tonitruant possible, à propos de tout et à propos de rien, c'est le comble de la joie pour les imprévoyants et naïfs enfants de l'Afrique. Et quel plus beau moyen de faire du tapage pourraient-ils avoir à leur disposition que leurs fusils?

Un mariage, un enterrement, une joie, une tristesse, le retour de la pêche ou de la chasse, tout prétexte est bon pour exécuter des salves fantastiques, comme dans notre pays wallon on tire des « campes » à chaque solennité. On brûle alors des quantités invraisemblables de poudre. Certains enterrements de chefs coûtent parfois jusqu'à 40 et 45 barils de poudre, soit près de 300 kilogrammes.

Le fusil de l'Africain ne lui sert pas seulement pour tuer des hommes et des bêtes et pour brûler sa poudre aux perroquets. Parfois il démonte son arme et en utilise le canon comme d'un tuyau pour soufflet de forge. On bien encore il le martelle et le convertit en sabre, en couteau.

Il en fait même une pipe!

Glave explorait les rives du Congo pour compte de la *Sanford exploring Company*. Un jour qu'il était en excursion de chasse aux environs de Lukolela, le pays du tabac, il avait fait halte pour déjeuner. Ses hommes s'aperçurent alors qu'ils avaient laissé leurs pipes à la maison. Ils avaient des allumettes et du tabac, mais pas de bouffarde. L'un d'eux, un gai luron à l'esprit fertile, eut une idée qui fut aussitôt imitée et appliquée par les camarades. Il plaça le tabac dans la culasse, ouvrit une large bouche... et y introduisit l'autre bout du canon. Il aspira la fumée, et un nouveau genre de pipe avait vu le jour : le fusil-pipe.



Bunduki Sultani ya Bara Bara.

# ÉMILE DEKEYZER

Né à Schoorisse (Flandre orientale), le 30 mars 1856.  
Premier départ, le 13 octobre 1885. — Contrôleur des postes (1885). — Contrôleur des droits de sortie; notaire; juge suppléant près le tribunal de première instance du bas Congo (1886). — Remplit les fonctions de commissaire de district à Banana (1887). — Directeur des finances *ad intérim* (1888). — Rentre en Belgique en novembre 1888.  
Deuxième départ, le 20 avril 1889, avec le titre de directeur des finances. — Fait fonction de secrétaire général du gouvernement central (1891). — Rentre en Belgique en mai 1891.  
Troisième départ, le 6 avril 1893, en qualité de directeur général du département des finances à Boma.



La constitution de l'État indépendant du Congo et l'avènement du roi Léopold à la souveraineté furent proclamés à Bruxelles le 29 mai 1885. Deux mois après, le 19 juillet, la proclamation du nouvel état de choses eut lieu à Banana dans une cérémonie présidée par l'administrateur général, sir Francis de Winton, et à laquelle assistaient les représentants de toutes les maisons de commerce établies sur la rive droite du fleuve, ainsi que les chefs indigènes résidant sur le territoire de l'État entre la côte et Boma.

L'Association internationale du Congo s'était surtout appliquée à occuper graduellement son territoire et à compléter, par de nouvelles explorations, les découvertes de Stanley le long de la branche maîtresse du Congo.

Après la Conférence de Berlin, sans négliger en rien les questions scientifiques qui l'intéressaient toujours au plus haut point, le gouvernement de l'État se préoccupa principalement d'organiser dans ses provinces les divers services publics, de former les cadres de l'administration nouvelle, d'en créer les principaux rouages, d'en déterminer la sphère d'activité.

La tâche était lourde, et les efforts qui furent faits alors méritent d'être rappelés.

Au lendemain du vote par lequel les Chambres belges autorisaient le Roi à assumer la souveraineté de l'État du Congo, un gouvernement central fut constitué à Bruxelles. Il se composait de trois départements

ayant respectivement dans leurs attributions les affaires étrangères et la justice, les finances, l'intérieur.

En Afrique, l'administration générale reçut également son organisation qui comprenait, comme aujourd'hui, un gouverneur général, représentant du gouvernement, un vice-gouverneur général, des inspecteurs d'État et trois directeurs de service.

Le gouvernement, ainsi constitué, se préoccupa tout d'abord d'organiser l'administration de la justice et de substituer le règne de la loi à l'anarchie qui, dans cette partie de l'Afrique, avait longtemps assuré l'impunité à toutes sortes d'abus.

Dès le commencement de 1886, un tribunal de première instance siégeait dans le bas Congo, et, dans le courant de la même année, l'État promulguait un code pénal qui a été complété en 1888 et auquel sont venues s'ajouter depuis des dispositions nouvelles dont l'expérience avait démontré l'utilité. Dès 1885, le régime foncier, le service postal et le service sanitaire fonctionnaient au Congo. Mais c'est surtout en 1886, lorsque l'État fut définitivement constitué, que les différents rouages de l'administration reçurent le développement qu'ils comportaient.

Tous les services publics furent organisés à cette époque. On pourrait difficilement se représenter aujourd'hui combien, dans cette période de début où tout était à créer, où l'on devait constamment courir au plus pressé, il fallut d'énergie et de persévérance pour arriver aux résultats obtenus.

Heureusement, il y avait alors au Congo un certain nombre de travailleurs et d'hommes d'initiative qui, avec un désintéressement absolu, surent se plier aux exigences du moment. Dekeyzer doit être rangé parmi ces fonctionnaires particulièrement méritants. Ouvrier de la première heure, il est de ceux qui n'ont pas marchandé leurs efforts et leur dévouement dans chacun des emplois qui leur étaient confiés, et nul mieux que lui ne personnifie l'activité administrative de cette intéressante période d'organisation.



Population bakuba accourue à la rive du Sankuru à l'arrivée d'un steamer. (D'après une photographie de M. De Meuse.)

## LES PEUPLADES DU KASSAÏ

### II

Les Bachilange excellent à fabriquer la *massanga*, boisson faite au moyen de cannes à sucre que l'on concasse dans un grand mortier fait d'un tronc d'arbre creusé. Les cannes ainsi broyées par le pilon sont ensuite placées dans un petit filet fait de fortes fibres de palmier qui sert de passoir et d'où le jus s'écoule à la suite de la torsion. Ce jus, après fermentation et coupé d'une certaine quantité d'eau, est renfermé dans des urnes en terre et livré à la consommation. Les voyageurs qui en ont goûté déclarent ce vin excellent.

Une partie des Baluba, race voisine des Bachilange, ont contracté le triste vice de ces derniers; certains d'entre eux se sont constitués en une sorte de secte et se donnent le nom de *Bena-Riamba* ou « fils du chanvre ».

Les « fils du chanvre » forment une sorte de maçonnerie; ils se disent amis et s'interdisent même l'usage des armes dans leurs villages. Ils se doivent l'hospitalité les uns aux autres. Cette religion nouvelle, qui date de 1870, a fait de nombreux prosélytes. D'immenses étendues de terres sont cultivées autour des villages des *Bena-Riamba* et suffisent à peine à leur consommation. Il est déplorable que ces Baluba se

trouvent soumis à cette terrible cause de dépérissement, car ils se distinguent par leur curiosité intelligente et la tournure réfléchie de leur esprit.

Heureusement, la majeure partie de la tribu est encore indemne. Wis-mann appelle les Baluba « un peuple de penseurs ». Ils dédaignent la routine et dans leurs fêtes inventent toujours quelque chose d'original et d'imprévu. Ils se distinguent par un esprit de cordialité et de générosité bien rare chez les nègres. Ils sont presque exclusivement agriculteurs, mais ils savent se tailler des pantalons et des jaquettes à l'exemple des Européens et fabriquent des chaises longues et des pliants. Doués d'un esprit d'imitation très vif, ils ont vite copié les habitudes des Européens, et forment maintenant d'excellents maçons qui bâtissent de bonnes et solides maisons.



Les Bakuba ont un territoire considérable qui s'étend entre le Kassaï, le Sankuru et la Lulua.

Ils constituent un peuple très puissant et très industriel,

faisant surtout le commerce de l'ivoire. Grands et forts, ils se nourrissent principalement de gibier et de poisson. Par religion, ils s'abstiennent de manger de la chèvre et du mouton et ne prennent pas pour femmes leurs esclaves. Ils fondent le fer et le travaillent, tissent les étoffes dans la perfection, les brodent et les teignent. Ils tressent également de grandes nattes avec encaissement et dessins et sculptent le bois. Ces peuplades sont excessivement commerçantes et diffèrent absolument des Baluba par la langue et les mœurs.

Jadis on condamnait à mort tout étranger qui pénétrait sur le territoire mkul'a. C'est Wolf qui, le premier, en 1885, put entrer dans le pays. Parmi les Bakuba vivent, en très bonne intelligence avec eux, de nombreux aborigènes de la race naïve des Batua. Ceux-ci habitent des villages épars dans la forêt. Leur taille, mesurée par Wolf, varie de 130 à 144 centimètres. Quoique petits, ils sont tous de proportions régulières; leur peau est d'un brun jaunâtre, beaucoup plus claire que celle de leurs voisins Bakuba, et ils sont d'une merveilleuse agilité. Ils ne font pas d'agriculture et vivent de chasse; l'échange d'une partie de leur gibier leur procure du manioc et quelques armes, flèches, sabres et couteaux dont ils ont besoin.

Les Bazenge, situés entre le Kassaï et la Lukenye, ont été visités par Kund et Tappenbeck. Ils habitent de très grands villages, consistant en rues qui s'étendent sur plusieurs kilomètres de longueur et que bordent des cases à pignon, fort bien construites, avec lits et foyers de cuisine. Quelques-uns de ces villages, bâtis dans les défrichements des forêts, ont plusieurs milliers d'habitants. Ceux-ci ont un type particulier, et que l'on n'a point encore rencontré chez d'autres peuples noirs. Ils sont grands; leur torse, relativement très court, repose sur de longues jambes; ils ont la chevelure partagée en nattes qui s'enroulent au-dessous du menton. Ils se font trois incisions à la naissance du nez, mais n'ont pas d'autres tatouages et dédaignent les ornements. Un pagne étroit est leur seul costume. Nombre d'entre eux ont des figures tout à fait européennes, et précisément celles d'Européens qui se livrent aux travaux intellectuels; nulle part de visages bêtes, mais fréquemment une physionomie sarcastique. Les morts sont respectés. On les enterre le long des chemins, au sortir des villages.



Dans la région des sources du Kwango, qui appartient au Portugal, la race dominante est, comme aux sources du Kassaï, celle des Kioko. Plus au nord sont les Minungo. Divisés en plusieurs petites tribus, sans cohésion politique, ceux-ci sont avides, pillards, appauvris par leurs guerres, et peu industriels, d'une figure sans caractère et comme hébété, grands et forts, mais sans adresse; la plupart se passent un bâtonnet ou un dard de porc-épic à travers la cloison du nez, ce qui écarte et aplatit les narines. Ils oignent leur chevelure d'une si grande quantité d'huile, mêlée à de l'argile rouge, qu'on ne peut approcher d'eux sans risquer de se salir. En revanche, leurs cases rondes sont bâties avec soin, bien balayées et tenues avec une méticuleuse propreté.

Sous la lointaine influence des Portugais catholiques, ils n'ont pas pour uniques fétiches des figures d'aigles ou de tambours grossièrement taillées, ou de vieux pots contenant quelques mystérieux ingrédients; ils vénèrent aussi des croix de bois ou de cuivre, même des crucifix achetés aux traitants

mulâtres de la côte occidentale, et s'en servent pour bénir leur boisson. Ne serait-ce pas là le souvenir des anciennes missions des jésuites, qui, on le sait, sont en train d'organiser une mission sur le Kwango belge?

Les Minungo n'enterrent pas les cadavres de leurs rois, mais les laissent sous la garde de trois esclaves; tandis qu'ils s'en vont fonder un autre village sous la conduite d'un nouveau chef. Les vieillards restent à côté des morts, avec mission de recueillir avec soin tous les vers qui tombent de la chair grouillante et de les déposer dans un vase; après des années, quand il ne reste plus que le squelette, on jette le tout dans la brousse.



En aval des cataractes, les deux bords du majestueux Kwango sont habités par les Bayaka, appelés d'ordinaire Muntu-Kiamvo ou « gens de Kiamvo », personnage qui réside sur un petit affluent oriental de la rivière et descend d'un frère du Muata-Yamvo. Ce chef est aussi connu sous le titre de Muene-Puto-Kasongo, non que porte aussi sa capitale, où est installé un poste de l'État du Congo. C'est une agglomération d'un millier de cabanes, bordant des rues régulières et entourées d'une haute palissade commune. Les nègres de ce pays sont des hommes industriels, intelligents, adroits, mais, eux aussi, hélas! sont de grands fumeurs de chanvre.

Le Kiamvo, qui est très puissant, juge sans appel tous les différends entre des chefs, inflige des amendes dont il perçoit la moitié. La moitié de toutes les prises de guerre lui revient. Tout grand animal tué appartient au Kiamvo. Celui-ci s'appelle, de son ancien nom, avant sa promotion au rang de Muene-Puto-Kasongo, Simba-Cambi.

Une femme, placée dans un enclos spécial, prépare la nourriture du Kiamvo. Pendant que le grand chef mange, elle a de l'herbe dans la bouche, dans les narines, sous les bras, partout où elle peut en mettre. Au fur et à mesure que le repas s'achève, elle brise des brindilles d'herbe et claque des doigts pour écarter les mauvais esprits. Le malheureux qui passe à proximité du Kiamvo tandis qu'il mange est mis à mort. Quand le grand chef éternue, on entend des cris épouvantables; tout le village hurle, cent, deux cents coups de fusil retentissent, les guerriers crient: « Conduis-nous à la guerre, conduis-nous faire de nombreux prisonniers ». C'est leur façon à eux de dire « Dieu vous bénisse! ».

En temps ordinaire, la garnison du chef-lieu est de 500 à 600 guerriers, mais il suffit de sonner l'appel avec le grand tambour pour réunir 2,000 hommes.

Quand le Kiamvo voyage, il est porté sur une espèce de civière recouverte de peaux de panthère. Il est précédé de coureurs chargés de dégager la route.

À la jonction du Kwango et du Kassaï résident les Bateke, auxquels nous avons déjà consacré un article spécial (1). Les Babuma, commerçants et bateliers, y ont aussi de nombreux villages. Ils descendent le Kassaï et s'en vont à Kinshassa commercer avec les blancs. Ils sont intelligents, toujours gais, très serviables. Leurs villages fourmillent d'enfants. Leur chef suprême est une femme, ainsi que nous l'avons déjà dit dans notre précédent article. Les Babuma sont une des populations de l'État du Congo qui se sont le plus rapidement assimilées aux blancs.

(1) Voir année 1892, p. 122 et 123.

# LES CHINOIS AU CONGO



Ouvriers chinois à Kenge-Lemba. (D'après une photographie du Dr Étienne.)

Dès le début de ses travaux, une des principales préoccupations de la Compagnie du chemin de fer fut le recrutement des hommes de couleur nécessaires à ses chantiers.

Dans ce but, elle a commencé par acheter deux steamers : *la Reine des Belges* et *le Souverain*, qui sont allés engager et embarquer du monde à Sierra-Leone, à Lagos, à Accra, etc.

En outre, elle a accepté les offres d'agents recruteurs qui lui ont envoyé successivement des Krooboyes, des Popo, des Sénégalais, des Batthurst, des Elmina, des Wydah, des Monroviens, des Haussas. Non contente de s'adresser à la côte occidentale, elle a porté ses efforts à la côte orientale, où elle a obtenu quelques contingents de Zanzibarites. Tous ces enrôlements étant insuffisants, elle s'est adressée aux Antilles, où des Barbades ont été recrutés, et finalement à la Chine. C'est en vain qu'au Congo même on a tenté des recrutements d'indigènes : tous les travailleurs qui, dans la région des Chutes, auraient été à même de rendre des services étaient enrôlés pour faire le service de porteurs entre Matadi et Léopoldville.

Les causes auxquelles il faut attribuer le peu de réussite des recrutements sont multiples. La plus importante réside dans les mesures qui ont été prises par les administrations coloniales, ayant elles-mêmes besoin de bras, en vue d'empêcher le départ de travailleurs indigènes pour le Congo. Les recrutements ont été ainsi interdits, en tout ou en partie, à Zanzibar d'abord, au Sénégal et ensuite dans certaines colonies anglaises de la côte d'Or et de la côte d'Ivoire.



Depuis le début des travaux, on songea aux Chinois, qui, on le sait, ont accompli des prodiges comme ouvriers terrassiers et poseurs de voie en Amérique et

aux Indes néerlandaises et qui sont réputés comme des ouvriers sobres et intelligents.

Des négociations furent entamées. Elles exigèrent beaucoup de temps et finalement, le 8 novembre de l'année dernière, un contingent de 529 coolies recrutés à Makao fut débarqué à Matadi.

Ces travailleurs furent immédiatement mis à la besogne et répartis sur les chantiers entre Matadi et Kenge-Lemba.

Notre gravure représente un groupe de Chinois occupés aux travaux de terrassement près de cette dernière station.

Les premiers rapports envoyés de Matadi étaient favorables à l'expérience que la Compagnie venait de tenter. En effet, les nouveaux arrivés s'étaient mis avec beaucoup de discipline à la besogne qu'ils accomplissaient non sans intelligence et, en général, ils se déclaraient satisfaits de la façon dont ils étaient traités.

Malheureusement, il faut croire que, chez ces hommes d'aspect chétif, de petite taille, la force, la réserve de santé n'étaient pas suffisantes pour résister aux rudes labeurs à exécuter dans la région difficile de Palaballa, puisque, d'après les dernières nouvelles, de nombreux décès ont malheureusement dû être enregistrés parmi le contingent chinois. On ne tardera pas à savoir, d'une façon définitive, s'il faut considérer comme impossible l'utilisation des Chinois sur les travaux du chemin de fer.

Il ne faudrait pas conclure, cependant, que l'acclimatement des Chinois fût impossible en Afrique. Dans l'Uzambara allemand, une expérience se fait en ce moment même avec 500 coolies, et il paraît que ces travailleurs, employés surtout dans des plantations de café, ont parfaitement résisté au climat.



Un pont indigène sur une rivière africaine. (D'après L.-H. Fischer)

## DE ZANZIBAR AU KATANGA

JOURNAL DU CAPITAINE STAIRS (1890-1891)

### IV. — DE MPWAMPWA A TABORA *(Suite)*.

Service de détectives. — Un repaire de voleurs. — Émiu-Pacha. — Les Arabes d'Afrique.

2 septembre.

Fourni une marche de sept heures. Nous sommes campés près d'une eau douce et fraîche. L'Arabe Selim est arrivé une heure après nous. Je l'ai forcé à stationner un peu à Mtoni afin de l'empêcher de me dépasser et d'amener les naturels à s'enfuir par suite des calomnies qu'il débite sur mon compte. Le résultat de cette mesure a été lumineux. A peine avions-nous dressé notre camp, que les indigènes sont venus en foule nous offrir des vivres, ce qui a permis à mes gens de faire cuire leurs aliments sans désespérer, tandis que les autres jours ils devaient courir des lieues entières pour se procurer une maigre nourriture.

J'ai pu pincer un homme qui avait déserté avec une caisse à outils. Dieu, étais-je content ! Cette caisse contenait les clefs à boulons pour mes bateaux, un certain nombre de boulons et tous mes outils. Je n'en avais pas dormi, talonné par l'idée que mes bateaux allaient peut-être devenir inutiles. Instruit par

cette expérience, j'ai distribué tantôt mes œufs entre divers paniers. J'ai dans l'idée que, lorsque nous serons à deux ou trois jours de Tabora, un certain nombre de mes porteurs désertent et iront vendre mes ballots à Tabora. En tout état de cause, je surveille tout et tous comme un oiseau de proie et j'ai organisé un service régulier de détectives qui sont continuellement à la besogne.

Unyaniembe et Tabora sont synonymes. Tous les indigènes désignent cette ville sous le nom d'Unyaniembe, mais les Arabes l'ont baptisé, il y a vingt-cinq ans, du vocable de Tabora.

De Rubuga, il y a une route qui va vers Tuingynia et de là au Victoria-Nyanza. Tout le monde dit qu'elle vaut mieux que la route par Tabora.

3 septembre.

Halte à Rubuga. Je reçois une lettre du capitaine Jacques qui me dit avoir eu beaucoup d'ennuis en route et qu'il a dû livrer plusieurs combats.

Il y a ici une foule de porteurs de Tabora, guettant un bon coup à faire. Un grand nombre d'entre eux sont déserteurs par profession. Ils cherchent à s'engager, puis, quand on les a acceptés, ils filent dans le pori avec leur charge, ouvrent le ballot et se trouvent ainsi riches sans travailler. Leurs larcins leur permettent de vivre tout un mois comme des coqs en pâte, puis ils recommencent ce « joli » tour.

Je compte rester dix jours à Tabora pour y donner du repos à mes hommes et combler les vides que vont faire dans nos rangs les désertions que je prévois. J'ai mis à la chaîne deux déserteurs pris en flagrant délit. Je m'efforce d'avoir l'œil sur les « suspects ». S'ils bougent, ils auront le même sort.

Rubuga est un repaire de voleurs et de « vilaines casquettes ». Les Allemands devraient donner un bon coup de balai par ici.

4 septembre.

Arrivés à Kigwa en quatre heures et demie. Nous avons traversé un curieux pont indigène fait d'un arbre renversé avec une liane tendue au travers de la rivière en guise de garde-fou. Rencontré une petite caravane se rendant à la côte. Elle a quitté Tabora il y a deux jours.

De Kigwa à Kami, il y a un pori de six heures de traversée, avant d'atteindre les abords de Tabora. Ce pori ou cette jungle est, paraît-il, infesté de détrousseurs guettant le passage des caravanes. Il semble impossible de chasser cette canaille de ses nids, car elle exerce ses méfaits sur un trop grand espace et les couverts qui lui servent de retraite sont trop denses.

J'ai rencontré ce matin Morjan Marjaliwa qui se rend à la côte. Il est très intelligent et cause agréablement, c'est un des meilleurs spécimens de Zanzibarites que j'aie jamais rencontrés. Pendant dix mois il vécut côte à côte avec moi sur l'Aruwimi et à Fort Bodo, et il me rendit d'immenses services. Il me dit qu'Émin-Pacha est maintenant dans le Ruanda, au sud du lac Albert-Nyanza. Il a traversé le Pororo, visité le district du Mfumbiro et le lac Alexandra. Marjaliwa s'est rendu dans le Karagwe pour y acheter de l'ivoire, et il s'en va le vendre à Bagamoyo. Les découvertes géographiques d'Émin doivent être d'un intense intérêt, car il n'y a pas en Afrique de régions qui ont autant de merveilles cachées et inconnues que celles qui sont situées entre les lacs Tanganika, Victoria et Albert.

On me dit de nouveau que l'épizootie du bétail est cause de la mort de centaines de buffles, de girafes, de zèbres, et que tous les cadavres de ces animaux présentent des caractères analogues à ceux des bestiaux qui ont succombé. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on rencontre à chaque pas dans le pori des cadavres de buffles.

5 septembre.

En trois heures et demie, nous avons parcouru 11 kilomètres jusqu'à Toni (près de la rivière), au S.-S.-E. de Kami. Je désirais aller jusqu'à Kami, mais les gens de Sadoria étaient fatigués et il avait peur des Ruga-Ruga qui se trouvaient dans le pori. J'ai donc dû attendre, et il est arrivé à 10 h. 50 m. J'espère que le bien que je lui fais ainsi qu'à l'Arabe Selim aura sa récompense à Tabora et qu'ils me seront utiles dans cette ville. Ils passent une heure dans ma tente, tous les soirs, et nous causons de choses et autres, surtout des événements de la journée.

Selim ne connaît rien de ce pays où il vient pour la première fois. Quand les Arabes n'ont pas visité par eux-mêmes une localité, ils n'en connaissent rien. Sadoria, le Belutshi, lui, connaît toute la route depuis la côte jusqu'à Nyangwe et est un causeur agréable, bourré d'informations. Il manque d'initiative, cependant, et n'a pas d'autorité sur ses gens. La différence, au point de vue de la discipline, entre la caravane d'un blanc et celle d'un Arabe est bien marquée.

Les Arabes d'Afrique ne sont pas ces athlètes grands, bien bâtis, fins et francs dont on a lu dans les livres et que l'on rencontre en Afrique. Cinq pour cent d'entre eux à peine ont jamais enfourché un cheval et ce sont de déplorables tireurs. Ils sont incapables de marcher longtemps et vivement et sous ce rapport ils sont notablement inférieurs aux blancs.

6 septembre.

En quatre heures, nous parvenons à la clairière de l'Unyaniembe et nous campons à 8 kilomètres de Tabora.

Mes courriers me reviennent avec une lettre de l'officier allemand commandant la station, lequel m'informe qu'il a loué un tembe et que tout sera prêt pour le jour de mon arrivée.

Je pense avoir réussi à donner aux Arabes une bonne opinion de moi. Cela servira-t-il à quelque chose ?

## V. — DE TABORA A KAREMA.

Tabora. — Les Arabes. — La route du Zambèze. — Le marché. — Aperçu de quelques prix — En route pour Karéma.

7 septembre.

Nous sommes arrivés à Tabora à 9 h. 50, et nous nous sommes installés dans le tembe situé près de celui du Luali. Peu après, ce dernier, nommé Saef-Bin-Said, un homme au regard fin et intelligent, est venu me rendre visite, ainsi que d'autres. J'ai été voir le baron von Sigl, l'officier allemand qui commande la place. Il est seul ici, et l'a eu dur avec les Arabes.

Le capitaine Jacques m'a rattrapé hier. C'est un homme superbe, qui me semble fort et bien portant.

Du 8 au 10 septembre.

Le 8, au matin, j'ai reçu la visite de plusieurs Arabes notables, et j'ai eu de longues et agréables conversations sous mon

barza. C'est une chose bien intéressante que d'assister à ces causeries entre Arabes sur les voyageurs de passage. Un grand nombre des Arabes de Tabora sont de race pure, venant de Mascate ou d'autres localités arabes. Tous savent lire et écrire et causent avec intelligence. Ils connaissent le commerce de l'ivoire à la perfection.

J'ai dessiné le 9 septembre sur les murs de mon barza une grande carte d'Afrique, et j'ai expliqué les différentes voies vers l'intérieur par le Congo, le Nil, le Zambèze et les routes de terre. Du coup ils ont saisi la supériorité de la route du Zambèze pour amener des marchandises à Ujiji. Elle vaut mieux que celle de l'Unyaniembe et de l'Ugogo, contrées semées de déserts, laquelle demande trois mois. J'ai montré ensuite comment une charge dont le transport de

Zanzibar à Ujiji coûte 15 dollars (75 francs) à dos d'homme, pourrait être convoyée de Zanzibar à Quelimane, puis, par la route du Chire au Tanganika, pour environ 5.50 à 7.50 dollars.

Sous peu, Tabora doit péricliter, lorsque les stocks d'ivoire du Tanganika occidental auront pris la route du Congo, ceux de l'Uyoro et de l'Uganda le chemin de Mombasa, et que ceux du Karagwe, du Mpororo et du Ruanda seront épuisés — dans trois ans.

Ainsi, voyez la différence : Bagamoyo à Tabora, 25 jours; Tabora à Ujiji, 14 jours, soit, en y comprenant trois haltes, 42 jours. Quelimane à Abercorn, 30 jours; Abercorn à Ujiji, 4 jours; total, 34 jours.

Tous les Arabes comprirent la vérité de mes remarques et tombèrent d'accord avec moi que la route de Tabora périra un jour, et qu'alors ils émigreront vers la côte ou vers Nyangwe.

Le froment de Tabora est petit et parfois mélangé de sable, mais la farine en est exquise, et mon cuisinier en a fait un pain délicieux, grâce à du levain en poudre que je possède. Les chefs indigènes ne plantent pas de froment, mais persistent à vivoter de mtama et de patates douces. Les raisons de ce fait sont multiples. D'abord, la transformation du froment en farine demanderait un certain travail; ensuite, cette farine ne peut se réduire en *ugarri* ou soupe et, si elle est avalée sous cette forme, elle adhère aux intestins et obstrue l'organisme intérieur. Il en résulte que les Arabes ont, dans ce pays-ci, à peu près le monopole de la culture du froment.

Une visite faite le 10 septembre sur le marché de Tabora m'a renseigné les prix suivants pour les objets exposés en vente. Un *keti* de petites perles bleues, rouges, noires, jaunes ou vertes est l'étalon monétaire; on l'appelle *pesa mosa* (une pièce). Tous les articles sont réduits à des dimensions telles qu'ils ne valent qu'un *pesa* et j'estime qu'un *keti* vaut deux *piec* (monnaie indienne). Nous nous trouvons à une mauvaise époque de l'année, et les prix sont élevés en ce moment. Il y avait peut-être 300 acheteurs et vendeurs sur le marché quand je m'y suis rendu. Voici un aperçu des notes que j'ai prises :

ARTICLE.	QUANTITÉ.	PRIX.
Bois à brûler.	5 petits morceaux.	1 keti de perles.
Manioc sec.	7 morceaux.	1 — —
Manioc vert.	10 morceaux.	1 — —
Bhang (chanvre),	environ une once.	1 — —
Patates douces.	3 grandes.	1 — —
Arachides.	le contenu d'une petite tasse.	1 — —
Canne à sucre.	1 tige.	4 — —
Sel indigène.	2 cuillerées.	1 — —
Houes indigènes.	1 houe.	1 upandi d'étoffe.
Beurre (rare).	1 dé à coudre.	1 keti.
Fèves.	1 tasse.	1 —
Farine de mtama.	50 livres.	1 doti d'étoffe.
Oignons.	1 oignon.	1 keti.
Oeufs.	une douzaine.	1 upandi.

ARTICLE.	QUANTITÉ.	PRIX.
Tabac.	2 gâteaux d'un pouce carré.	1 keti.
Huile d'arachide.	1 cuillerée.	1 —
Savon indigène.	1 petite boule.	1 —
Riz.	1 pishi.	1 upandi.

Quand un vendeur a réuni un certain nombre de ketis de perles, il les échange contre des étoffes. Le bruit qui règne sur le marché est assourdissant, mais la police du Luali maintient convenablement l'ordre. Le spectacle est des plus intéressants; il y a des indigènes de toutes les tribus et de toutes les provenances qui achètent ou qui vendent.

11 septembre.

Je suis prêt à partir. Je remarque que mes hommes commencent à se démoraliser en buvant du pombe. Plusieurs de mes porteurs de bateau n'ont pas encore pris d'aliments solides depuis qu'ils sont ici. Ils n'ont fait qu'absorber du pombe, qui est à la fois une boisson et un aliment solide.

Sigl et le Luali s'entendent bien, mais ce sont des hommes d'un grand tact et très patients, faisant tous leurs efforts pour empêcher la situation de se tendre. Sigl a ici une mission très difficile à remplir; mais il est à la hauteur de la situation. C'est un homme d'un commerce très agréable et parfaitement au courant de la vie africaine.

Nyasso, la femme chef d'Itura, village situé au sud de Tabora, est la mère de Tipso-Tip, ou plutôt la femme de son père, qu'elle épousa sans lui donner d'enfant.

Un Arabe d'ici, Suleiman-bin-Zeber, a été condamné à l'amende par le consul anglais de Zanzibar, pour avoir fait la chasse aux esclaves. Tous les Arabes cherchent à découvrir le but de mon voyage et je pense qu'une grande caravane va être organisée pour me suivre de près et aller piller le pays à l'ouest du Tanganika. Ils savent, en effet, que je leur frayerai la route et préparerai involontairement les indigènes en les traitant bien et en les tranquillisant ainsi sur les intentions de ceux qui me suivront.

Un frasilah d'ivoire coûte ici, en ce moment, 145 dollars et n'est payé que 115 à la côte. Cela montre bien l'état actuel du commerce. Les nouvelles voyagent si lentement que rarement on est informé à temps des fluctuations des prix sur la côte.

Pendant la guerre avec Bushiri, la poudre se vendait 100 dollars le baril de 10 livres. Elle est descendue maintenant au prix de 23 dollars et baissera encore fortement.

Sigl a réussi à maintenir ici un ordre admirable. De quarante assassinats par mois, moyenne avant son arrivée, on n'en commet plus que deux ou trois. S'il devait partir, tout retomberait dans le désordre.

Un bon âne de l'Usukuma coûte de 25 à 35 dollars. Un baudet de Mascate revient à plus de 200 dollars.

Demain, nous nous mettons en route.

(A continuer.)

Cap. STAMBS.



# LE PAPAYER

Le papayer (*Carica papaya*) est un arbre de dix à quinze mètres, qui ne se plaît que dans les contrées les plus chaudes du globe. Il est originaire d'Amérique, mais on le rencontre maintenant sur toute la côte occidentale d'Afrique, dans la zone tropicale.

Barth le dit très commun dans le Haussa et l'on sait qu'il croît aussi au Soudan. On le trouve dans tout le bas Congo. Emin-Pacha l'avait introduit dans la province équatoriale.

Dans le haut Congo, on le voit dans les stations des blancs et dans quelques établissements arabes.

A Zanzibar, il est fort commun et, de là, il s'est répandu dans toute l'Afrique centrale orientale, où les indigènes eux-mêmes le cultivent en certains endroits.

L'aspect du papayer rappelle assez bien celui du palmier; son tronc, d'un bois mou, est cylindrique et présente des cicatrices régulièrement disposées résultant de la chute des pétioles. Il se termine au sommet par un bouquet de feuilles digitées, longuement pétiolées, entre lesquelles sont les fleurs blanches, jaunâtres ou verdâtres, dont l'odeur est des plus suaves. Ces fleurs croissent en grappes de cymes, sur le bois.

✠

Junker proclame que le papayer est une « des gloires de la végétation ». Des mois durant, il s'est réjouit en mangeant de ses fruits mûrs, qui ressemblent au melon, et qui ont la grosseur de deux poings réunis. Ils sont beaucoup plus sucrés que nos melons et renferment une chair d'un beau jaune et qui est vraiment succulente. Leurs graines, excessivement nombreuses, ressemblent à de très petits pois noirâtres et se reproduisent facilement.

Au bout d'un an déjà, l'arbre commence à donner des fruits, mais il meurt vite. Après quelques années, le sommet de la tige pourrit et communique son dépérissement au reste de la plante. On prépare la papaye de diverses façons : quand elle est verte, on la coupe en tranches, on la fait macérer dans l'eau, jusqu'à ce qu'elle soit débarrassée de son suc laiteux, et on la fait cuire ensuite dans l'eau bouillante ou au four comme un légume. Parvenue à sa parfaite maturité,

nous l'avons dit, elle se mange à la façon des melons. On en fait aussi des conserves exquises.

Les organes du papayer sont riches en un suc laiteux qu'on emploie en médecine à cause de ses propriétés digestives, dues à la pepsine qu'il renferme. C'est un médicament précieux en thérapeutique.

✠

Ce suc possède des propriétés très énergiques. Plus amer que réellement âcre, il renferme une matière azotée identique à l'albumine ou à la fibrine animale et tellement abondante que Vauquelin a pu la comparer à du sang privé de matière colorante. Il répand une odeur ammoniacale lorsqu'on le jette sur des charbons ardents.

Outre les qualités médicinales dont nous avons déjà parlé, on l'emploie encore comme cosmétique et l'on assure qu'il suffit de quelques gouttes appliquées sur la peau pour enlever les taches de rousseur ou bien celles qui sont occasionnées par le soleil.

On mélange encore ce suc avec de l'eau, et il possède alors la singulière propriété de ramollir et d'attendrir la viande des animaux récemment tués ou celle que l'âge des sujets a rendue dure ou coriace. Il suffit de quelques minutes d'immersion pour obtenir ce résultat, qui est d'usage courant en Amérique dans les pays où croît ce végétal. Souvent même on se contente d'envelopper la chair à ramollir dans des feuilles de papayer ou même de la suspendre dans la cime de l'arbre.

Il faut se garder cependant de laisser la viande tremper trop longtemps dans le mélange, car elle serait, en ce cas, promptement corrompue.

Avec l'écorce de cet intéressant végétal, on fait des cordages. Les tiges, dont la moelle se détruit facilement, s'emploient pour faire des tuyaux de pipe, et, dans certains pays, on se sert des feuilles comme de savon pour laver le linge.

Sur les bords de l'Amazone croît le *Papayer digité* ou *Chamburru*, qui a vingt-cinq mètres de haut, et dont les émanations sont, dit-on, mortelles comme celles du mancenillier.



Le papayer (*Carica papaya*).

# W. HOLMAN BENTLEY

Né à Sudbury (Suffolk-Angleterre), le 30 octobre 1855, missionnaire de la *Baptist missionary Society*.

Premier départ, en juin 1879. — Fut le premier blanc qui atteignit le Stanley-Pool, par le bas Congo (février 1881). — Établit une ligne de stations dans la région des chutes (1881-1882). — Rentre en Angleterre en 1884.

Deuxième départ, en 1886. — Dirige la mission de Lutete; y installe la première imprimerie avec typographes indigènes (1888). — Publie la revue congolaise *Se Kukianga* (*L'Aurore*). — Rentre en Angleterre en 1892.



Dès le début des entreprises belges en Afrique, peu de mois avant que Stanley arrivât au Congo pour y fonder les premiers postes de l'Association internationale, une société de missionnaires anglais, la *Baptist missionary Society*, de Londres, résolut de tenter sur les bords du bas fleuve la création de quelques établissements.

Cette expérience ayant été couronnée de succès, l'exemple des baptistes anglais ne tarda pas à être suivi par d'autres associations religieuses et, en moins de quelques années, on vit toute une série de missions nouvelles, protestantes et catholiques, diriger leurs efforts vers le Congo.

A l'heure actuelle, douze missions différentes se partagent dans l'État indépendant l'œuvre de l'évangélisation des noirs; ce sont :

Pour les missions protestantes : la *Baptist missionary Society*, de Londres; la *Congo Balolo Mission*, de Londres; l'*American Baptist missionary Union*, de Boston; l'*Evangelical missionary Alliance*, de New-York; la *Mission américaine de l'évêque Taylor*; la *Mission suédoise*, de Stockholm; l'*American Presbyterian Mission*; la *Scotch Presbyterian Mission*; la *London missionary Society*.

Pour les missions catholiques : la *Congrégation de Scheut*, les *Pères Blancs du haut Congo* (*Tanganika*), la *Compagnie de Jésus*.

Toutes ces dénominations ont semé le parcours du grand fleuve et celui de quelques-uns de ses affluents de postes religieux où leurs membres s'efforcent d'appeler à un genre de vie plus relevé les noirs qu'ils évangélisent et auxquels ils inculquent des notions d'intellectualité et de civilisation.

Parmi les pionniers de la première heure qui s'offrirent d'enthousiasme pour porter au sein du continent noir l'influence chrétienne, quelques-uns se sont particulièrement distingués par l'ardeur et le dévouement qu'ils apportèrent dans l'accomplissement de leur tâche. Déjà, dans notre numéro du 3 juillet 1892, parlant de M. George Grenfell, nous avons dit quelle puissante contribution ce voyageur avait apportée à la science géographique et nous avons rendu hommage à ses belles qualités de missionnaire.

Nous consacrons aujourd'hui notre première page à l'un des collaborateurs les plus dévoués de l'explorateur de l'Ubangi, à M. Bentley, qui fut aussi l'un des membres les plus actifs de la *Baptist missionary Society*.

Ce missionnaire se rendit pour la première fois en Afrique en 1879. C'est, on le voit, un vétéran du Congo. Très au courant, non seulement du langage des indigènes, mais encore de leurs us et coutumes, il a toujours été très estimé des noirs, grâce à ses qualités personnelles. Sa carrière congolaise est riche et féconde et son expérience a été plus d'une fois hautement utile aux agents de l'État naissant. Il a formé en Afrique de nombreux élèves noirs dont l'un, qui est devenu son adjoint, a publié plusieurs livres en langue congolaise. Il épousa, en 1885, M<sup>me</sup> Hendrina Margo Kloekers, fille d'un missionnaire baptiste néerlandais habitant la Chine, femme très distinguée et d'une remarquable érudition. Ensemble, ils se consacrèrent généreusement à l'éducation des nègres, et, marque d'un esprit pratique et d'un tact rares, c'est la langue française que ces deux étrangers, hôtes de l'État du Congo, crurent devoir enseigner, en même temps que la langue fiote, à leurs jeunes élèves.

En 1889, M<sup>me</sup> Bentley, qui se trouvait avec son mari à Lutete (N'Gombe), avait fondé dans cette station une école où elle avait réuni une vingtaine d'élèves. Pendant quelques mois de vacances qu'elle vint passer en Europe, elle y étudia la télégraphie et, dès son retour au Congo, elle fit installer une ligne télégraphique minuscule entre les divers bâtiments de la station, afin d'enseigner aux noirs le maniement des appareils. Si l'expérience a réussi, la Compagnie du chemin de fer peut s'attendre à trouver un jour au Congo des télégraphistes indigènes tout prêts à entrer à son service.

BIBLIOGRAPHIE. — Ouvrages du révérend W.-H. Bentley : *Dictionnaire et grammaire de la langue congolaise* (en anglais); *Supplément au dictionnaire congolais* (id.). — Ouvrages de M<sup>me</sup> W.-H. Bentley : *Histoire de la Bible* (en congolais); *Traité d'arithmétique* (id.); *Précis de géographie de l'Afrique* (id.); *Chansons* (id.).

# HISTOIRE DE MSIDI

**M**SIRI, ou, pour mieux dire, Msidi naquit dans le Garenzanze, district du Mnyamwezi. Il était fils de Kalasa, grand négociant de cette tribu qui s'en allait au loin faire le commerce d'ivoire et d'esclaves. Les expéditions de Kalasa étaient souvent dirigées vers le pays des Basanga. Quand Msidi fut à même de suivre son père, celui-ci le prit avec lui et lui apprit les us et coutumes du commerce africain.

A la mort de son père, Msidi reprit les affaires de ce dernier et, comme lui, vint faire chez les Basanga de fréquentes apparitions. Un jour qu'il était de passage chez ces derniers, il fut retenu dans le pays par Sanga, chef de leur tribu, qui habitait Mulumbu (rive droite de la Dikulwe). Sanga lui fit des avantages de tout genre pour le fixer chez lui et Msidi acquit bientôt une grande influence sur les Basanga, qui avaient pour lui une considération d'autant plus grande qu'il possédait quatre fusils à silex, arme alors inconnue dans le pays.

Il sut profiter de sa situation exceptionnelle et se fit bientôt désigner comme le successeur de Sanga. Dans le but de fortifier sa position et de faire valoir, le cas échéant, ses prétentions, il fit venir ses frères Dikuku et Chikako, ses parents Kifuntwe, Kefudu, Nepamba, Inakulangalu, Kasongo-Mona et Zumungoi, ainsi qu'une grande quantité d'esclaves wanyamwezi, tous gens à sa dévotion.

Se sentant mourir, Sanga remit entre les mains de Msidi le sceptre et le couteau d'exécution, signes du commandement. Il lui recommanda de suivre son exemple, d'être toujours bon avec ses sujets et de les traiter humainement. Aussitôt après la mort de son protecteur, Msidi s'installa à Mulumbu, où il s'entoura de tous les aventuriers qu'il avait fait venir dans le pays.

✠

A l'époque où il fut nommé chef de Mulundu, le pays était habité, à l'ouest, par les Balunda et les Baluba, qui occupaient la rive gauche du Lualaba; au sud par les Ilamba, qui tenaient le pays qui s'étendait sur la rive droite du Lualaba depuis les sources de ce fleuve jusqu'au Luapula, et les Ilala, qui possédaient le sud du Bemba. Au sud-est, entre le Luapula et le Bangwelo, se trouvaient les Bahusi.

A l'est résidaient les Balomoto, race de montagnards qui habitaient la chaîne des monts Kwandelungu; les Bachila bordaient les rives du Moero; les Bikanda peuplaient la rive gauche du Luapula supérieur; enfin, les Balunda étaient installés sur la rive droite de la même partie de ce fleuve. Le grand chef de cette dernière tribu, Kazembe, était, à cette époque, celui qui jouissait de la plus grande puissance dans toute la contrée. Il dictait ses lois dans le pays. Sans être reconnu comme suzerain, il était écouté par les Basanga, les Balunda et les Bachila, mais ne recevait d'eux que des présents sans jamais en exiger de tribut.

Tous les petits chefs de chacune de ces familles remettaient à titre de tribut la totalité de tout leur ivoire au chef de la peuplade.

Après s'être solidement installé à Mulundu, Msidi songea à remplacer par ses parents les chefs basanga qui occupaient, avec tous leurs sujets, le pays aux riches mines de cuivre. Pour atteindre son but, il procéda progressivement. Diverses

expéditions furent organisées, et Msidi, toujours vainqueur, plaça à la tête de tous les villages et comme gardiens de toutes les mines du pays des Basanga, des gens qui lui étaient dévoués. Kazembe voulut intervenir, mais Msidi, organisant une nouvelle expédition, se dirigea vers l'est. Il refoula d'abord les Balomoto, battit les Bachila, puis, passant le Luapula, il pénétra dans la capitale du Kazembe, de la personne duquel il s'empara. Il fit mourir celui-ci et mit à sa place le fils de sa victime, portant le même nom que son père et qui reconnut Msidi comme suzerain.

Cette expédition valut à ce dernier le pouvoir sur les Balunda de l'est et les Bachila. Seuls les Balomoto, peuple sauvage et indomptable, ne voulurent pas se soumettre. Ils se réfugièrent dans les cavernes des montagnes d'où personne ne pouvait approcher, défendues qu'elles étaient par d'immenses rocs que lançaient les habitants sur tous ceux qui voulaient arriver jusqu'à eux.

✠

Toutes ces expéditions n'avaient pas fait négliger à Msidi, bon négociant, la partie commerciale. Tandis qu'il s'occupait à dompter les Basanga, il avait envoyé vers le Bihe son propre frère Chikako avec de l'ivoire, et lui avait recommandé d'attirer dans le pays les négociants de Benguela.

Chikako réussit complètement dans sa mission, et bientôt la poudre, les étoffes, les fusils et les perles affluèrent dans le pays. Dès lors, grâce aux armes à feu, la chasse à l'éléphant fut rendue plus facile, et les grands négociants du Nyassa ne tardèrent pas à venir traiter dans un pays où l'ivoire se rencontrait en si grande abondance.

Après la soumission des indigènes riverains du Luapula, Msidi devint le maître d'un territoire ayant comme limite, à l'ouest, le Lualaba; au nord, à peu près le 9° degré de latitude; à l'est, le Luapula, et au sud, les frontières actuelles de l'Etat. Ce vaste pays avait une étendue de près de 100,000 kilomètres carrés. Les relations commerciales du puissant potentat nègre avaient fait connaître sa puissance bien au loin. Livingstone et Cameron le révélèrent à l'Europe. En 1878, M. Thomson cherche à se rendre à Bunkeia, dont Msidi avait fait sa résidence, mais il se voit forcé de rebrousser chemin à peu près au confluent du Luapula et du Lualaba. L'explorateur allemand Reichard atteint le premier, en 1883, la capitale de Msidi.

A cette époque, Msidi avait organisé une vaste expédition qui devait soumettre les peuplades du nord et les Baluba, en commençant par ceux des rives du lac Kikondia. Cette campagne, qui dura plusieurs mois, permit au grand chef d'installer ses parents Kifuntwe, Kefudu, Nepamba, Inakulangalu, Kasongo-Mona et Lumungoi à la tête de différents districts, situés entre la basse Lufila et le Luapula inférieur. Kikondia et d'autres chefs baluba du sud, riverains du Lualaba, le reconnurent comme suzerain. Les Balunda, de crainte de voir envahir leur pays, se soumirent, et les chefs bahusi et ilamba finirent par se rendre eux-mêmes à Bunkeia pour reconnaître l'autorité du tyran.

En 1885, Capello et Ivens traversèrent le sud des possessions de Msidi. Vers la même époque, M. Arnott atteignit

Bunkeia, où il fut si bien reçu qu'il se décida à y installer une mission.

La puissance de Msidi était arrivée à son apogée en 1890. Son ambition ne connaissait plus de bornes; tout le monde s'inclinait devant lui. Les missionnaires écossais eux-mêmes, qui s'étaient installés à Bunkeia, se pliaient à tous ses caprices; l'un d'eux lui servait de secrétaire, d'autres lui remettaient de riches présents au nom des habitants de Glasgow : ils étaient à sa merci.

☆

Msidi était alors devenu trop vieux pour conduire encore lui-même ses expéditions contre certains de ses sujets récalcitrants. Aussi en avait-il laissé le commandement à son fils Mukandabantu.

Ne pouvant plus jouir du spectacle des sacrifices que ses soldats faisaient subir aux vaincus à l'endroit même où ils les faisaient prisonniers, et ayant soif de sang, il se mit à martyriser ceux qui l'entouraient. Tous les jours, il augmentait dans des proportions considérables le nombre de ses victimes et inventait de nouvelles cruautés.

Tantôt ce sont des femmes qu'on enferme vivantes dans des cases avec des chiens qu'on laisse sans nourriture. Au bout de quelques jours, ces derniers, affamés, dévoraient celles qui n'avaient plus la force de se défendre. Tantôt ce sont des malheureux attachés à des arbres, et quand ils se plaignent trop de la faim, on leur coupe une oreille ou le nez pour leur préparer un repas!

Journellement, pour les motifs les plus futiles, des patients étaient étendus sur le dos, puis on leur ouvrait la poitrine en y enfonçant un coin, afin de leur arracher le cœur. D'autres victimes encore étaient enterrées vivantes jusqu'au cou, bien loin des villages, et devenaient alors la proie des fauves.

Les Bahusi et les Ilamba se séparèrent les premiers de Msidi, puis suivirent les Baluba, et enfin, chose plus fatale, les gens de l'entourage même du chef commencèrent à désertir, craignant de subir les cruautés dont ils étaient les témoins tous les jours. Les tributs n'arrivaient plus aussi nombreux, et n'ayant plus alors de quoi négocier avec tous les traitants du Bihe, qui continuaient à venir chez lui, le cruel despote vola leurs marchandises à ces commerçants auxquels il n'avait plus d'ivoire à céder. Pour se venger, ils poussèrent les Basanga à ne plus payer du tout le tribut à Msidi et à leur vendre à eux directement, contre leur poudre et leurs fusils,

les produits de leur chasse. Ces indigènes suivirent le conseil des Bihenos; ils se virent bientôt en possession d'un grand nombre d'armes à feu et se révoltèrent.

Trois chefs, Mutwila, installé près de la Lufila, Kalakumbia et Mulumumaniama, près de la Dikulwe, se mirent à la tête du mouvement et pénétrèrent à trois reprises dans Bunkeia, pendant la nuit. Des villages furent incendiés et beaucoup d'hommes tués. Msidi, qui ne possédait plus beaucoup de poudre, défendit mal les siens. Aussi, les désertions augmentèrent-elles dans des proportions considérables. La famine vint encore accélérer l'abandon, qui devint général : elle était occasionnée par l'incurie des habitants et par les ravages des Basanga à chacune de leurs attaques.

☆

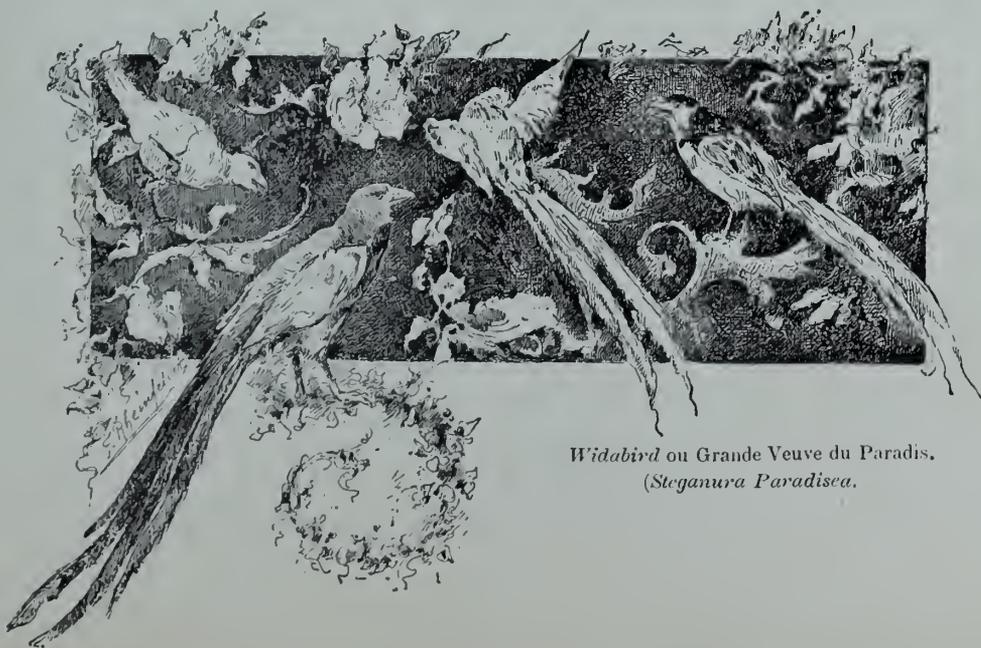
Msidi, se voyant abandonné, songeait lui-même à quitter Bunkeia, lorsque survint l'expédition du capitaine Stairs.

Le féroce souverain nègre reçut d'abord le commandant de l'expédition du Katanga avec joie, il s'imaginait que l'énergique officier allait l'aider à soumettre ses sujets révoltés. Mais il se trompait étrangement, et quand il s'aperçut de son erreur, il se mit à conspirer contre la vie des Européens. Le 20 décembre 1891, le capitaine Bodson, envoyé par son commandant auprès de Msidi, afin de l'amener à tenir sa promesse, pénétra courageusement avec dix hommes seulement dans le temple même du monstre.

Il parla dix minutes avec le chef, lorsque tout à coup ce dernier se leva, brandissant un sabre dont Stairs lui avait fait cadeau la veille : c'était un signal, convenu à l'avance, et aussitôt les suivants de Msidi couchèrent en joue notre compatriote et ses compagnons. Voyant le danger, Bodson mit le revolver à la main et brûla la cervelle à son antagoniste. Un des hommes du roi nègre déchargea alors son fusil sur le capitaine belge, qui tomba mortellement frappé.

Telle fut la fin « du plus grand tyran de l'Afrique », comme l'appelait Stairs. Le soir même, Bodson s'éteignit. « Sa fin fut d'un héroïsme superbe, dit le missionnaire Arnott, et, au moment où il allait rendre son dernier soupir, il poussa le cri de Vive le Roi! Ce fut sa dernière parole; quelques moments après, il n'était plus. »

Actuellement, le royaume de Msidi a cessé d'exister; il a été morcelé par Stairs et par ceux qui l'ont suivi, et partagé entre différents chefs qui se sont soumis à l'autorité de l'État du Congo.



Widabird ou Grande Veuve du Paradis.  
(*Steganura Paradisica*.)



La paye sur la ligne. (D'après une photographie de M. le Dr Étienne)

## LES CANTINES DU CHEMIN DE FER

Lorsque, à la fin de l'année 1889, la Compagnie du chemin de fer envoya en Afrique la première brigade d'ingénieurs chargée de commencer les travaux à Matadi, elle lui confia aussi la mission de tout préparer au Congo pour l'installation et le ravitaillement des différents contingents de travailleurs qui ne tarderaient pas à arriver sur les chantiers.

Cette question des ravitaillements, et particulièrement celle de la nourriture du personnel blanc, fut, dès les débuts de l'entreprise, l'une des plus difficiles à résoudre, et jusque dans ces derniers temps elle constitua en Afrique, pour l'administration du chemin de fer, un service auxiliaire particulièrement encombrant.

Aussi, la Compagnie, dès qu'il lui parut possible de modifier l'ancien régime, prit-elle la résolution de décharger la direction de Matadi de tout ce qui ne concernait pas, à proprement parler, la construction de la ligne.

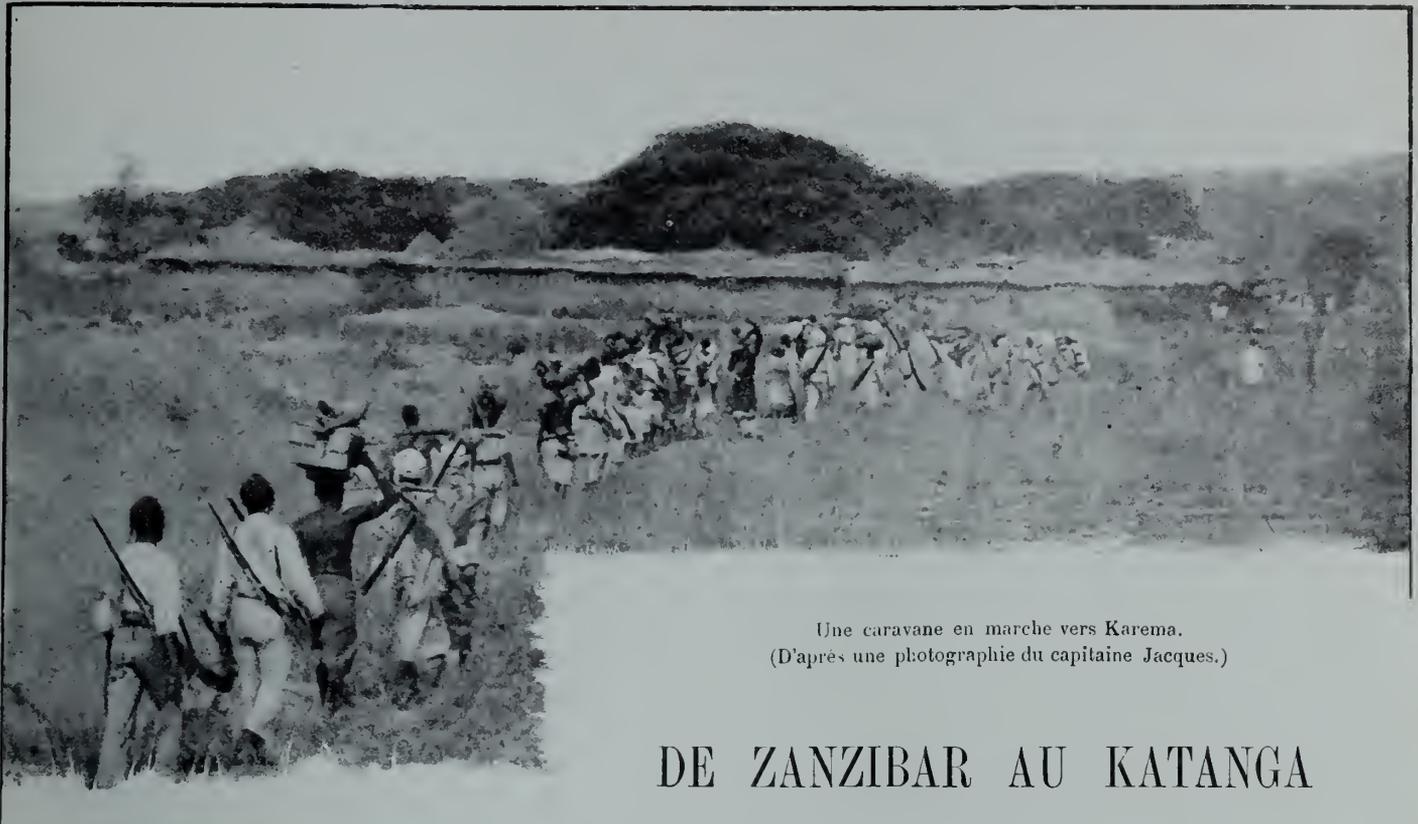
A cette fin, elle décida qu'à partir du 1<sup>er</sup> octobre 1892 les agents blancs employés à son service, au lieu d'être nourris par les soins de la Compagnie, payeraient eux-mêmes leurs repas moyennant une indemnité qui leur serait allouée.

A Matadi, où le nouveau régime était parfaitement applicable, il entra immédiatement en vigueur. Sur la ligne, où les agents auraient rencontré quelque difficulté à se procurer des aliments frais en quantité suffisante, et principalement de la viande de boucherie, on ne put adopter sur-le-champ la même mesure. Mais, une entente étant intervenue entre la Compagnie du chemin de fer, d'une part, la Compagnie des Produits et celle des Magasins Généraux, d'autre part, il fut bientôt possible d'installer le long de la ligne une série de cantines où les agents s'approvisionnent actuellement de ce qui leur est nécessaire.

Ce nouveau service fonctionne au Congo, sur tous les chantiers, depuis le 25 avril 1893.

A la fin de chaque mois, les agents reçoivent, en même temps que leur traitement, le montant de leur indemnité alimentaire.

La gravure que nous reproduisons en tête de notre article représente la paye sur la ligne. Au premier plan, on aperçoit un groupe intéressant de travailleurs attendant l'appel. Au fond, à la porte des bureaux, trois soldats de la Compagnie veillent à ce que l'ordre ne soit pas troublé.



Une caravane en marche vers Karema.  
(D'après une photographie du capitaine Jacques.)

## DE ZANZIBAR AU KATANGA

JOURNAL DU CAPITAINE STAIRS (1890-1891)

### V. — DE TABORA A KAREMA (Suite).

En route. — La baisse des prix. — Igonda. — La guerre en Afrique. — La fièvre. — Malpropreté des villages.

13 septembre.

C'EST ce matin, à 6 heures 43 minutes, que j'ai mis en route ma colonne. Je suis resté en arrière à Tabora jusqu'à 10 heures du matin, afin d'essayer de ramasser quatre déserteurs. Nous sommes arrivés à Uruma, le village de Fundi Mabruki, où nous avons campé. L'un des adjoints de Jacques étant malade, j'ai donné l'ordre au docteur de rester près de lui et de venir me rejoindre demain avec 12 fusils.

Un fait curieux, conséquence de la récente épizootie : toutes les hyènes ont péri pour avoir mangé de cette viande putride, et la nuit on n'entend plus les hurlements de cette bête hideuse. Partout on rencontre des cadavres de hyènes, et cette terrible épidémie a eu au moins cela de bon qu'elle a délivré les villages de cette peste. Elles ne sont pas nécessaires ici pour manger les cadavres humains qu'on jette dans la brousse. Les fourmis et les insectes suffisent à cette besogne. Les hyènes volent les chèvres et les moutons et effrayent les indigènes.

14 septembre.

Marché 2 heures 45 minutes et campé à Toni (rivière desséchée en ce moment) afin d'attendre l'arrivée du docteur Moloney et de ses hommes, venant de Tabora. Notre campement est exquis, sous les grands arbres parsemant une plaine gazonnée. Que l'on se sent heureux d'être ici bien à l'ombre,

loin de Tabora et de sa fournaise, loin des esclaves paresseux qui remplissent cette ville!

Je constate avec plaisir des signes avant-coureurs de l'abaissement du prix des vivres. On peut acheter quatre bonnes poules pour un *shuka* d'étoffe (1<sup>m</sup>80). Un grand panier de belles arachides coûte une main d'étoffe. Deux grandes portions de patates ou de *mahogo* reviennent au même prix. Le *posho* d'un homme lui procurerait huit bonnes portions de pommes de terre ou bien six belles portions des mêmes avec deux poules.

Les indigènes sont très friands d'étoffe, car, en réalité, cette route n'a plus été ouverte aux caravanes ordinaires depuis plus de quinze mois. Les affaires sont dans le marasme. Une caravane arabe répand peu d'étoffe dans un pays parce que d'ordinaire elle transporte du grain qui est distribué comme ration. Il s'ensuit qu'il se produit sur son passage peu de mouvement commercial. Notre camp, au contraire, est aujourd'hui un véritable marché, où tout est bruit et animation, tandis que se discutent l'offre et la demande.

Les Arabes, d'après ce que j'ai observé, étant plus pauvres que l'homme blanc, se montrent plus regardants, débattent plus les prix avec les indigènes, payent moins cher et se tiennent plus à l'écart des natifs. Il en résulte que ces derniers, à l'intérieur, préfèrent les blancs aux Arabes. Les noirs de la côte et

les nègres islamisés, au contraire, aiment mieux les Arabes, bien qu'ils sachent que l'homme blanc a de meilleurs dotis, de meilleurs fusils, tentes, etc. En général, les Arabes, surtout ceux de l'intérieur, nous considèrent comme de simples fous. Je crois que d'ici vingt-cinq ans, ils auront changé d'opinion. Les gens les plus respectés dans toute l'Afrique orientale ce sont les Allemands; cela provient de ce qu'ils ont démontré aux Arabes et aux nègres de la côte qu'ils leur étaient supérieurs dans le métier des armes et qu'ils ont su leur inspirer la crainte qui est le commencement de la sagesse. Vu un groupe d'élégants oiseaux, des *Widabirds* (1), je pense.

15 septembre.

Marché 2 heures 30 minutes et campé à Pangalli pour permettre au docteur de rallier. Kapalata est le chef de ce district, mais en réalité, c'est Siké qui commande. Chaque tembe porte un nom propre dans ce pays, et si on demande à un natif le nom d'un village, il répondra par le nom du chef de ce village précédé du préfixe *Bwana* (fils de). Les indigènes sont très excités, et, quoi qu'ils nous apportent des vivres, je sens bien que, sans la présence des Allemands à Tabora, nous aurions, depuis longtemps, été attaqués. J'ai rarement vu des figures plus nerveuses, plus mobiles que celles des blancs, mais, pour un ou deux ballots d'étoffe, ils risqueraient bien un coup. Nous allons devoir traverser un mauvais pori, une brousse, et je m'attends à y être attaqué par quelques-uns des plus féroces de ces gens, désireux de se procurer de l'étoffe. Moloney est arrivé à 11 heures 20 minutes.

16 septembre.

Arrivés à Guha en 1 heure 40 minutes. Mayoli, un des camps de Cameron, est à une petite distance à l'ouest-nord-ouest de ce village. Guha n'a pas de chef, mais il y a des chaouris quotidiens chez Siké pour savoir qui décrochera la timbale.

17 septembre.

Nous avons accompli une bonne marche ce matin, de 4 heures et demie, jusque chez Matamuna. J'ai choisi la meilleure place pour notre camp. Elle n'en est pas moins abominable, et nous avons, sous nos tentes, deux doigts de poussière et 93° Fahrenheit de chaleur. Matamuna, le chef, est un parent de Siké; il a quitté son village et est allé s'établir à Karema, auprès des Pères français. On doit considérer le fait d'avoir ainsi persuadé à un chef de quitter son foyer et son peuple comme étant un fait considérable de la part des Pères français. Peut-être aussi l'influence de Siké n'a-t-elle pas été étrangère à cet événement.

Devant nous sont les Waganda, une petite tribu occupant un territoire de cinq à six journées d'étendue en marchant de l'est à l'ouest, et aussi, je pense, du nord au sud.

18 septembre.

Arrivés à Igonda en 1 heure et 40 minutes. Le chef est une femme du nom de Disa. Elle possède un des plus beaux tembes que j'aie jamais vus. Il est très grand, et, dans la cour, se trouvent des puits d'eau excellente.

L'Ugunda va d'ici jusqu'à Kisindi, à l'ouest, où commence un autre district. Celui-ci est très long et large d'environ trois journées de marche. Les habitants sont maintenant, comme

mœurs et coutumes, analogues aux Wanyamwezi; mais jadis ils formaient une race séparée, ayant une langue à elle.

Il y a quelques années, Igonda a été le théâtre de combats entre Mirambo et les Arabes. Les indigènes se rappellent très bien Stanley, et aussi Kaiser, qui ont tous deux passé par ici. Ce dernier fixe l'altitude de la localité à 1,133 mètres. J'ai trouvé 1,121 mètres.

Les indigènes s'engagent volontiers dans les caravanes. Ils vont se faire enrôler à Tabora, et un grand nombre d'entre eux ont vu l'eau salée.

Le major Cambier place la latitude d'Igonda par 3° 33'. Sa longitude est de 32° 41' 10", ce qui concorde avec les observations de la plupart des autres voyageurs. J'ai fait les observations en prenant pour base les satellites de Jupiter, et en me servant d'un puissant télescope. Quand les vents sont forts, il est difficile d'obtenir les immersions et les émergences des satellites, et les résultats diffèrent quelquefois de 30 kilomètres. Mais pendant les nuits calmes, 8 kilomètres est ma plus grande erreur, ce qui est peu de chose, à condition que l'on contrôle l'observation par une autre, faite une cinquantaine de kilomètres plus loin.

En Afrique, la guerre a souvent pour unique cause la peur. Si je n'avais pas pris la précaution d'envoyer des messagers aux indigènes leur annonçant que je ne comptais pas les attaquer, ils se seraient tous enfuis dans la brousse, à mon approche, puis, quelque temps après, ils auraient rôdé autour du camp, et, voyant mes hommes rentrer chargés de vivres, l'un ou l'autre aurait tiré sur eux, en aurait tué deux ou trois peut-être. Comme de juste, mes gens auraient riposté et la guerre eût commencé. Si les indigènes restent chez eux, il n'y a pas de danger que mes hommes leur volent quelque chose. Je les ai dressés et ils ont peur d'être punis s'ils agissent autrement. Il est deux catégories de délinquants pour lesquels je suis impitoyable : les déserteurs repris et les gens qui volent les indigènes en temps de paix.

Certains Zanzibarites sont d'affreux couards et ne se risquent à marauder chez les indigènes que lorsqu'ils constatent que ceux-ci ont peur et qu'ils n'osent les inquiéter. Ils n'oseraient voler les Masai, mais chez les Wanyamwezi ils prennent les chèvres en présence des indigènes en disant que le Muzungu, le maître, en a besoin.

On nous donne des détails encourageants sur l'abondance du gibier sur les bords de l'Ugalla.

19 septembre.

Parti à 5 heures 40 minutes dans l'intention d'aller jusqu'à Zimbili, à une distance de 12 milles, je suis arrivé à 10 heures du matin à Wana-Miaga, où j'ai dû camper, mon arrière-garde marchant très mal. Certains de mes chefs sont les pires vieilles femmes que j'aie jamais vues; je compte en faire rétrograder quelques-uns, et mettre à leur place des hommes vraiment vivants et virils.

Robinson, mon domestique, a la fièvre, 17 de mes hommes l'ont également, et moi, pendant que j'écris ces lignes, je sens mes genoux me faire mal. C'est un avertissement, je vais être pris aussi. Les hommes savent maintenant que nous allons chez Msiri. Je m'attends à des désertions à Mpala.

21 septembre.

Arrivés à Kakoma en deux heures de marche. Fièvre. — Un grand nombre d'hommes abattus par la fièvre. Cause : l'affreuse ardeur du soleil. Nous avons en conséquence campé

(1) Voir notre gravure de la page 107.

dans un tembe, afin que chacun eût de l'ombre. De 8 heures du matin à 5 heures 30 minutes du soir, le soleil fait rage. La température en est rendue absolument intolérable, et les rayons traversent les parois de la tente comme si elles étaient en calicot.

22 septembre.

La fièvre va mieux. 37 cas sont en traitement. De 7 heures 30 minutes à 5 heures 50 minutes du soir, le soleil est aveuglant et la nuit la réverbération produit des résultats étouffants. Les pauvres caravaniers, à moins d'être protégés par un tembe, ne peuvent se reposer; ils gisent par terre et aspirent l'air comme un poisson tiré de l'eau. Ils consomment d'énormes quantités d'eau, et, celle-ci étant mauvaise, ils contractent des fièvres violentes. Ils ont pour la plupart bien mauvaise mine: le foie est attaqué, le corps atteint une température de 40°, et en deux jours de temps l'homme est réduit à l'état de ruine. Heureusement que la durée moyenne de l'accès n'est que de quarante-huit heures.

Arrivés à Kisindi: 10 kilomètres de marche. Campé dans le tembe du chef, de sorte que tout le monde est à l'ombre.

23 septembre.

Fièvre disparue. Diminution des accès chez les caravaniers. Il n'y a plus ici une seule tête de bétail. L'épizootie a tué jusqu'à la dernière bête. Le porri regorge de gros gibier.

26 septembre.

Arrivés à Wana-Ruika en 2 heures 40 minutes. J'ai précédé la caravane en hamac.

Notre camp est pittoresquement établi dans le village, et mes hommes, quoi que répandus un peu partout, sont bien abrités. Le soleil est toujours épouvantable.

Wana-Ruika habite un village, maintenant, un peu éloigné de celui-ci. Il a cédé le pouvoir sur celui-ci à son fils. Le village est excessivement bien fortifié, entouré d'une palissade enduite d'argile. Autour du boma court le buisson ordinaire d'euphorbes. A l'intérieur, les tembes et les huttes sont disposés en carrés, chaque carré étant séparé de son voisin par une palissade en bois très solide. Tout cela, je suppose, a été fait jadis par peur des hommes de Mirambo.

Les naturels possèdent très peu d'étoffe, et ils désirent vivement en obtenir. Mais que peuvent-ils donner en échange, si ce n'est du travail? Rien, absolument rien. Ils ne possèdent pas le moindre objet qu'ils puissent aller vendre à Tabora pour un bénéfice appréciable. Il n'y a pour eux qu'un moyen d'avoir des étoffes: aller à la côte, s'y engager comme porteurs, et se faire payer le salaire en étoffe. Il n'y a pas d'ivoire. Les Wanyamwezi commencent à apprendre à voyager, peu à peu, le long de la côte orientale du lac Tanganika, de Gongwe puis jusque dans l'Ufipa. Ce serait une bonne chose si on pouvait les décider à aller plus loin encore vers le sud, jusque dans le Nyassaland, où ils pourraient servir de porteurs au gouvernement de l'Afrique centrale anglaise. Je doute qu'il y ait dans toute l'Afrique de meilleurs porteurs que ceux de l'Unyamwezi, quand on les considère dans leur ensemble.

27 septembre.

Atteint Ukalala en cinq heures et dressé nos tentes à un kilo-

mètre et demi à l'ouest du village, près des étangs. Je n'ai voyagé en hamac que pendant un kilomètre et demi, puis, me sentant plus fort, je suis monté sur mon âne et n'ai quitté celui-ci qu'au camp. Dieu soit loué! me voici quitte de la fièvre, au moins pour vingt-quatre heures.

Ukalala est, en ce moment, rempli d'étrangers qui semblent gagner leur vie en tuant du gibier et en en vendant la viande aux villageois. C'est le village le plus malpropre que nous ayons traversé depuis quelque temps. Malgré mon désir de procurer à mon personnel un abri contre le soleil, je me suis vu obligé de refuser de séjourner dans un endroit aussi pestilentiel, et j'ai dû venir m'installer ici. Il est vraiment merveilleux d'observer combien certains villages diffèrent entre eux quant à la propreté. Dans l'un, tout est en ordre: le grain est régulièrement tassé, de petits poulaillers y sont établis, les sentiers sont bien brossés et toute ordure est rejetée au loin, à distance. Dans un autre village, l'espace entre les huttes est littéralement envahi par les pelures de pommes de terre, de bananes, par les déchets de grain, de mtama. On n'y rencontre jamais de balai. L'odeur est intolérable, et cependant les habitants vivent et sont heureux dans leur nid pourri! Je crains toujours que mes hommes ne contractent la petite vérole dans un village. Cela ne serait absolument pas impossible ici.

Une petite rivière coule vers l'O.-N.-O. à Ukalala, et c'est près d'une des flaques formées par ce cours d'eau que nous campons. A 4 h. 30 m., des tarishi arrivent venant de Karema. Ce sont les hommes que j'avais envoyés de Tabora le 9 septembre vers le lac. Ils me remettent une lettre du père Camille Randabel, datée du 22 septembre (il y a cinq jours), me disant qu'il a reçu mes lettres le 19 septembre, et qu'il fera tout ce qu'il peut pour moi. Il me promet trois bateaux, me conseille d'aller chez Joubert, au sud de Mpala, dit que Rumaliza a dévasté toute la partie nord-ouest du lac Tanganika et se dispose maintenant à en faire autant au sud. Il allait attaquer le capitaine Joubert quand il a entendu parler de notre approche et de celle du capitaine Jacques, ce qui l'a fait rester dans le nord. Le Père dit que nous sommes arrivés au moment psychologique.

J'ai expédié un courrier au capitaine Jacques, avec des lettres pour cet officier.

28 septembre.

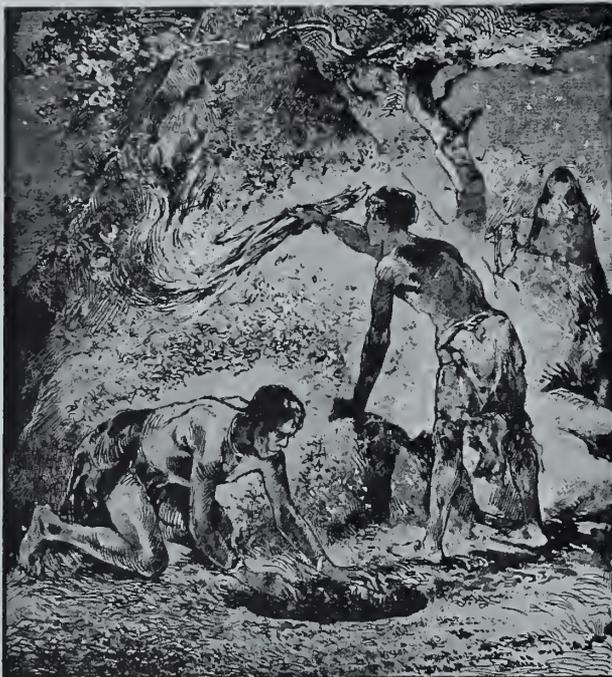
Après 5 heures de marche, nous bivouaquons à Kilimani, au bord d'un ruisseau coulant à un kilomètre de la crête de la montagne. Kilimani, situé sur la montagne, est à 76 mètres au-dessus du niveau de la plaine. La crête de la montagne court au loin vers le nord-nord-ouest et le sud-sud-est. En regardant derrière soi on peut apercevoir 80 kilomètres de forêts sans la moindre clairière. De Tabora au lac, du reste, la futaie est continue. Nous campons auprès de sources qui forment un ruisseau à 3 kilomètres d'ici. On me dit qu'on y trouve de l'eau en toute saison.

(A continuer.)

Cap. STAIRS.



# LES TERMITES



La récolte des termites.

**L**es termites sont fort répandus en Afrique, où on les désigne vulgairement sous le nom de *fourmis blanches*. Ce névroptère compte une trentaine d'espèces dont la plus connue

est le termite belliqueux, remarquable par ses nids de terre consolidée, qui ont 3, 4 et même 5 mètres de hauteur. Ces demeures, de forme conique, présentent sur les côtés de nombreuses tourelles, également coniques; elles sont construites au moyen d'argile pétrie avec des brindilles et des herbes et ayant la solidité de la pierre.

C'est sur un monticule de termites que Van Gèle et Coquilhat avaient construit, à l'Équateur, leur pavillon-observatoire, qui faisait l'émerveillement de Stanley et subsiste encore à l'heure qu'il est. Les Européens, du reste, se servent souvent au Congo de nids de termites pour toute sorte d'usages, entre autres pour la cuisson de leur pain.

Ces insectes ont, au moins à l'état parfait, le corps oblong et assez déprimé; les yeux sont situés sur la partie latérale de la tête et assez globuleux; les antennes sont courtes. La couleur blanche des termites et leurs réunions nombreuses leur ont valu le nom de fourmis blanches, ainsi que nous venons de le dire. Ils n'ont pas moins de cinq états différents.

Les neutres ou soldats diffèrent beaucoup des mâles et des femelles; leur tête est énorme, armée de deux grandes mandibules se croisant l'une sur l'autre. C'est à eux qu'est confiée la défense de la demeure commune. Ils veillent en sentinelles,

repoussant les agressions des animaux étrangers, ce qui leur est facile grâce à leurs énormes mandibules, armes dangereuses; en outre, ils excitent les ouvrières au travail.

Ces dernières sont les laborieuses. Elles construisent les termitières, vont à la recherche de la nourriture, prennent soin des œufs et des jeunes. Elles constituent la partie la plus nombreuse de la république.

Jamais les termites ne travaillent à découvert. Ils construisent des galeries pour se rendre d'un point à un autre et par ce moyen ne se montrent jamais au dehors. Certaines espèces de termites sont redoutables surtout dans les lieux habités. Ils ménagent toujours la superficie des poutres qu'ils rongent; c'est seulement lorsque tout l'intérieur est consommé ou sillonné de galeries, que le bois se rompt. Ils dévorent les bouchons des bouteilles, le papier, le linge, tout ce qui est à leur portée, et il est imprudent de laisser à découvert des provisions, de ne pas isoler ou suspendre les bouteilles et les objets de toilette. Plus d'une fois, une maison envahie par les termites a dû être évacuée par son propriétaire, les terribles névroptères ne faisant grâce à aucune matière organique qui se trouve sur leur route.

Chez les Niams-Niams et les Mombuttus, les indigènes en font une grande consommation, et au commencement de la saison des pluies, alors que les moissons ne sont pas encore mûres, ils ne mangent pas autre chose.

Notre gravure représente des indigènes faisant une récolte de termites. A cet effet, ils choisissent, plusieurs semaines à l'avance, la termitière où ils ont l'intention d'opérer leur « moisson ». Ils creusent à la base du cône un trou large d'un pied et de plusieurs pieds de profondeur. Ils fabriquent ensuite toute une pile de torches faites d'herbes et de branches sèches. L'humidité et la pluie sont peu favorables pour l'éclosion des insectes. Les noirs le savent et ne se dérangent pas en un tel moment; mais après une journée ensoleillée, lorsque la soirée est bien sèche, ils accourent. Ils savent que l'envolée des termites va se faire. Chacun, alors, armé de sa torche, s'en va au milieu de l'épaisse obscurité vers la termitière qu'il s'est choisie.

Tandis qu'une partie des insectes s'enlève et s'éloigne, l'autre accourt vers la lumière. Tous ceux qui sont dans le voisinage du trou y sont balayés au moyen de gerbes de feuilles et d'herbes. Les termites perdent leurs ailes par le froissement des balais, d'autres se les enlèvent naturellement par le mouvement de leurs pattes. Ils ne tardent pas à être, en grande partie, étourdis par le bruit et la lumière, et en cet état sont amassés dans des paniers, des tonneaux, des sacs.

Les femelles de termites ont d'un à un centimètre et demi, et sont très grosses. Celles-là, on les écrase, on les mélange avec de l'eau et on en fait une sauce épaisse que l'on fait cuire. Afin d'éviter que les insectes capturés ne s'échappent, on les rôtit, aussitôt pris, au-dessus d'un feu vif et, de cette façon, ceux qui avaient encore leurs longues ailes les perdent. On les consomme rôtis, sans autre préparation.

## LE CAPITAINE CHALTIN

Louis Chaltin, né à Ixelles (Bruxelles), le 27 avril 1857. Capitaine au 3<sup>e</sup> régiment de ligne.

S'embarque pour le Congo le 18 janvier 1891, en qualité de lieutenant de la force publique. — Commissaire de district de Bazoko, le 1<sup>er</sup> février 1892. — Capitaine commandant de la force publique, le 1<sup>er</sup> mars 1893.



Milz; l'énergique officier mena à bien, en six mois, la tâche considérable qui lui avait été confiée. M. Ponthier termina les travaux après le départ de Dhanis.

Le camp de Bazoko est établi sur un terrain entièrement conquis sur la forêt. Il est entouré de cultures et on y a construit de commodés maisons en briques. Des approvisionnements sont accumulés dans la station. Il s'y trouve toujours des vivres pour un mois de siège, et plusieurs centaines de mille cartouches. Les murs du fort, construits en briques et recouverts de pisé, sont crénelés. Ils ont cinq mètres de hauteur. L'armement se compose de deux canons Krupp, d'une mitrailleuse Maxim, de quatre canons de bronze. Toute la station est entourée d'un boulevard planté d'acacias blancs, à l'extérieur duquel se trouvent les baraquements de la troupe, qui forment un trapèze dont le fleuve constitue le grand côté.

Dans notre fascicule IX, de 1892, nous avons publié une vue de la station de Bazoko, qui a eu successivement pour commandants : le lieutenant Dhanis, le capitaine Roget, le lieutenant Fievez et enfin le capitaine Chaltin.

Par les soins de ce dernier, le camp de Bazoko fut mis dans un état de défense parfait, et toutes les mesures furent prises pour repousser une incursion éventuelle des bandes arabes. Un steamer fut préparé afin de pouvoir, dès qu'il y aurait danger aux Stanley-Falls, transporter en un jour de vapeur des troupes pour secourir le résident de cette station. Lorsque la campagne actuelle fut entamée contre les Arabes, le capitaine Chaltin fut chargé de marcher sur Riba-Riba. Il remonta le Lomani jusqu'à Lomo, prit plusieurs postes arabes, notamment le camp de Chari, et occupa Riba-Riba. Une dépêche récente annonce qu'il a secouru à Stanley-Falls le lieutenant Tobback, menacé par les Arabes.

Le capitaine Chaltin est un *self made man*. Il s'est engagé comme soldat le 5 septembre 1873 et a gravi tous les degrés de la hiérarchie militaire; c'est un caractère énergique, un militaire avisé, plein de décision et de prévoyance.





L'école de garçons de Nemlao.  
(D'après une photographie du Dr Étienne.)

## LES SŒURS DE CHARITÉ

DEPUIS le commencement de l'année 1892, l'État du Congo possède quelques établissements dirigés par des sœurs de charité.

Avant leur arrivée, les Européennes étaient rares en cette partie de l'Afrique et l'apparition d'une femme blanche, allant rejoindre un époux, fonctionnaire de l'État, des Compagnies commerciales ou missionnaire des Sociétés protestantes, était un événement.

Les religieuses belges, en partant pour l'Afrique dès le début de l'entreprise et sans attendre que le confort indispensable à leur sexe leur soit assuré, posent un véritable acte de courage. En se vouant à l'éducation de l'enfance, elles font de la philanthropie dans la plus haute acception du mot. En se dévouant à soigner les malades, noirs et blancs, en accomplissant sous le terrible soleil équatorial une tâche aussi pénible

et qui doit être parfois rebutante, elles font une œuvre des plus méritoires, que l'on ne saurait assez louer et admirer.

Dans l'œuvre entreprise là-bas, elles vont, sans doute, jouer un rôle obscur et modeste. Mais quel bien elles feront par leurs soins affectueux et tranquilles! Nous savons par les récits de ceux qui ont habité les dures régions intertropicales, combien sont pénibles les moments où, abattu par la fièvre ou la dysenterie, on est réduit aux secours vulgaires de son domestique noir. Beaucoup de décès ne seraient sans doute pas survenus, si des soins plus rapides, plus attentifs, plus complets avaient pu être donnés. L'arrivée de la femme garde-malade est donc un progrès et il est à désirer que bientôt chaque centre un peu important puisse être doté d'un sanatorium, confortablement installé, dirigé par un médecin et

desservi par les douces et dévouées sœurs blanches, en attendant que les sœurs noires qu'elles élèvent puissent les remplacer dans leur œuvre de fraternelle humanité.

✠

Les religieuses du Congo appartiennent au couvent des sœurs de la charité de Gand, où l'on forme spécialement des missionnaires femmes et des gardes-malades pour l'Afrique. On cherche en ce moment à élever en notre pays des petites filles noires pour en faire des sœurs qui supporteront mieux le climat africain et pourront peut-être se faire plus facilement écouter des indigènes pour les travaux de l'apostolat.

Les religieuses du Congo sont sous l'obédience d'une supérieure qui porte le nom de « mère vicairie ». Elles soignent les malades dans les hôpitaux, où elles rendent d'inappréciables services, et font la classe aux petites filles et aux garçonnets. Elles ont un couvent, la maison mère, à Moanda, sur les bords de l'Océan, à deux lieues de Banana, un autre à Boma, et un autre à Kinkanda, où la Compagnie du chemin de fer a fait construire des installations à leur intention. D'ici quelques mois, les religieuses iront créer un autre établissement soit à Berghe-Sainte-Marie, soit à Luluaburg, au centre du continent.

Les noirs comme les blancs entourent d'un affectueux

respect « les sorcières blanches » et ont appris, dès qu'ils souffrent, à venir se faire soigner chez les religieuses. Les pères de Scheut ont repris, à Nemlao, près Banana, l'école tenue jadis par les pères français du Saint-Esprit. Cette mission a été remise en ordre par les sœurs qui, comme on le voit sur notre gravure, ont géré quelque temps l'école des garçons de cette localité.



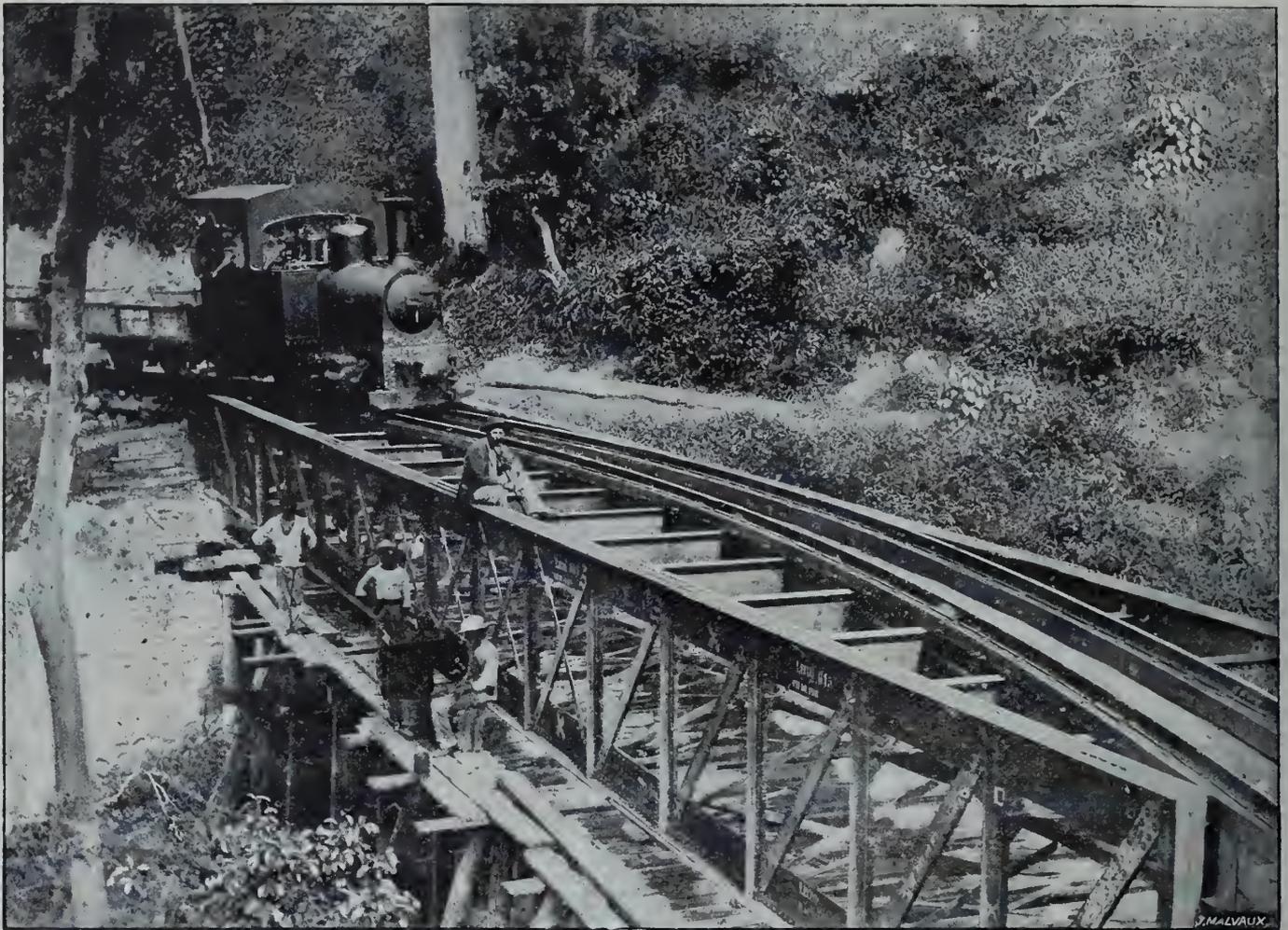
L'école de fillettes de Moanda. (D'après un cliché du Dr Étienne.)

A Moanda se trouve, dès maintenant, un important établissement pour filles. L'État du Congo y a envoyé du haut Congo de nombreuses petites noires rachetées ou reçues des indigènes. Une quarantaine de petites filles ont été réparties dans divers couvents de Belgique, où on les élève de la même façon que les petites Belges. Cette expérience, peut-être un peu prématurée, sera intéressante à suivre.

Le but des sœurs et des missionnaires est, lorsque leurs élèves, éduqués dans des établissements séparés, sont parvenus à l'âge de puberté, de les marier et de créer ainsi des villages exclusivement chrétiens.

Les religieuses ont adopté pour le Congo un costume spécial, leurs vêtements d'Europe étant trop chauds. Elles portent jupon et jaquette blanche, col romain et un voile, remplacé, quand elles sortent, par un casque en liège et en alfa; elles ont aussi parfois un jupon de cotonnette de couleur sombre. Elles sont, si nos souvenirs nous servent bien, en ce moment au nombre de dix-sept.





La locomotive sur le pont du ravin du Sommeil. (D'après une photographie du capitaine Weyus.)

## LE CHEMIN DE FER DU CONGO

### LE PONT DU RAVIN DU SOMMEIL.

CE que cette suite de vues prises sur les travaux du chemin de fer aura de particulièrement intéressant pour l'avenir, c'est le souvenir de la transformation successive des sites traversés par la ligne au fur et à mesure de l'achèvement de la construction. Ces documents photographiques disent aussi, mieux que les mots, les difficultés rencontrées et la grandeur du travail accompli.

Nous invitons nos lecteurs à se reporter à la gravure publiée dans le volume de cette année, page 28, et à la comparer avec celle que nous publions aujourd'hui. Toutes deux reproduisent des photographies prises au même endroit, la première par M. Demeuse, à l'époque des débuts des études en 1888, la seconde par M. le capitaine Weyus, il y a six mois.

Nous sommes dans le ravin du Sommeil, dont le fond est

encombré d'un amoncellement de blocs de rochers entre lesquels surgit une végétation de fourrés épais. A 10 mètres au-dessus de ce fond, un pont de 25 mètres d'ouverture est jeté. La voie franchit cet ouvrage d'art en rampe de 28 millimètres par mètre et en courbe de 50 mètres. L'ouvrage est en tout point analogue au pont du ravin de la Chute, dont nous avons exposé la construction page 69.

Au premier plan, la gravure montre deux nègres à côté d'une forge portative servant à chauffer les rivets d'assemblage des ponts. Au début de l'entreprise, ce travail devait être fait par des ouvriers européens. Aujourd'hui, l'on est parvenu à former des équipes de travailleurs noirs pour faire cette besogne et le prix de revient du rivetage, très élevé au commencement, a sensiblement diminué en même temps que la construction s'achève plus rapidement.

# DE ZANZIBAR AU KATANGA

JOURNAL DU CAPITAINE STAIRS (1891-1892)

## V. — DE TABORA A KAREMA (Suite).

Abondance de vivres. — Gongwe. — Tremblement de terre. — Arrivée à Karema.

29 septembre.

CAMPÉ près du village de Kalambega après une marche de trois heures. Le chef est venu me voir, en compagnie d'une demi-douzaine de ses sujets. Ce sont des Wagalla. On ne

voit que peu de Wanyamwezi dans les villages. Les tatouages du chef étaient vraiment artistiques. Tous les habitants étaient ornés de même sur la poitrine, le cou, le ventre et les épaules. Les deux dents supérieures de devant ne sont pas limées comme chez les Wanyamwezi. Le pays des Wagalla s'étend de la rivière Ugalla à l'est, jusqu'à Umkaiala à l'ouest, une localité située à une journée d'ici. Le chef de la tribu demeure à Umkaiala, où nous camperons demain.

Une demi-disette sévit ici ; les vivres y sont horriblement chers, tandis qu'à une journée d'ici, ils sont extrêmement bon marché. Notre camp est bien situé et nous avons tous de l'ombre.

Je possède en tout six chefs ou Nyamparas qui rendent des services ; le reste ne vaut pas grand-chose. Dès que l'œil du

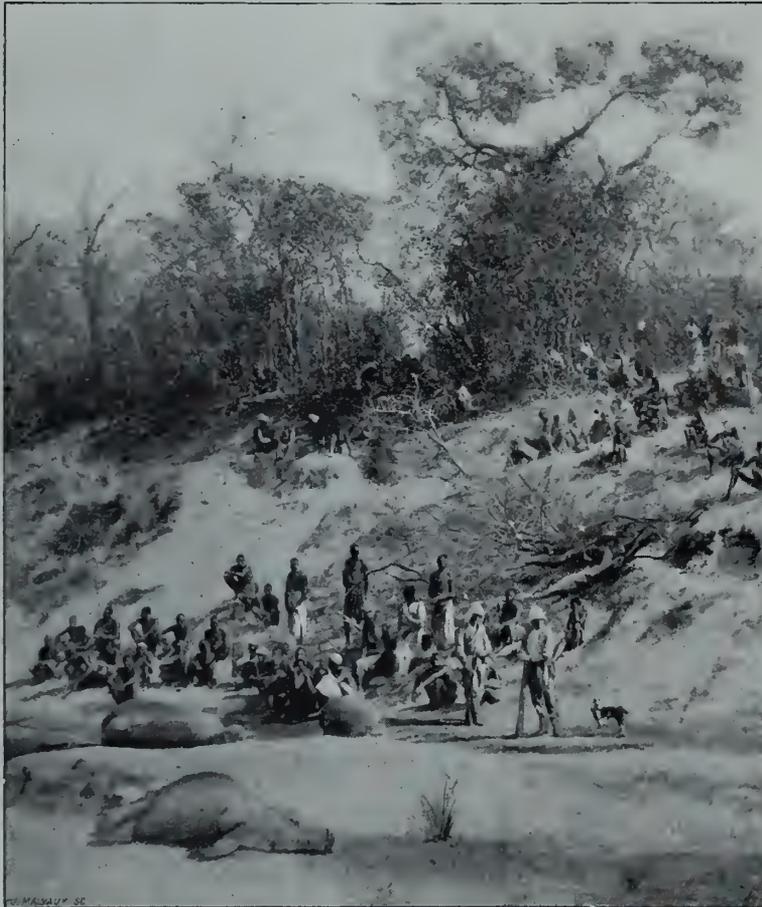
blanc n'est pas sur eux, ils flânent ou se cachent parmi leurs hommes. Cela ne va pas comme aux Indes, dans ce pays. Là, il y a une foule d'officiers non commissionnés (indigènes) qui font le plus dur de la besogne, tandis que l'Européen dort dans sa tente ou dans son bungalow. Ici, le blanc doit faire la besogne lui-même et en surveiller l'exécution s'il veut que tout marche bien et rapidement.

30 septembre.

Arrivés à Umkaiala en 4 h. 35 m. Nous y avons trouvé des vivres et de l'eau en abondance. C'est d'autant plus heureux qu'on me dit que, plus loin, les vivres sont rares et que nous aurons deux jours à dormir dans la jungle, à l'écart de tout village.

Un grand nombre de mes hommes se sont enivrés cette après-midi avec de la bière achetée aux naturels. Ils deviennent ivres avec une quantité ridiculement minime de breuvage. Je boirais de ce pombé à en éclater, et je ne sentirais encore rien

de ses effets. La bière de bananen'en est pas moins une boisson très rafraîchissante ; quand elle est froide, elle est délicieuse par une journée chaude. Le pombé de mtama est affreusement mauvais.



Chasse à l'hippopotame. (D'après une photographie de M. le capitaine Jacques)

Les guerres des natifs rappellent des taquineries d'enfants. Elles finissent vite, et aucun dommage réel n'est causé, sauf, peut-être, une famine qui dure une saison.

2 octobre.

Nous avons atteint Gongwe en 3 h. 50 m. Comme toujours, nous avons traversé le poro. Au moment d'atteindre à la localité, on fait une descente de 60 mètres. Nous avons dressé nos tentes dans le village, jadis peuplé et actif, mais maintenant pauvre et dépeuplé, à cause des suites de la guerre contre Kasogera de Fimbwi. Il y a environ trente-cinq jours, Kasogera, chef de Fimbwi, qui réside à une journée de Gongwe, envoya des hérauts sommer Sirundi, chef de Gongwe, d'avoir à venir lui payer tribut en ivoire, et recon-

naitre Kasogera comme chef. Sirimbi répondit par le refus d'aller à Fumbwi, en ajoutant qu'il était frère de sang avec les blancs de Karema, qui viendraient le protéger en cas de danger.

Sur ces entrefaites, Kasogera déclara la guerre et surprit trois fois le village, pendant la nuit, fit brèche dans la palissade défensive, tua plus de 100 hommes, enleva 100 femmes et 70 têtes de bétail. Gongwe, maintenant, est désarmé, et ses sujets craignent sans cesse une nouvelle attaque. Kasogera désire fermer cette route et en ouvrir une au travers de son village, de façon à pouvoir exiger le *hongo*. Si Gongwe était anéanti tout à fait, ce serait bien regrettable, car on aurait alors cinq journées d'étape au travers du pori sans pouvoir obtenir des vivres, et les caravanes en souffriraient terriblement. J'ai donc écrit une lettre aux Allemands de Tabora, expliquant les affaires et demandant à l'officier allemand s'il ne pourrait venir en aide au chef en lui remettant un drapeau ou autrement.

Kasogera a mené la plupart des femmes capturées jusqu'à Umkaila pour les y vendre. De là, elles doivent avoir été dirigées sur Tabora pour être vendues aux Arabes. Telle est la véritable raison de la guerre. Kasogera a besoin d'esclaves et pourra ainsi enfin se procurer des étoffes.

Gongwe est dans un pitoyable état. Les huttes à faite de chaume ont été incendiées, et le chef campe en réalité dans son propre village.

3 octobre.

Marche de deux heures jusqu'à la rivière Katuma et campement à 500 mètres à l'ouest du petit village de Kakatabi, caché dans une futaie de mimosas. La Katuma se jette, dans la saison des pluies, dans la petite rivière qui tombe dans le lac au nord de Karema. Elle ne présente maintenant qu'une série d'étangs détachés, très poissonneux et où se trouvent aussi quelques crocodiles.

Le gibier est très commun par ici. Nous avons descendu 15 mètres aujourd'hui et nous approchons rapidement du niveau du lac, qui est à 80 kilomètres d'ici.

4 octobre.

Trois heures et demie de marche, puis campement dans la brousse. L'eau est très rare et très mauvaise. En creusant des trous à 10 heures du matin, nous avons obtenu, à 1 h. 30 m., assez d'eau pour donner à boire à chacun. Pour faire bouillir les aliments de la moitié d'entre nous et pour désaltérer complètement toute la troupe, il a fallu attendre jusqu'au soir.

Ce pori (brousse) a 35 kilomètres de long, c'est-à-dire que pendant tout cet espace on ne rencontre pas de village, et seulement deux endroits où il y a de l'eau. Demain, nous devons marcher 19 kilomètres pour nous désaltérer. Le lendemain, nous arriverons à Soroma, où nous trouverons des vivres et de la bonne eau.

Il y a cinq étapes d'ici au lac; la route fait une grande courbe vers le sud, ce qui porte à 72 kilomètres la distance à parcourir.

5 octobre.

Nous avons franchi 24 kilomètres jusque Uhere, le village de Saroma sur la limite du pays de Gongwe. Six heures trente-cinq minutes de marche.

Je voulais camper auprès d'un étang situé à 4 kilomètres à l'est de ce point-ci; mais, quand nous sommes arrivés, nous n'avons trouvé que de la boue infecte et des poissons morts.

Nous avons, en conséquence, poussé jusqu'ici. Saroma est chef depuis de nombreuses années et est respecté par ses sujets. Il est le père du chef de Gongwe, bien qu'inférieur à celui-ci sous le rapport intellectuel. Il a refusé son aide par peur des représailles de celui-ci. Si Gongwe et Saroma s'alliaient, ils pourraient aisément balayer Kasogera et rétablir la tranquillité dans le pays, mais les agissements de ces chefs indigènes sont souvent bien étranges!

Uhere est un village solidement fortifié. A 1 1/2 kilomètre d'ici est la frontière septentrionale du Fipa, qui, au sud, s'étend jusqu'à l'extrémité méridionale du lac Tanganika.

L'ivoire coûte ici 87 fr. 50 c. le frasilah et ne rapporte que 143 fr. 75 c. à la côte en ce moment.

A 10 heures du matin, le 3 octobre, j'ai remarqué un choc assez violent de tremblement de terre, qui a duré au moins vingt secondes. Les Arabes d'ici l'ont aussi remarqué; ils m'en ont parlé ce soir.

6 octobre.

Halte au village de Kwasaroma. C'est la seconde halte depuis notre départ de Karema. L'expérience m'a appris que ce n'est pas une chose à conseiller que de marcher neuf jours de suite sans un repos d'un jour. S'il y a rareté de vivres et d'eau, huit jours pour une halte sont plus que suffisants.

Par la route que j'ai adoptée, la distance de Tabora à Karema est de 363 kilomètres. Nous les aurons probablement franchis en 25 camps, soit une moyenne de 14 1/2 kilomètres par jour de marche ou de 13 kilomètres 2 hectomètres par jour, y compris les jours de halte.

7 octobre.

Marché 3 h. 15 m. jusqu'à la rivière de la petite Kifume, où nous campons. Nous avons traversé cette rivière quatre ou cinq fois pendant le chemin. Nous avons découvert à la fin que, dans la saison des pluies, elle se jette dans un grand marais au nord, et de là dans la Kifume proprement dite. La Kifume se jette dans le Tanganika au nord de Karema.

8 octobre.

Marche de 5 h. 30 m. Nous campons à environ trois quarts de kilomètre à l'ouest du petit village de Kifume, sur les berges de la rivière, qui est à sec, sauf, par-ci par-là, des flaques se trouvant dans le lit de la rivière.

Cette marche a été une des plus dures depuis Bagamoyo. La route était tracée dans du sable où l'on enfonçait en marchant, et de pierres aiguës tirées du lit de la rivière. Le vent était absent, nous n'avions donc pas de fraîcheur.

De ma tente, je distingue les montagnes bleues qui bordent le Tanganika à 56 kilomètres d'ici. Je suis curieux de voir quelle longitude je donnerai à Karema, point qui a été le sujet de tant de discussions entre géographes.

Au fur et à mesure qu'on approche du lac, le paysage change. Actuellement, au lieu du pori à l'herbe courte et aux grands arbres, nous traversons des montagnes parsemées de petits arbres et de vallées, aux grands mimosas, aux acacias géants et à l'herbe longue et sèche. Le pays est coupé de ruisseaux courant de tous côtés et de ravins rocheux qui sont, dans la saison des pluies, transformés en torrents qui vont se jeter dans la Lifume et, par elle, dans le lac. Les natifs sont peu nombreux et pauvres. Ils paraissent plus paresseux que ceux de Gongwe et d'Igonda.

Le gibier est plus rare qu'il y a trois ou quatre jours, et l'eau est tant soit peu saumâtre. Le soleil a versé aujourd'hui sur

nos pauvres têtes des torrents de rayons incandescents dont la brûlante chaleur était augmentée par la réverbération solaire, car nous marchions dans le sable du lit de la Lifume, qui nous renvoyait des bouffées étouffantes, qu'aucune brise ne venait chasser.

Depuis Mwampwa, nous n'avons plus rencontré d'eau courante. Ce sera une heureuse chose que de voir, enfin, de nouveau des rivières à l'onde claire et ruisselante et de ne plus devoir creuser des trous pour obtenir un liquide boueux et nauséabond.

## VI. — SUR LE TANGANIKA.

Le Tanganika. — Mesures pour la traversée — Bienveillance des Pères. — Les barques de transport.

9 octobre.

Nous quittons le camp à 5 h. 45 m. et nous apercevons le Tanganika vers 9 h. du matin. Dix minutes plus tard, je pénètre dans la station des missionnaires de Karema, où je suis accueilli avec bienveillance par les Pères.

Après une courte entrevue, je fis descendre les hommes sur les bords du lac, où je fis dresser le camp.

Le bus aussitôt une longue gorgée de l'eau du lac, qui semblait du nectar après l'ordure boueuse à laquelle nous étions astreints depuis si longtemps.

La vue de cette vaste nappe d'eau bleue était réjouissante, et la vue se prolongeait vers le sud-ouest, jusqu'au camp de Fimbwi. Je pris immédiatement mes dispositions pour la traversée du lac, et, à 10 minutes avant 11 heures, pendant la nuit, je fis partir 110 hommes et 60 charges, répartis en trois canots et destinés au mont Rumbi, la station du capitaine Joubert, située de l'autre côté, un peu au nord, à une distance de 38 à 48 kilomètres. A 3 heures du matin, une des barques revint, avant une vilaine voie d'eau, et elle ne put repartir qu'à 8 heures du matin, le 10 octobre.

L'une des barques a embarqué 69 charges, 33 hommes et 14 marins, ce qui montre qu'elles ont une grande capacité. Si j'ai pu avoir les bateaux des prêtres, c'est que j'avais envoyé à l'avance des courriers de Tabora, ce qui fait que j'ai pu ainsi expédier la caravane en avant sans perdre une minute. Le capitaine Joubert possède deux bateaux sur la côte occidentale. L'un des prêtres s'est rendu au mont Rumbi pour les obtenir et les ramener. Cela portera à cinq le nombre des canots destinés à transporter mes hommes et ceux de Jacques. Je m'attends à l'arrivée de celui-ci dans trois jours.

A cette époque de l'année, le voyage, aller et retour, prend cinq jours. Le meilleur moment pour quitter cette côte-ci est minuit. On rame jusqu'au jour, et, le jour venu, un vent du sud-sud-ouest vous pousse jusqu'à Rumbi ou Mpala, où l'on arrive à la nuit tombante. Généralement, les hommes qui mènent le bateau passent sur terre une nuit et un jour, et ils sont de retour ici pendant la nuit du cinquième jour. Mpala est à 72 kilomètres d'ici et non à 32 kilomètres, comme le renseignent les cartes, et la largeur du lac en face de Karema est de 37 kilomètres.

Les missionnaires nous ont adressé une invitation permanente pour prendre nos repas chez eux tous les jours. Combien nous avons été heureux de goûter des légumes et du pain d'Europe! Notre camp est avantageusement situé, sur une plage sablonneuse et gazonnée. A 8 hectomètres d'ici se trouve du bois à brûler. J'ai payé aux hommes d'équipage un doli par tête pour prix du passage.

10 octobre.

A 8 heures, ce matin, j'ai pu expédier la barque qui avait fait eau. 30 hommes et 12 matelots à bord. Comme le vent était bon, ils étaient hors de vue en trois heures.

J'ai reçu de Sudi, l'agent de Dosa-bin-Suleiman, 500 joras de satiné, 80 joras de Bombay, 90 d'Amerikani et 300 de Lesso. Je les ai toutes apprêtées pour être emballées. Les arbres qui entrent dans la confection des barques viennent de la côte occidentale. Ce sont des canots ordinaires creusés dans un arbre, dont les parois ont été exhaussées au moyen de planches grossières clouées ensemble. Elles ont un semblant de poupe. Les rames dont se servent les matelots sont de pauvres engins. Elles consistent simplement en une perche avec, au bout, une planchette ronde, de la forme d'une bêche, liée et clouée au bout du bâton.

J'ai envoyé une charge de mes propres avirons avec le marquis de Bonchamps et sa compagnie, afin qu'il examine s'ils ne seraient pas plus utiles aux hommes que ces misérables cuillères. Le mât est une sorte de ruine et la voilure est grée comme pour un dhow. Un de ces grands canots peut contenir 75 hommes et environ 10 charges et marcher tant bien que mal.

Je ne pense pas que l'on trouve sur cette côte-ci de quoi construire des canots; tous les grands arbres viennent de la côte occidentale.

Le capitaine Joubert est le seul blanc demeurant à Mont Rumbi, mais il y a quatre pères à Mpala et autant à Kibanga, situé à 7 journées au nord de Mpala, sur la côte occidentale, au nord de la route qui va d'Ujiji à Nyangwe. Il y a 32 kilomètres de Rumbi à Mpala, et, en me rendant directement à la première de ces stations, j'épargne une longue étape et je pourrai faire bien plus facilement l'ascension du plateau qu'en partant de Mpala, où de hautes montagnes présentent de grands obstacles.

Au sud-sud-est, à environ 45 kilomètres d'ici, est situé le Ras Pimbwi et, plus au sud encore, un autre cap.

La hauteur de la station de la mission est de 13 42 mètres au-dessus du lac, en ce moment. Les eaux se retirent lentement, d'après les vieux habitants du pays, et remontent tous les douze ou quatorze ans, selon que la Rufuga est libre ou barrée.

Ma lettre pour Swan, qui se trouve à l'extrémité méridionale du lac, doit lui être parvenue il y a trois jours. Je lui demandais l'usage de son steamer. Avec celui-ci, je passerais mes hommes en six jours, tandis que maintenant je vais devoir séjourner ici douze jours pleins. Je ne crois pas qu'il serait sage de lancer mes deux bateaux sur le lac, car celui-ci me semble avoir des vagues très fortes et l'acier dont ils sont faits est très mince. Ils ont été construits uniquement pour passer les rivières ou pour parcourir des cours d'eau ou de petits lacs, mais ils ne sauraient supporter une mer comme le Tanganika.

L'eau du Tanganika est fraîche, claire, douce, meilleure, d'après moi, que celle du lac Victoria, et immensément supérieure aux eaux saumâtres des lacs Albert et Albert-Édouard.

(A continuer.)

Cap. STAIRS

# LES SINGES ANTHROPOMORPHES DU CONGO

## 1

On entend par singes anthropomorphes ceux qui, par leurs formes générales, se rapprochent de l'homme. Ils sont privés de queue, mais cet organe est remplacé par une proéminence du coccyx, proéminence qui existe d'ailleurs à l'état héréditaire chez certains peuples, tels que les Niams-Niams de la région de l'Uelle. Ceux qui se rapprochent le plus de l'espèce humaine habitent l'Afrique tropicale et comprennent les gorilles et les chimpanzés.



Gorille mâle adulte.

Ces quadrumanes sont représentés dans l'Asie tropicale et dans quelques grandes îles de l'archipel Indien par plusieurs formes parfaitement distinctes, dont la plus intéressante est l'orang-outang (*Simia satyrus*), qui habite les îles de Bornéo et de Sumatra. Viennent ensuite les gibbons ou singes à longs bras (*Siamanga* et *Hylobates*), dont on connaît une dizaine d'espèces, la plus grande ne dépassant pas un mètre. Les gibbons sont répartis dans le sud-est de l'Asie et dans les îles de Bornéo, Sumatra, Java et Solo. Les singes anthropomorphes ou anthropoïdes ne comprennent donc que treize espèces différentes, auxquelles on en ajoutera probablement

quelques-unes qui, jusqu'ici, paraissent encore douteuses.

Nous ne parlerons pas des analogies de structure qui existent entre ces quadrumanes et l'homme, question qui a été traitée magistralement par le professeur Hartmann. Rappelons seulement que Huxley a dit avec raison : qu'il y a plus de différence entre les singes les plus inférieurs et les singes les plus élevés, qu'il n'y en a entre ceux-ci et l'homme. Il est évident qu'il ne peut entrer dans l'esprit d'aucun naturaliste sérieux de faire descendre l'homme directement du gorille ou du chimpanzé; il y a évidemment un intermédiaire disparu. Quelques naturalistes pensent avoir trouvé celui-ci dans un sujet fossile découvert en France dans le miocène, et qui a été désigné par Lartet sous le nom de *Dryopithecus Fontani*. Ce prétendu tailleur de silex est malheureusement encore fort peu connu et décrit seulement d'après quelques fragments d'os; grâce à son anthropomorphisme, qu'on dit très prononcé, il est devenu l'objet d'une hypothèse intéressante; mais en attendant, comme dit Hartmann, ce n'est qu'une hypothèse. A notre avis, c'est en Afrique qu'on trouvera l'intermédiaire cherché, car c'est évidemment le nègre qui se rapproche le plus du singe; attendons donc les découvertes paléontologiques qui seront un jour faites dans le continent noir. Mais revenons aux espèces africaines d'anthropoïdes qui, toutes deux, habitent les forêts vierges du Congo.

### 1° Le gorille (*Gorilla gina*).

Un vieux mâle ayant toute sa croissance, en station droite, atteint au maximum 2 mètres de hauteur; ses canines sont fortes et mesurent parfois 38 à 40 millimètres. La femelle ne dépasse guère 1<sup>m</sup>50. Le revêtement pileux est formé de longs poils grossiers et de poils laineux plus courts, plus fins et frisés. La coloration du poil diffère non seulement sur les diverses parties du corps, mais encore suivant les individus; en général, elle est d'un gris plus ou moins foncé, passant au brun et au noirâtre; mais la base du poil est toujours plus claire que l'extrémité. La face et les autres parties nues du corps sont, chez l'adulte, noires, un peu luisantes et couvertes d'un grand nombre de rides entrecroisées. Le jeune diffère considérablement de l'adulte, à tel point qu'on est tenté de croire qu'on a affaire à une autre espèce. Tandis que le jeune présente dans son ensemble des traits qui le rapprochent de l'homme, l'adulte s'en éloigne considérablement, surtout par la structure de son crâne, devenu plus prognathe et surmonté de puissantes crêtes osseuses.

Le gorille habite les régions boisées de l'Afrique occidentale, à peu près entre le 2° lat. nord et le 5° lat. sud, et entre le 6° et le 16° long. est de Greenwich, c'est-à-dire depuis le Gabon, où il a été trouvé par le Dr Savage en 1847, jusqu'aux rives du Kwilu, où plusieurs individus furent tués par le Dr Lucan et M. Petit près du village du chef Mayema; ce sont ces gorilles qui ont été décrits comme espèce distincte sous le nom de *Gorilla mayema*, mais qui, en vérité, ne représentent que des variations individuelles de l'espèce ordinaire.

(A continuer.)

Dr ALPHONSE DUBOIS.

## LE D<sup>R</sup> ÉTIENNE

Né à Ligny (Namur), le 23 mars 1855. — Docteur en médecine, chirurgie et accouchements.

Premier départ pour le Congo, au service de l'État indépendant, le 16 février 1888. Médecin à Banana, le 17 mars 1888. — Chargé de rapatrier un contingent de Zanzibarites, mai 1891. — Rentre en Belgique, le 19 septembre 1891.

Deuxième départ en qualité de médecin de 1<sup>re</sup> classe, le 10 mai 1892. — Détaché à la Compagnie du chemin de fer du 21 octobre 1892 au 23 mars 1893. Médecin de l'État à Banana.



UN savant, un travailleur doublé d'un artiste et d'un ami des lettres, tel est en raccourci le portrait, le « crayon » du D<sup>r</sup> Étienne. Sa carrière africaine, déjà longue, a été féconde en résultats sérieux. Il n'a pas fait tapage, on n'a parlé de lui que dans le cercle restreint des hommes de science et des spécialistes, mais son œuvre n'en a pas moins été utile et peut-être même en a-t-elle été plus féconde.

Le D<sup>r</sup> Étienne est un Namurois; il a de l'initiative, de l'esprit de suite et cette gaieté d'humeur qui semble être le propre de nos populations wallonnes. Il écrit bien, clairement, avec méthode, et pense raisonnablement. Son livre, *le Climat de Banana*, est plein d'aperçus originaux et intéressants. Il y a consigné jour par jour, pendant dix-sept mois, ses observations scientifiques, météorologiques et climatologiques. Les travaux du D<sup>r</sup> Étienne sont venus ajouter de précieux matériaux à ceux accumulés par von Dankelmann, Wolff, E. Dupont, Hodister, Cornet. Il a démontré une fois de plus que le climat du bas Congo est moins malsain que celui de Java, de Sierra-Leone et de certaines parties du Brésil. Le maximum de la température moyenne annuelle à Banana a été en 1890 de 28°87, le minimum a été de 21°04, la moyenne générale a été de 25°45.

De l'ensemble des observations faites par M. Étienne, il ressort que les mois les plus chauds sont janvier, février, mars et avril. Les mois les plus froids sont juin, juillet, août, septembre et octobre. Avril est le plus chaud et juillet le plus froid.

Le D<sup>r</sup> Étienne jouit dans tout le bas Congo d'une grande réputation, grâce à son habileté professionnelle. Des chefs noirs viennent de fort loin se faire saigner par le « sorcier » blanc. A certains jours, il y a à sa porte de longues théories de malades, d'écloués et de blessés noirs, venant demander au sympathique docteur des remèdes et des « talismans ».

Le *Congo illustré* doit une obligation toute spéciale au savant praticien. Le nombre des clichés photographiques que notre collaborateur nous a communiqué est déjà fort notable. Ils forment comme la vivante démonstration des progrès continus de l'œuvre congolaise. Tel travail photographié ce mois-ci et qui nous est représenté ébauché seulement, nous parvient deux mois après complètement achevé. Un site sauvage, agreste, que figure un cliché a, quelques semaines plus tard, disparu pour faire place à une factorerie, une maison, une voie ferrée, un pont. Rien n'est plus éloquent que la propagande par le fait, par les yeux, et les amis de l'entreprise africaine ne peuvent qu'être très heureux des efforts, en ce sens, d'hommes d'initiative comme le D<sup>r</sup> Étienne.

A notre Chambre des représentants, M. Janson a proposé d'accorder un million pour l'organisation d'explorations scientifiques au Congo. Cette idée est heureuse et il importe qu'elle soit réalisée. L'exemple du D<sup>r</sup> Étienne prouve ce que peut l'initiative privée. Mais ses moyens sont restreints, et seule l'intervention des pouvoirs publics peut faire œuvre durable et grande.

Le D<sup>r</sup> Étienne, qui est un travailleur de la première heure, aura le mérite d'être un de ceux qui montrent la voie à suivre sous ce rapport. Ses travaux seront un appoint sérieux pour permettre à ceux que la chose concerne d'établir, sur des bases certaines, un plan d'ensemble pour la réalisation de la proposition du représentant pour Bruxelles.



# COUTUMES NÈGRES



Les nègres, dans leur état de vie sauvage, sont régis par des lois et des coutumes bien déterminées, inscrites dans le code mnémorique de la tribu et appliquées par le chef, assisté du conseil des anciens.

Elles sont fort rares les tribus congolaises où n'existe pas cet embryon de réglementation de la société. Il y règne une hiérarchie très nettement établie et l'esprit de caste sévit presque partout avec intensité.

Le chef, en apparence maître absolu et incontesté de la vie de ses sujets, n'exerce, en réalité, ce pouvoir autoocratique qu'avec le contrôle des notables et il ne prend aucune décision importante sans les consulter.

Les tribus se diversifient par la toilette, le tatouage, les mœurs, plus que par la langue et les règles de vie. De là, le soin particulier qu'ont les indigènes pour leur toilette : c'est le signe de leur nationalité, de leur personnalité, comme le drapeau est, chez nous, la personnification de la patrie. Consigner, quand il en est temps encore, les données existantes sur les mœurs et coutumes nègres, c'est préparer les documents qui serviront aux historiens de l'avenir à écrire l'histoire de l'origine et des rétroactes de la civilisation naissante de l'Afrique centrale.

C'est ce qui nous amène à répéter ce que nous disions dans notre fascicule XI de cette année à propos de légendes bangala, et à engager nos amis d'Afrique à recueillir autour d'eux les renseignements intéressants sur les mœurs et coutumes des indigènes. Nous sommes heureux de publier aujourd'hui quelques notes à nous envoyées par M. Deligne, un commerçant qui ne dédaigne pas de s'occuper de littérature et qui sait mener de front le labeur du négociant avec le travail du chercheur intellectuel. C'est avec plaisir qu'on lira les récits de notre ami du haut Congo :

## La denture.

Autres nations, autres mœurs; c'est affaire de latitude, de climat, de race, de préjugés, d'éducation. Chez nous, les femmes ornent leur toilette de falbalas sans fin; elles noircissent leurs sourcils, rougissent leurs lèvres, colorent leurs joues, blanchissent l'émail de leurs dents.

Les belles de l'Afrique centrale sont non moins raffinées. Dans l'Ébanza, par exemple, les femmes soigneuses de leur petite personne se peignent les dents en rouge ou en bleu; quelquefois, elles les trouent pour y introduire une perle d'une autre couleur. A l'encontre des belles d'Europe, elles considèrent comme une honte d'avoir des dents blanches. C'est bon pour les chiens et pour les blancs; mais une femme noire doit avoir des quenottes foncées.

Les petites Bangala, devenues grandelettes, n'ont rien de plus pressé que de se faire limer les dents de devant, afin que celles-ci soient pointues et séparées d'au moins 5 millimètres l'une de l'autre.

Cette singulière manie n'est pas pratiquée par les hommes. Pour eux, qui sont des mangeurs de chair humaine, les dents pointues, ressemblant à celles des carnassiers, auraient cependant plus de raison d'être que chez les femmes.

Le Bacongo, lui, n'est homme que lorsqu'il a les deux dents de devant de la mâchoire inférieure enlevées.

Les Mabala nous trouveraient charmants si nous nous laissions arracher toutes les dents, sauf les quatre supérieures, et si nous nous faisons trouser la lèvre pour y pendre un cristal à longue pointe ou une vertèbre de poisson.

## Comment s'acquiert la renommée.

Celui qui reste dans son pays n'est pas un « homme »; c'est en voyageant qu'il mérite l'estime de ses compatriotes.

L'Iboko tient le brigandage en grand honneur. Chez lui, le plus méritant est celui qui a le plus massacré, volé, violé et pillé; celui qui a tué le plus d'hommes dont il possède encore les têtes; enfin, celui qui peut le plus souvent manger de la chair humaine.

Un jeune Gombe n'obtient la considération générale que le jour où il a tué quelqu'un.

Chez les Bakombe, on ne peut porter le bonnet à plumes rouges de perroquet qu'après avoir commis un bon petit assassinat rapportant à la tribu au moins trois ou quatre femmes.

## Le mariage.

Voici comment se pratique le mariage chez les Mongwandis. Le futur croit reconnaître une fillette qui, plus tard, pourrait lui plaire; il l'achète (le prix est généralement fixé à 10 chèvres laitières, 10 lances, 10 couteaux, 10 chiens). A chaque visite du futur chez les beaux-parents, celui-ci doit apporter une lance ou un couteau. C'est en quelque sorte une rente.

A l'époque où la fiancée a atteint l'âge et le développement voulus, le futur vient la prendre, l'emmène chez lui et se fixe définitivement avec elle.

Toutefois, si, après un temps donné, la femme reste sans enfants, les parents sont obligés de reprendre leur fille et de rendre une partie du prix qui leur a été payé. La jeune femme devient alors une machine à fabriquer la chikwangué, les nattes, etc.

Les Mongwandis achètent de préférence une femme à l'âge de 6 ou 7 ans, pour la raison qu'elle coûte moins cher que lorsqu'elle est grande. En agissant ainsi, ils risquent, il est vrai, de perdre la moitié de la somme payée, si leur épouse demeure sans postérité.

Quand la femme est adulte, et qu'elle est devenue mère, elle se paye six ou sept fois plus cher. Par contre, elle rapporte en conséquence. Le mari, quand il a trois ou quatre enfants, trouve sa famille assez nombreuse; il cède alors sa femme pour dix mois, moyennant une somme déterminée. Si pendant le temps de « la location » elle devient mère, son petit est de droit la propriété du locataire. Si au contraire l'enfant naît après l'expiration du délai convenu, il est la propriété du mari légitime. Quelquefois on accorde, moyennant finance, des prolongations de contrat; il y a aussi des contrats de 20 ou 30 mois, cela dépend des conventions.

## L'adultère.

Si une femme vient à se laisser enlever par un habitant d'un village voisin, et cela sans l'autorisation du mari, le village de ce dernier déclare la guerre à l'autre, à moins qu'on

ne rende la femme. Il se passe parfois trois ou quatre mois avant qu'on en vienne aux mains; cela donne le temps de réfléchir au village du ravisseur.

Généralement, quand la femme n'a pas été rendue, il y a guerre. Celle-ci se borne en réalité à une sortie de boucliers et de lances, à une avalanche d'injures et de défis. Les nègres se battent à distance, comme s'ils possédaient des Mauser perfectionnés. Ces combats ne durent généralement pas plus de deux jours. Aussitôt qu'il y a un blessé, la guerre cesse et la palabre commence. Le village victorieux exige de l'autre un certain nombre de lances et fait remettre la femme au chef du village dont le mari est originaire.

Le chef du village convoque alors une assemblée générale en face de la demeure de l'époux. Les femmes, porteuses de paniers remplis de terre et de sable, se rendent au lieu indiqué. Quand la foule y est massée et tranquille, le chef s'avance tenant la femme coupable par une cordelette qui lui ceint les reins. Sur le passage de la coupable accourent tous les enfants du village armés de fines gaules et ils frappent sans cesse la malheureuse.

Arrivée à l'assemblée, l'épouse infidèle doit se mettre à quatre pattes et regagner ainsi la demeure de son époux, pendant que les femmes du village ne cessent de lui jeter de la terre et du sable.

Voilà comment on punit l'adultère quand il n'a pas été commis avec l'autorisation du seigneur et maître.

#### Comment on se marie.

Les Bussutanda, eux, enlèvent une femme de force, se réfugient avec elle dans la forêt, y vivent de la chasse et ne reviennent au village que lorsque la femme a un enfant et que celui-ci est sevré. Rentré chez eux, ils plantent là leur femme et lui donnent la moitié du produit de leur chasse en échange de l'enfant.

Chez les Alikobbos de la classe aisée (cette peuplade habite la région comprise entre la Mongalla et l'Uelle), les femmes mariées ont des habitudes fort libres et ont le droit d'en user comme elles veulent à certains jours de la semaine.

Chez les Mossombanza, un chef marié a des droits de maître sur la ou les sœurs de sa femme, sur la femme de ses frères et sur la femme des frères de sa femme. En s'achetant une femme, il se procure ainsi un harem complet.

Les Bangala, les Mobeka, les Bapoto, les Bahlonga croiraient manquer au plus élémentaire des devoirs de l'hospitalité en

n'offrant pas à l'étranger de passage chez eux une complète liberté d'en user à sa guise.

Les Bangala ont des coutumes extra-conjugales qui, chez eux, sont toutes naturelles, alors que, chez nous, elles métraièrent un homme au ban de la société.

#### Les sorciers.

La croyance aux sorciers est générale au Congo; les indigènes ont pour eux une crainte respectueuse. Il leur arrive d'ailleurs d'opérer parfois des cures étonnantes.

A ce propos, le lieutenant Dhanis, qui, en 1889, commanda pendant quelques mois le camp de l'Aruwimi, raconte le fait suivant qu'il a été à même de constater et qui semble relever du traitement par suggestion :

« Pendant mon séjour à Upoto, on me signala une femme qui ne mangeait plus et qui perdait toute énergie.

« Je n'avais pas trouvé de remède pour ce curieux cas d'affaïssement que l'on m'avait déjà signalé plusieurs fois. Aussi, un jour, sur la demande de la femme malade, je consentis à ce qu'une sorcière fût mandée, mais j'exigeai qu'elle opérât en notre présence.

« Voici comment elle procéda : Ayant tâté le corps de la patiente, elle déclara que cette dernière était ensorcelée par quelqu'un qui lui voulait du mal et qui lui avait fait passer des objets nuisibles dans l'estomac. Elle opéra une légère incision à la poitrine de sa cliente, de manière à faire couler le sang, puis tout en murmurant des paroles inintelligibles pour nous, elle commença à masser la patiente,

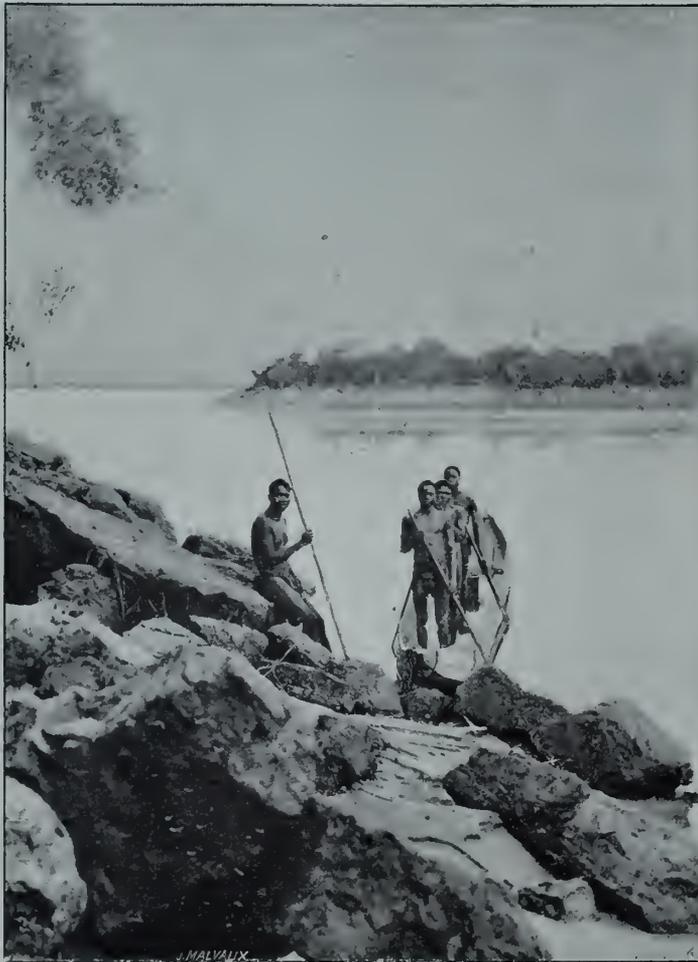
afin, disait-elle, d'amener près de l'incision les objets qui causaient la maladie.

« Après ces préliminaires, appliquant ses lèvres sur la plaie, elle opéra une succion violente qui arracha un cri de douleur à la malade, puis, se levant, elle cracha par terre une cartouche Winchester. Renouvelant la manœuvre, elle nous montra successivement une petite corne de chèvre, un bout de chaîne et un caillou !

« Chose extraordinaire, la malade fut soulagée et se remit promptement.

« Dans un autre cas, une sorcière guérit complètement, en quelques jours, un homme empoisonné et un autre qui était déjà réduit à l'état de squelette par suite de douleurs rhumatismales. »

ERNEST DELIGNE.



Pagayeurs bangala.  
(D'après une photographie de M. Demeuse.)



Le ravin du Diable. Vue du col de Pallabala. (D'après une photographie du capitaine Weyns.)

## LE CHEMIN DE FER DU CONGO

### LE RAVIN DU DIABLE

La vue est prise du col de Palaballa, d'où, en se tournant vers l'ouest, le regard suit, dans presque toute sa longueur, la vallée fortement encaissée, désignée sous le nom de « Ravin du Diable ». A droite débouchent différents autres ravins appelés ravin de la Cuve, de la Chute, du Sommeil, etc. Le puissant relief, en forme de cône, que l'on aperçoit dans le fond, marque l'angle que constituent le ravin de la Mission et le cours de la Mpozo. La ligne d'horizon silhouette les rochers de la rive gauche de la Mpozo, près de l'endroit où la voie franchit cette rivière sur le pont de 60 mètres.

La gravure permet de se faire une idée des difficultés qu'il a fallu surmonter pour traverser un pays aussi raviné. Depuis son passage de la Mpozo à la cumulée 8,000, jusqu'au col de Kenge-Lemba, à la cumulée 38,900, la ligne franchit, un peu en amont de leur confluent dans la Mpozo, les nombreux petits affluents que ce cours d'eau reçoit sur sa rive droite. C'est une incessante escalade à partir du kilomètre 9, où l'on se trouve à la cote 63. Dans cette région, l'altitude la plus élevée est atteinte au col de Pallabala, que l'on passe à la cote 280, pour redescendre à la cote 170, à la traversée de la Mia, et remonter ensuite au col de Kenge-Lemba à la cote 260.

Ce dernier point est situé sur la ligne de partage des eaux qui se rendent, d'une part dans le Congo, d'autre part dans la Mpozo.

Pour passer du bassin d'un affluent à l'autre, par les cols de Pallabala, de l'Horizon, de Tombangalia, etc., d'importantes tranchées ont dû être exécutées et la traversée des ravins a nécessité la construction de toute une série d'ouvrages d'art.

Depuis le kilomètre 8 jusqu'au kilomètre 39, où les travaux sont arrivés à l'heure actuelle et où une station va être élevée, environ 200 aqueducs, ponceaux et buses, plus 26 ponts ont dû être prévus.

Voici la liste des ponts :

Kilom.	8.000,	pont de 60 mètres sur la Mpozo;
Id.	8.300,	pont de 6 mètres sur le ravin de la Passerelle;
Id.	8.800,	pont de 6 mètres;
Id.	9.300,	pont de 25 mètres sur le ravin de la Mission;
Id.	13.100,	pont de 6 mètres;
Id.	13.700,	pont de 25 mètres sur le ravin du Sommeil;
Id.	14.300,	pont de 40 mètres sur le ravin de la Chute;
Id.	14.600,	pont de 10 mètres;
Id.	14.900,	pont de 6 mètres;
Id.	15.000,	pont de 5 mètres;
Id.	15.400,	pont de 10 mètres;
Id.	15.600,	pont de 6 mètres;
Id.	16.800,	pont de 10 mètres;
Id.	17.500,	pont de 20 mètres sur le ravin de Pondené;
Id.	20 700,	pont de 10 mètres;
Id.	22.000,	pont de 8 mètres;
Id.	22.600,	pont de 30 mètres sur la rivière Mia;
Id.	23.100,	pont de 10 mètres;
Id.	23.500,	pont de 8 mètres;
Id.	24.300,	pont de 8 mètres;
Id.	26.700,	pont de 12 mètres;
Id.	27.400,	pont de 15 mètres sur la rivière Kinianga;
Id.	28.200,	pont de 12 mètres;
Id.	33.300,	pont de 70 mètres sur la rivière Kibueza;
Id.	35.600,	pont de 60 mètres sur la rivière Banzi-Kimeza;
Id.	38.500,	pont de 15 mètres.

Sur notre gravure, on aperçoit la voie, zigzaguant à flanc de côteau dans le ravin du Diable; le ravin de la Chute débouche à droite. Au fond, dans la vallée, les baraquements du camp d'Yololo.



Le fort de Karema, fondé en 1879 par le capitaine Cambier.  
(Dessin d'Amédée Lynen, d'après une aquarelle de Paul Reichardt.)

## DE ZANZIBAR AU KATANGA

JOURNAL DU CAPITAINE STAIRS (1891-1892)

### VI. — SUR LE TANGANIKA.

Aimable accueil des Pères. — Le régime du lac et de la Lukuga — La faune du Tanganika — Les moyens de passage.

10 octobre.

J'ai engagé aujourd'hui un guide pour me conduire chez Msiri. Il me dit qu'il connaît la route, les indigènes et le pays. Je vais le prendre à l'essai pour quelques semaines. L'évalue la distance du lac à Bunkeia à environ 35 étapes.

Dimanche, 11 octobre.

Bodson et le docteur sont allés à l'église. Je suis resté au camp et j'ai couvert 25 ballots d'étoffe au moyen d'une vieille toile de tente que les Pères m'ont donnée hier. Rien ne pourrait dépasser la généreuse bonté de ces hommes envers nous. Ils s'ingénient à nous servir. Ils nous ont invités d'une façon permanente à tous leurs repas. Je me rends d'ordinaire à la station, qui est située à environ trois quarts de kilomètre d'ici, tous les jours à midi. J'y déjeune et j'y reste généralement

jusque 3 heures, moment de la journée où la température se rafraîchit. J'éprouve néanmoins une anxiété désespérée à me voir parti pour l'autre côté du lac, car les hommes se démoralisent invraisemblablement dès qu'ils restent au camp sans rien faire. Mais, d'un autre côté, c'est une chose si agréable que de pouvoir causer avec des étrangers et de connaître par eux tout ce qui concerne le lac et ses habitants !

Le Père Randabel m'a remis aujourd'hui un curieux spécimen d'une fibre qui ressemble à du lin, qu'on ne trouve qu'à l'extrémité nord-ouest du lac et qui pourrait, sans le moindre doute, servir à faire de l'étoffe excellente. Il a semé une certaine quantité de semences et espère, avec la récolte, fabriquer de l'étoffe. Il m'a fait cadeau de semences que j'apporterai en Europe. Le nom indigène de cette plante ou arbuste est *boluba*. L'endroit où on le trouve surtout est

Kibanga, la station des missionnaires au nord-ouest du lac. Les indigènes ne s'en servent que pour fabriquer de la ficelle devant servir à attraper le poisson et à d'autres usages.

Les Wa-Marungu appellent le lac Bwembwa ou Bwemba, mais ils connaissent tous le nom de Tanganika.

Le Père Randabel, en faisant creuser des citernes plus bas que la station, a trouvé, à une profondeur de 2 mètres, une quantité de débris de pots d'argile, semblables à ceux qu'emploient les indigènes. Cela démontre péremptoirement, selon moi, que jadis le lac était au moins plus bas de 14 mètres que maintenant et que ce qui est actuellement la terre ferme avait alors un niveau moins élevé. Des villages étaient bâtis sur cet emplacement. Puis le lac éleva son niveau et amena le sable et le limon qui, maintenant, couvre la plaine que domine la station. Les villageois durent se retirer sur les hauteurs. Après un certain temps, les eaux baissèrent de nouveau et laissèrent à sec cette plaine. D'après ce que j'apprends chez les Pères, il n'est pas douteux que le lac remonte et baisse tous les quinze ans. En ce moment, il est à peu près à son niveau moyen et pendant les dix années qui vont suivre il s'élèvera de nouveau jusqu'à ce qu'il ait atteint les anciennes marques que l'on distingue sous la mission. Celle-ci est maintenant à 700 mètres de la rive.

La Lukuga est rapidement en train d'être barrée en ce moment par des papyrus, des débris végétaux et du sable qui forment une digue solide contre l'écoulement des eaux du lac. Celui-ci, naturellement, grâce à ses tributaires qui lui amènent sans cesse du renfort, voit relever son niveau et, à mon idée, il monte jusqu'à ce que son volume d'eau soit suffisant pour se frayer un passage de force au travers de la digue de la Lukuga. Il se trace ainsi un chenal d'écoulement qui est efficace jusqu'à ce que sa surface soit suffisamment basse pour qu'une petite quantité d'eau passe seulement. Alors la digue se referme.

Actuellement, il paraît que les naturels traversent facilement la Lukuga d'une rive à l'autre, les eaux n'atteignant que leur ceinture.

Voici les noms que les habitants de Karema donnent aux poissons qu'on trouve dans le lac :

1. Singa. — 2. Masembi. — 3. Kakehe. — 4. Mkue. — 5. Merikalungu. — 6. Furu. — 7. Mangwa. — 8. Mpata. — 9. Kambari.

Le numéro 9 est le *cat-fish* ou barbeau. Les Waswahili l'appellent kambari. Il y a deux sortes de poissons ressemblant à l'esturgeon : le *pamba* et le *kahche*. Plusieurs d'entre ces derniers pèsent plus de 50 kilogrammes et mesurent 1<sup>m</sup>80. Ils sont coriaces et portent des écailles.

Comme notre camp est dressé près d'une plage sablonneuse, il n'y a pas de canards ni d'oies, mais il y en a des quantités à une heure d'ici, dans des lagunes où ces oiseaux trouvent largement de quoi se nourrir.

Je n'ai pas encore pu quitter le camp pour faire une petite promenade dans un de mes bateaux le long de la côte, mais j'espère le faire bientôt et pouvoir contempler la côte de dessus l'eau.

Le mot Tanganika vient de *Tanga*, le mot kifipi qui signifie lac, et de *Nyika* qui, en kifipi, kinyamwezi et kiswahili signifie désert ou solitude. Ce mot ne dérive pas, comme le prétend Cameron, de Kuchanganya ou Kutanganya.

Les hommes ont eu un grand bal, ils ont sauté de 7 à 10 heures. J'aime à les voir danser, et je les encourage à le

faire chaque fois que je le puis, car cela les empêche de songer à autre chose. La paresse, surtout dans un campement stationnaire, est le démon inspirateur de la destruction de toute bonne chose. Des cabales se forment parmi les hommes qui parlent, et peut-être tâchent de travailler, contre l'influence du blanc.

Ceux qui sont malades ne paraissent pas s'améliorer au bout de cinq à six jours de repos, tandis que ceux qui ne le sont pas s'imaginent le devenir à cause de leur indolence et de leur paresse.

12 octobre.

J'ai fait rassembler le bateau *la Dorothee* ce matin et je me suis aventuré sur le lac pour l'essayer.

Nous avons fait encore confectionner 19 ballots de satini, que nous avons fait couvrir d'une vieille toile fournie par la mission.

A minuit, pas de nouvelles du retour des bateaux de Rumbi.

Un immense incendie de forêt a éclaté de l'autre côté du lac, à l'ouest, juste en face de Karema. Ce doit être un feu énorme, car, à 38 kilomètres de distance, nous pouvons voir les flammes s'élever et s'abaisser.

13 octobre.

A 9 heures du matin, on me remet une lettre de M. A.-J. Swann en réponse à celle que je lui ai écrite de Tabora. Elle est datée de Kinyamkolo, station de la mission, extrémité méridionale du lac Tanganika, 4 octobre 1891.

Les courriers étaient partis depuis vingt jours. Ils ont mis neuf jours à aller, neuf à revenir et ils ont passé deux jours à la mission. Répondant à ma demande de me prêter son steamer pour transporter mes hommes au travers du lac, M. Swann me dit qu'il regrette de ne pouvoir me l'amener, attendu qu'il n'y a personne pour garder sa station en son absence. Si je voulais envoyer un blanc pour garder celle-ci, il me promet de venir avec son steamer et de faire passer le lac à mes hommes, à condition que je ne me mêlerai pas aux disputes du capitaine Joubert avec Rumaliza, l'homme de Tippô-Tip, qui fait des razzias sur la côte occidentale du lac.

M. Swann, évidemment, a une autre opinion de Rumaliza que les missionnaires français d'ici. Il me conseille d'aller à la rencontre du chef arabe et de lui dire franchement mes intentions. Il pense qu'il serait plus sûr et préférable pour moi de ne pas passer par chez le capitaine Joubert, car les Arabes et Msiri confondront mon expédition avec les expéditions anti-esclavagistes de Jacques et de Joubert. Il y a longtemps que j'ai cherché le moyen de ne pas passer par la station de Joubert, mais il ne me restait alors ouverte que la route du sud, et je n'ai pas voulu de celle-ci, à cause des nombreuses complications qui s'en seraient suivies.

Les uns disent que Rumaliza est à Ujiji, d'autres qu'il est à Kirando. Quoi qu'il en soit, n'importe où il est, il observe mon expédition et la confond avec celle de Joubert. S'il est à Ujiji, tout va bien; mais s'il est à Kirando, ma position est dangereuse, car il pourrait nous attaquer quand il le voudrait.

Swann a pour adjoint un autre blanc, le secrétaire laïque de la *London Missionary Society*, qui réside à 50 kilomètres de chez lui.

13 octobre.

J'ai éprouvé une joie reconnaissante de voir arriver à 2 heures du soir l'un des canots, retour de Rumbi. Je reçois une lettre de Bonchamps, disant que tout marche bien,

mais que les barques, trop pesamment chargées, avaient pris beaucoup d'eau. A 10 heures du soir, les nouveaux matelots se trouvaient prêts; j'embarquai 50 charges et 30 hommes de la compagnie n° 2, et je mis à la remorque de la barque le bateau d'acier, la *Dorothée*, avec l'ordre de le mener à la rame en temps calme, mais de le touer s'il ventait. Le départ a eu lieu dans d'excellentes conditions : sans vent, les hommes ramant et chantant joyeusement. La *Dorothée* a comme équipage 4 rameurs et 1 timonier. Je compte envoyer de la même façon, demain, le *Bluenose*, et, dans ce but, j'en ai rassemblé les sections aujourd'hui. Les ânes nous donneront, je le crains, beaucoup d'ennuis, car nous ne pouvons qu'en embarquer, au maximum, un ou deux dans chaque barque. A ce jour, nous avons déjà fait passer 140 hommes et 120 charges. J'espère que les deux bateaux de Mpala arriveront demain, avant l'entrée à Karema de Jacques et de son expédition. Ce sont les Pères d'ici qui choisissent les équipages des barques : 14 matelots par bateau. Tantôt marchant à la voile, tantôt ramant, il leur faut d'ordinaire quinze bonnes heures pour aller jusqu'au mont Rumbi.

14 octobre.

Dieu soit loué! Une barque est arrivée à 8 h. 1/2. Le vent du nord, qui soufflait hier, l'avait poussée à 30 kilomètres de trop vers le sud. Son équipage affirme que l'autre canot a dû être poussé jusqu'au cap Pimbwi, à 50 kilomètres au sud. Si cela est vrai, cette dernière barque ne sera pas ici avant deux jours. Ces gens, qui sont censés ramer, laissent, je pense, le vent les conduire et s'en vont à son gré dans toutes les directions possibles.

Si un blanc se trouvait dans le canot, il est possible qu'ils marcheraient bien; mais si on les abandonne à eux-mêmes, ils flânent.

Le nom du supérieur de Karema est Père Randabel. C'est un homme excessivement aimable, très doux et hospitalier, connaissant à fond toutes les questions qui concernent l'Afrique centrale.

Il fait très chaud ici, pendant le jour, à partir de 9 heures du matin jusque 4 h. 30 de l'après-midi. Sous la tente, malgré la brise, on est très incommodé par la chaleur, bien qu'on soit en manches de chemise; mais il y a quand même une énorme différence entre la plage du lac et les camps établis dans les poris auxquels nous avons été habitués depuis neuf semaines. On est très heureux de laisser errer les yeux sur les bonnes eaux du lac. La côte opposée disparaît, pendant huit heures de la journée, derrière un hâle enfumé. Pimbwi n'est ordinairement visible que le matin jusqu'à midi et le soir.

Il y a peu ou pas de vie animale aux environs immédiats de notre camp, la plage est trop sablonneuse et stérile; mais au nord et au sud, les hippos, les crocodiles, les antilopes, les oies, les canards, les pluviers, les courlis et les sangliers abondent; il y a également quelques types magnifiques de martins-pêcheurs avec de longs becs rouges et des ailes bleu de ciel frangées de plumes blanches et noires. J'ai noté deux sortes de courlis et trois de canards, mais on a peu de temps de s'occuper de ces choses.

Notre guide et moi, nous avons supputé les étapes de chez Joubert jusqu'à la capitale de Msiri. Il les évalue à 25 journées, soit un mois, et voudrait passer par la pointe septentrionale du lac Moero. Moi, au contraire, je voudrais me tenir au nord, plus éloigné de l'influence des Arabes, jusqu'à ce que le Moero, au moins, soit passé.

J'ai déjà dit que les Wamarungu donnent le nom de Mu-reimba ou Liemba au lac. C'est ce qui amena Livingstone à appeler la partie méridionale du lac le « lac Liemba ». Il a passé la Lukuga sans la remarquer, mais il a noté, au contraire, la Lufuko

Après des peines infinies, j'ai pu faire partir à 7 heures et demie du soir le bateau qui est arrivé ce matin. 33 hommes et un âne étaient à bord. Il n'y a que deux *dhow*s sur le lac; tous deux sont à Ujiji et sont fort occupés à faire passer du monde à cet endroit. On y demande 1 *jora* par tête comme prix du passage.

A minuit et demi, le troisième bateau est arrivé, et, en 40 minutes, j'ai pu le renvoyer avec 33 autres porteurs. J'ai tout simplement pris en mains moi-même la direction de l'affaire et épargné ainsi au moins deux heures. Chaque bateau qui arrive exige un nouvel équipage, car les matelots qui le montent sont fatigués. Il faut, pour le diriger, en moyenne 13 matelots, qui me coûtent 1 doti de 6 mains par tête.

Nous avons fait passer à ce jour, de l'autre côté du lac, 200 hommes et près de 120 charges, plus un âne et un bateau d'acier. Pas de signe de l'arrivée des bateaux de Mpala. Ils auront été poussés par le vent au delà du cap Pimbwi.

15 octobre.

Voici cinq jours entiers que je suis arrivé, et je m'attends à devoir encore séjourner pendant cinq ou six jours, avant que tout mon monde soit passé.

Le vent du nord souffle à 11 heures du matin et empêche absolument les barques d'appareiller pendant le jour. Si les bateaux partaient le matin, le vent du nord les surprendrait et les pousserait au loin vers le sud. Le meilleur moment pour mettre à la voile est à la tombée du jour. On rame alors avec l'appui d'une brise de l'est. Quand survient le vent du nord, le canot est à l'abri sur l'autre rive.

16 octobre.

J'ai fait un tour d'une demi-lieue avec le *Bluenose*, à titre d'essai. Il se comporte superbement au milieu des vagues.

Jacques, ses adjoints blancs et quelques Askaris sont arrivés vers 1 h. 15 du soir. Jacques, depuis son départ de Tabora, a tout laissé entre les mains de Dosa-bin-Suliman, au point de vue de la direction de la caravane. Il n'était donc qu'un simple passager. Deux maîtres dans une caravane s'entendent rarement, et dans ce cas-ci, Dosa et Jacques n'ont absolument pas fait exception.

Pas de bateau de la côte ouest.

17 octobre.

La caravane de Jacques est arrivée ce matin. Il ne prend que quelques Askaris avec lui de l'autre côté du lac. Le reste de tous les porteurs est payé ici. Une partie des Askaris est payée par Sewa à la côte.

Les jours se passent, et je ne parviens pas à hâter le départ du reste de mon expédition. On se sent réellement impuissant. Voici 48 heures qu'il souffle un vent du sud, ce qui empêche tout bateau de traverser le lac de l'ouest à l'est. Avec un bateau pourvu d'une quille, on pourrait arriver en une bordée d'en face à Karema; mais avec ces misérables baquets antédiluviens, il est inutile de tenter d'autre mouvement que de se laisser aller avec le vent.

(A continuer.)

Cap. STAIRS.

# LES BAMBOUS

Le bambou (1) n'a été observé ni sur les rives du Congo, ni sur celles du Kassaï, ni sur celles du Sankuru. Mais il abonde au Katanga, où son extension paraît être limitée vers le nord par le 8° parallèle, vers l'ouest par le 25° degré de longitude.

Les explorateurs belges l'ont rencontré pour la première fois sur leur itinéraire de Luzambo à Bunkeia, dans la région accidentée qui sépare le Kilubilui du Lufoi, où ils ont également trouvé plusieurs espèces de *Begonia*. Dans cette contrée, on trouve le bambou en grosses touffes au fond des ravins humides qui séparent les collines. Les tiges atteignent le diamètre du bras et une hauteur dépassant 15 mètres.

On le trouve généralement au Katanga dans des conditions analogues, c'est-à-dire le long des ruisseaux encaissés ou même dans toutes les petites vallées quelque peu humides. Il est particulièrement abondant dans les vallées du Kundelungu, sur les bords de la Lufila supérieure et de ses affluents, sur les bords du haut Lualaba et des affluents des deux rives.

Il se présente presque toujours en grosses touffes assez denses, des fourrés, séparés par quelques mètres d'espaces privés d'herbes. On rencontre fréquemment ce genre de forêts de bambous au sol dénudé, et souvent l'enchevêtrement des tiges y rend la marche difficile.

Le bambou du Katanga, subissant le sort commun à un grand nombre d'espèces ligneuses, perd son feuillage à la saison sèche et se couvre, lors du retour des pluies, d'une épaisse frondaison de petites feuilles lancéolées.

Les habitants du Katanga n'en font pas grand usage. A peine l'emploie-t-on dans certaines localités pour la confection de la toiture des cases ou pour quelques autres usages analogues. En tout cas, cette plante n'est pas, comme en Asie, employée à des usages variés qui la rendent absolument indispensable.

Quoique si abondante dans le sud-est, elle n'est pas, d'une façon générale, extrêmement répandue dans le bassin du Congo.

Dans sa récente expédition à la recherche de Crampel, M. J. Dybowski a traversé une région couverte de bambous, sur la ligne de faîtes entre le bassin de l'Ubangi et celui du



Fourré de bambous.

Chari, vers 7° latitude nord et 17° 50' longitude est. Les bambous y étaient accompagnés de cycadées (*Ancephalartos*) et d'une euphorbe en forme de cactus.

Dans la région de l'Uelle et de ses affluents, Junker et Schweinfurth ont rencontré le bambou en forêts énormes où ces végétaux atteignaient une hauteur considérable et s'enchevêtraient si bien que, par une pluie battante, on pouvait traverser la forêt sans être mouillé.

Toute la ligne de faîtes entre le bassin de l'Uelle et du Nil, sur une étendue de plusieurs dizaines de kilomètres carrés, est couverte de fourrés de bambous. L'espèce de ces derniers, si largement répandue dans cette partie centrale du continent, est la même que celle qui joue un si grand rôle sur les degrés inférieurs des hautes terres d'Abyssinie. Par ses jeunes scions, elle rappelle dans ses massifs les carrés d'asperges de nos jardins à la fin de l'été : des centaines de rejets s'élèvent d'une même souche et saluent gracieusement le sol vers lequel elles s'inclinent par des courbes charmantes. Ce bambou paraît avoir les mêmes habitudes que le bambou indien, introduit dans les jardins du Caire, où il est cultivé avec succès. La hauteur est la même, de 40 à 50 pieds, mais les tiges ne sont pas toujours aussi fortes dans l'espèce abyssinienne que dans celle de l'Inde.

(1) Il ne faut pas confondre le vrai bambou (*Bambusa*, famille des graminées) avec ce que les Européens de la côte d'Afrique désignent sous ce nom, c'est-à-dire le *bourdon* ou *bordao* des Portugais, le *bambou* des Anglais. Il ne s'agit là que du rachis, très fort et très long, de plusieurs espèces de palmiers, notamment d'un *Raphia* et d'un *Phoenix*. Ce bambou ou bourdon des factoriens est employé à divers usages, entre autres comme support de hamacs, à la confection de chaises, de lits, etc.

## LE CAPITAINE POPELIN

Né à Schaerbeek (Bruxelles) le 7 décembre 1847. — Capitaine au corps d'état-major.

S'embarque pour Zanzibar en mars 1879. — Quitte la côte le 8 juillet 1879. — Arrivé à Karema le 9 décembre 1879. — Part pour le Manyema le 6 avril 1881. — Mort à Mtoa (lac Tanganika) le 24 mai 1881.



C'ÉTAIT à l'aurore de l'entreprise africaine. Tandis que l'expédition du capitaine Cambier s'acheminait vers le Tanganika et y fondait la station de Karema, le comité belge de l'*Association internationale africaine* organisait une seconde expédition sous le commandement du capitaine d'état-major Popelin. Celui-ci devait se rendre d'abord à Karema, afin de ravitailler les stations, puis passer sur la rive occidentale du lac Tanganika. Il mena à bien la difficile mission qui lui avait été confiée, surmonta tous les obstacles et arriva à Karema le 9 décembre 1879, cinq mois après avoir quitté Zanzibar. Il avait trente-deux ans. De haute stature, taillé en plein bois, ayant une large carrure, doué d'une figure sympathique encadrée d'une barbe blonde, il semblait destiné à vivre un siècle. Gai, jovial, ayant toujours le mot pour rire, il savait être pour ses compagnons, dans les moments difficiles — si nombreux dans toute campagne africaine — un ami qui les distrait et les consolait. Brave comme son épée, il sauva l'expédition Roger menacée par Mirambo, et, en toute circonstance, il n'hésitait pas à affronter de face et sans peur le danger.

L'Association internationale africaine avait résolu d'échelonner au centre de l'Afrique une suite de stations hospitalières destinées à devenir des points de ralliement et de ravitaillement pour les explorateurs et les missionnaires. Popelin devait fonder un poste à Nyangwe, sur le Congo. Diverses circonstances l'empêchèrent de remplir sa mission tout d'abord. Le 6 avril 1881, il se mit enfin en route de Karema pour Ujiji. Il avait

résolu de se porter en dow de cette ville arabe sur la côte occidentale du lac Tanganika, de fonder à Mtoa, alors occupé par les missionnaires de la *London Missionary Society*, une station dont le commandement serait remis à son adjoint Roger, puis de se diriger seul vers Nyangwe.

Ce plan audacieux montre bien la trempe du caractère de l'énergique officier. Dès le commencement de son exécution, il se buta à de grands obstacles qu'il parvint néanmoins à surmonter. C'est à Mtoa, où il se préparait à fonder la station projetée, qu'il mourut des suites d'un violent accès de fièvre hépatique. Pendant huit jours, il supporta stoïquement d'effroyables souffrances, puis s'éteignit doucement. Il fut enterré par les missionnaires anglais sur la pointe du cap Kimono. « C'est au sommet des falaises à pic, dominant les flots du Tanganika, écrit son ami O. Roger, qui l'assista à ses derniers moments, que repose le vaillant lutteur, mort à la peine et endormi dans sa jeune gloire. Sa tombe solitaire sera respectée par les indigènes et deviendra, j'en suis persuadé, un lieu de pèlerinage pour les voyageurs qui, après lui, se dirigeront vers le Manyema. »

La mort de Popelin causa une grande et pénible émotion en Belgique. C'était l'époque en quelque sorte héroïque de l'œuvre africaine qui se butait à des difficultés et à des obstacles innombrables. Mais il importe de faire remarquer que, loin d'affaiblir l'enthousiasme des amis de l'œuvre, cette perte ne fit qu'accentuer le mouvement qui s'affirmait. Ils furent nombreux ceux qui sollicitèrent l'honneur d'aller remplacer sur les bords du grand lac le champion qui venait de mourir à la tâche. Les grandes idées exigèrent toujours de grands dévouements.

Crespel, Popelin, Ramaekers ont étayé de leur vie et cimenté de leur sang l'édifice naissant. Il n'est pas de grande entreprise, pas d'œuvre durable, qui n'exige ainsi de douloureux et pénibles sacrifices. Et c'est toujours l'élite, celle de ceux qui ne marchandent ni leurs peines ni leurs travaux, qui est ainsi éprouvée.



Une vue du village de Bena-Uadiembenga (haut Sankuru). (D'après une photographie de M. F. Demeuse.)

## LES BALUBA

LES Baluba, cette race de penseurs, comme les appelle Wissmann, ont une civilisation relativement avancée et tendent à se rapprocher des blancs. Déjà dans le fascicule 13 de cette année, nous avons exposé à nos lecteurs du *Congo illustré* les sérieuses qualités de cette nation africaine. Lorsque Pogge et Wissmann les visitèrent en 1881, ils n'avaient jamais vu de blancs, et étant données leurs idées sur la métempsycose, ils accueillirent avec honneur les voyageurs. Ils les prirent pour des capitaines et des parents du roi qui, après leur mort, avaient fait une nouvelle apparition par delà la grande eau et revenaient dans leur patrie, blanchis par leur séjour dans les pays lointains. On leur rendit les noms qu'ils étaient censés avoir portés jadis ; les parents, les femmes vinrent leur témoigner la joie du retour ; on les rétablit même dans la possession des biens qu'ils avaient possédés. De même plusieurs marchands nègres de tribus éloignées sont tenus pour des revenants et comme tels accueillis en compatriotes. On ne tue pas les singes, dans l'idée que des parents se cachent sous ce déguisement d'animal. Tuer un singe est chez eux commettre un assassinat. Darwin eût trouvé chez cette nation, s'il l'avait connue, matière à des arguments intéressants pour sa célèbre doctrine.

De nombreuses familles baluba s'interdisent aussi la chair du chien, craignant de manger leur semblable. Jadis, cependant, ils étaient anthropophages.

☆

L'état social actuel des Baluba situés à l'ouest du Lubilache est réellement curieux à observer et revêt une nature toute pacifique. Ces Baluba appellent une partie de leur territoire le pays de *Libuku*, c'est-à-dire de l'Amitié. Ce nouvel état de choses date chez eux de 1870. A cette époque, les habitants de la contrée se refusaient à entrer en relations avec les étrangers, aucun marchand ne pouvait pénétrer sur leur territoire. Une révolution eut lieu à ce propos. Deux partis se formèrent : celui des vieux, des « conservateurs », partisans de l'ancien état de choses, et celui des jeunes, des « amis du progrès », désireux de faire abaisser toutes les barrières commerciales. Le roi et sa sœur se mirent du côté des « révolutionnaires ». La guerre civile fut terrible. Comme toujours dans des moments ainsi troublés, il y eut des excès ; de nombreux partisans du *statu quo*, hommes et femmes, furent massacrés ; le reste dut s'expatrier et alla établir des villages sur la rive droite de la Lulua.

La révolution politique fut en même temps religieuse et sociale : on introduisit dans le pays une religion nouvelle, celle des « fils du chanvre », des Bena-Niamba, fumeurs de chanvre qui occupent la rive gauche du Lubilache. Les Niamba s'interdisent l'usage des armes dans leurs villages; ils se donnent mutuellement l'hospitalité; chacun s'habille comme il lui convient; on ne fait plus de procès pour cause de sorcellerie et les jeunes filles ne sont plus vendues par leurs parents. Les cérémonies religieuses consistent simplement à se rassembler la nuit pour fumer le chanvre en commun. Malheureusement, le fumeuse narcotique opère dans la partie de la nation baluba qui l'a adopté de terribles ravages. La folie et les maladies de poitrine y sont devenues communes.



Suivant Pogge et Wissmann, les Baluba sont forts, courageux et d'une adresse étonnante comme chercheurs de pistes. Ils dédaignent la routine et, dans leurs fêtes, inventent toujours quelque chose d'original et d'imprévu. Leurs principales cérémonies sont celles de la réception des caravanes. Ils les accueillent par des danses et des cris, le roulement des tambours et le crépitement de la fusillade, et se revêtent de leurs beaux atours.

Quand une caravane de tributaires se présente, des farces cruelles se mêlent à l'accueil qu'on leur fait. Avant d'entrer dans le village, hommes et femmes sont tenus de prendre un bain en commun dans un ruisseau voisin, puis campent pendant une nuit en plein air. Le lendemain, ils se purifient dans un autre courant; puis, désormais dignes de se présenter devant le chef, ils vont, en état de nudité, s'incliner devant lui. On les badigeonne ensuite d'argile sur le front et sur la poitrine, ce qui est un signe de pardon. Puis la foule s'empare d'eux, on leur verse dans les yeux quelques gouttes de la liqueur du piment rouge et, en même temps, on leur fait subir une confession ou plaisante ou sérieuse. Enfin, ils sont libérés et on s'efforce, par des présents et des festins, de leur faire oublier les désagréments de la réception.



Une forme curieuse de communisme existe parmi les Baluba. Au lieu de faire leurs plantations à part et de travailler seuls dans un isolement farouche, les cultivateurs travaillent en communauté et bêchent en commun l'ensemble des champs, qui se composent cependant de parcelles distinctes : telle étendue de manioc, où tous les habitants d'un village reconnaissent leur part, se présente en un tenant de plus de dix hectares, sans fossés ni limites. Les « fils du chanvre » sont presque exclusivement agriculteurs : on ne chasse plus l'éléphant dans leur pays; depuis l'introduction des armes à feu, cet animal est exterminé. Le caoutchouc, de bonne qualité, est un de leurs principaux articles de commerce. Pogge a introduit chez eux la culture du riz, qui se développe rapidement. Les industries étaient rares naguère chez les Baluba; ils se bornaient à tisser les étoffes en fibres de palmier et à fabriquer du sel extrait des cendres d'une plante qui croît dans les eaux saumâtres, sur les rives de la Lulua. Presque tous les objets manufacturés dont ils avaient besoin, tissus, meubles et armes, leur venaient du pays des

Kioko et du Bihe. Ce sont d'ailleurs, principalement les Bihenos qui sont leurs initiateurs en civilisation. Maintenant, imitant les Européens, ils se taillent des pantalons et des jaquettes, fabriquent des chaises longues et des pliants; ils ont même appris à tricoter. Chaque travail est placé par les Baluba sous la protection d'un ancêtre, car, comme nous l'avons déjà dit, la vie, d'après eux, se continue au delà du tombeau et les esprits interviennent dans le gouvernement du monde. Reclus, auquel nous empruntons de nombreux détails de cette notice, considère les Baluba comme comptant parmi les races les plus perfectibles de l'Afrique.

Les Baluba, qui ne tissent pas le chanvre, sont loin d'avoir atteint le degré de perfectionnement de leurs frères les Niamba. Ils sont presque nus, portent quelques tatouages discrets et se couvrent de peintures éclatantes. Leur tête est rasée ou coiffée de petites tresses. Dans chaque village, des fétiches à figure humaine et peints en rouge s'élèvent à l'ombre des grands arbres.

Luluaburg, la station fondée par Wissmann, est une des plus prospères de l'État du Congo. Elle doit en partie sa prospérité aux ressources en tout genre qu'elle a trouvées chez les Baluba qui l'entourent.

Ceux-ci ont cherché à imiter les constructions des Européens et se sont bâti des maisons confortables. Leurs maçons sont devenus très habiles et il s'est créé parmi eux diverses industries. A 30 kilomètres au sud de Luluaburg se trouve la ville indigène de Mukenge, où réside le grand chef des Bena-Niamba. Celui-ci est le propriétaire universel du sol, mais ses produits appartiennent à celui qui les a obtenus par son travail. Un quart du gibier tué dans son empire lui revient de droit, et il prélève une part sur les marchandises amenées par les caravanes. Après lui, le plus grand personnage de l'État est une de ses sœurs, prêtresse de la religion du chanvre. La tradition veut qu'elle se dépouille de tous ses vêtements quand elle s'adresse à la foule.



La gravure qui accompagne en supplément hors texte ce fascicule, représente les fils du grand chef Kasairé-Bambo, des Baluba. Ce sont les jeunes gens qui ont accompagné l'expédition Wissmann et de Macar, comme sauvegarde, à son retour à la station de Luluaburg, afin de faciliter le voyage à travers les populations.

En tête de cet article, nos lecteurs peuvent voir une vue bien intéressante. Elle représente une rue du village de Bena-Uadiembenga. Celui-ci forme une agglomération d'environ 4,000 âmes, située sur la rive gauche du haut Sankuru, et a pour chef Belingu, de la famille des Bena-Bakuba. De belles grandes allées, plantées de bananiers et de palmiers, parfaitement alignés, sillonnent le village. Les huttes sont de forme rectangulaire, assez élevées et munies d'une porte glissant latéralement sur une tringle. Les parois sont faites au moyen d'écorces d'arbres assujetties par des bambous; le toit est construit en feuilles de palmier. De grandes plantations de manioc, cannes à sucre, maïs, entourent le village. On a souvent confondu les Bakuba avec les Baluba. Il importe cependant de rappeler que les Bakuba, voisins des Baluba, en diffèrent absolument comme mœurs et comme langage.





Construction des culées du pont de la Mia. (D'après une photographie du capitaine Weyns.)

## LE CHEMIN DE FER DU CONGO

### LE PONT DE LA MIA

DANS notre précédent numéro, passant en revue les principaux ouvrages d'art que rencontre le chemin de fer depuis le kilomètre 8 jusqu'au kilomètre 40, où les travailleurs sont arrivés à l'heure actuelle, nous indiquions la présence, à la cumulée 22.600, d'un pont de 30 mètres sur la Mia.

Cette rivière, qui est l'un des plus importants affluents de droite de la Mpozo, est franchie par la ligne à peu près au milieu de son cours. Pendant la saison sèche, époque à laquelle a été prise la vue que nous reproduisons aujourd'hui, la Mia est presque complètement à sec. C'est à peine si un mince filet d'eau, qui alimente quelques arbustes et de hautes herbes, coule dans le large lit de la rivière. Mais pendant les pluies, le ruisseau devient une rivière au cours rapide, torrentueux, et son lit semble trop étroit pour recueillir les masses d'eau que lui envoient les montagnes.

Aussi la direction en Afrique a-t-elle choisi cette partie de l'année, particulièrement favorable aux travaux, pour construire rapidement les deux grandes culées dont on aperçoit la base sur notre gravure et qui sont destinées à supporter le pont définitif du chemin de fer.

Ces maçonneries, faites au moyen des meilleures roches provenant des déblais, sont terminées, et un pont de service en bois, qui sera employé également au montage du pont définitif, permet à la locomotive de traverser la rivière.

La photographie que nous reproduisons en tête de notre article a été prise de la rive droite de la Mia, l'appareil étant tourné du côté de Léopoldville. Au premier plan, on aperçoit la petite voie Decauville servant à amener les matériaux à pied d'œuvre. A droite, un groupe de soldats de la compagnie auxiliaire.





BALUBA



Huttes du village de Mpala. (D'après une photographie du capitaine Jacques.)

## DE ZANZIBAR AU KATANGA

JOURNAL DU CAPITAINE STAIRS (1891-1892)

### VI. — SUR LE TANGANIKA. (Suite.)

Une pêche opulente. — Les poissons du Tanganika. — En chasse au gibier d'eau. — La mission de Karema.

J'ai fait une nouvelle promenade avec le *Bluenose*, muni cette fois d'hameçons. J'ai agrafé pour le moins 40 grands poissons; je les amusais, puis, quand ils se sentaient pris, ils faisaient un grand bond hors de l'eau, et arrachaient ainsi le triple hameçon qui se trouvait encastré dans leur mâchoire. J'ai eu ainsi 6 hameçons de brisés dans l'eau claire, et beaucoup d'autres qui me furent arrachés des mains. Quelques-uns des poissons étaient énormes et tiraient à la ligne avec la force d'un homme. A midi, de hautes vagues se sont soulevées sur le lac. Je plains les barques surprises par elles loin de la terre.

Les deux canots prêtés par les Pères de Mpala sont arrivés dans le courant de l'après-midi. Bonchamps m'écrivit que les vivres sont rares à Rumbi. Il paraît que trois blancs ont livré combat aux Arabes dans le haut Congo. De quoi?

Une chose curieuse, c'est que lorsque Stanley circumnaviga le lac, et quand Livingstone et Cameron en longèrent les rivages, ils ont tous constaté la présence d'îlots flottants que, depuis sept ans, pas un seul des Pères français, dans leurs nombreux voyages, n'a aperçus. Cela prouve, selon moi, qu'à l'époque de Stanley, de Livingstone et de Cameron, le lac montait et, dans ce mouvement ascensionnel, arrachait

des lambeaux de terrain marécageux qui flottaient ensuite sur ses eaux. Maintenant que le niveau du lac s'abaisse, cela est devenu impossible. De là la disparition de ces îlots flottants.

La signification du mot « karema » ou « kalema » est prendre, saisir.

Dimanche, 18 octobre.

Reçu une longue visite, dans ma tente, de tout le personnel blanc de Jacques et de deux missionnaires. Le supérieur, le Père Randabel, est un charmant causeur; je comprends parfaitement son français. Il porte un grand intérêt aux indigènes, mais il hait les Arabes et voudrait les battre et les chasser du pays. Ils font un tort énorme au succès de la prédication des missionnaires, à cause des exemples d'immoralité qu'ils donnent aux noirs.

A 8 heures du soir, je pus faire partir les deux barques de Mpala, emportant 106 charges, 40 hommes et 2 ânes, le tout aux soins de Moloney et de Robinson. Il me faudra encore 4 chargements de barque pour finir la besogne et pour que je puisse passer de l'autre côté. 8 barques ont déjà été envoyées. Je puis espérer pouvoir partir mercredi, car, si je laissais des hommes derrière moi, ils pourraient me

rattraper, pensant que, de l'autre côté, je réorganise ma caravane.

Je crois que la fibre que le Père Randabel m'a donnée est du chanvre. Si cela était exact, ce serait une chose bien importante pour l'État indépendant.

19 octobre.

Les trois bateaux de Karema sont rentrés. Deux d'entre eux exigent des réparations qui demanderont toute la journée de demain au moins. J'ai pu expédier le troisième à 9 h. 30 du soir avec 30 hommes, 14 charges et 1 âne.

J'ai capturé trois très grands poissons ce matin. Deux étaient de l'espèce appelée *pamli* et pesaient à peu près 40 livres chacun. Le troisième, plus petit, pesait de 9 à 10 livres, et est nommé *wangwa* par les habitants. Ce dernier est des plus curieux. Il est tacheté de jaune et de vert, a une tête en forme de balle de fusil et possède des dents qui sont toujours visibles et ressortent extérieurement, couvrant les genèives. Il est très amusant à pêcher; il court et saute comme le saumon. Sa chair est agréable. Les indigènes en sont très friands, mais n'ont pas de moyen pour le prendre.

La plage est littéralement couverte, par places, de coquillages rejetés par le flot, et qui ressemblent à nos bucardes ou *whilks* ordinaires.

20 octobre.

Ce soir, après beaucoup de rafistolages et de flâneries, je suis parvenu à expédier les deux bateaux de Mpala avec 70 hommes, 55 charges et 1 âne acheté à la mission. J'ai fait don aux Pères, pour les remercier de toutes leurs bontés à mon égard, de la somme de 20 dollars M.

Le *Blunose* nage sur les flots avec l'aisance d'un canard, et je voudrais pour beaucoup l'emmener avec moi à mon retour en Angleterre. Un des officiers du capitaine Jacques s'est embarqué sur ce petit canot. Le capitaine Jacques est un homme très intelligent et, je crois, très clairvoyant. Malheureusement, il est imbu de la même idée que les missionnaires français, c'est-à-dire que tous les Arabes devraient être massacrés, ce qui, à leur avis, amènerait la pacification du pays. Absurdité ! « *Nonsense.* »

La contrée ne serait pas pacifiée par le massacre de tous les Arabes; il faudrait d'abord soumettre les indigènes. Plus d'une tribu saluerait le blanc comme son sauveur contre les Arabes, mais, plus tard, se mettrait à le haïr et chercherait à s'en débarrasser. Le blanc devrait alors être assez fort pour contrecarrer ces desseins et rester le gouverneur des noirs au lieu d'être son esclave. Rien, en effet, n'abaisse plus l'Européen que d'être soumis au noir à l'état sauvage.

21 octobre 1891.

Je me suis procuré de nouveau un canot et je suis parti ce matin pour la pêche, ayant quelques moments de loisir. J'ai réussi à prendre un poisson d'au moins 20 livres. J'ai ensuite préparé notre courrier de la côte, comprenant trente et une lettres, cousues dans une enveloppe de toile imperméable très épaisse.

Les naturels du Fipa fabriquent des étoffes grossières, mais très durables, avec du coton qui croît en quantité chez eux. J'en ai vu des spécimens à la mission, où on s'en servait pour recouvrir de longs fauteuils. Ces tissus conviennent parfaitement pour cet usage ainsi que pour confectionner des vêtements.

C'est chose intéressante que de calculer ce que coûte l'expédition de mes lettres pour l'Angleterre ou ailleurs. J'arrive, pour chaque pli, à la somme de 4.35 dollars M., soit environ 14 shillings.

22 octobre.

Dosa me donne les renseignements suivants : Mohamed-ben-Salim, l'Arabe qui se trouve à Kirando, est appelé Kipipiri par les indigènes. Son frère est Mohamed-ben-Salim-ben-Rachid et réside dans l'Urua. Tous deux travaillent pour le compte de Suleiman-Massiend, de Tabora. Hamis-ben-Salim, le Belutchi, est appelé Uturutu par les indigènes. Le chef des Arabes de l'Itawa est Abdallah-ben-Suleiman. Après lui vient Ramatha.

J'ai quitté le camp la nuit dernière à minuit, dans un canot appartenant à la mission. Je me rendais à l'embouchure de la Lifume, à 5 kilomètres au nord, pour me livrer à la chasse aux canards. Nous avons huit payeurs, commandés par Kifimbo. Favorisés par un beau clair de lune, nous avons accompli le trajet en une heure, et nous avons dormi le restant de la nuit sur les bancs de sable. Depuis le point du jour jusqu'à 8 heures, j'ai arpenté la plage, à la recherche de canards et d'oies. J'en ai tiré huit superbes. Les canards sont nombreux, mais très sauvages. A partir de 8 heures, il était inutile de chercher à les rejoindre. Je me suis alors enfoncé dans les terres, pendant une heure, sans rien rencontrer. Je retournai donc vers le canot et j'étais à mi-chemin quand j'aperçus trois antilopes. J'en abattis une : c'était une femelle. La balle de mon Winchester lui avait traversé d'outre en outre les deux épaules.

J'ai rencontré quatre ou cinq espèces de canards, deux espèces d'oies, dont l'oie commune égyptienne, aux yeux cerclés; trois sortes de pluviers, de grands courlis, des échassiers à pattes rouges, des cigognes, des grues, des hérons, des guignards. J'ai aperçu quelques bécassines; je me suis dirigé de leur côté, mais sans parvenir à les atteindre. J'ai particulièrement admiré le superbe plumage des grands courlis. A 10 heures du matin, nous étions de retour au camp.

La station de la mission était autrefois une station internationale belge érigée par le Roi. Le capitaine Cambier en a été le fondateur. Storms lui a succédé, puis sont venus les missionnaires. Pendant qu'il était à la tête de la station, le capitaine Storms eut une querelle avec le chef Kasagara, mais il obligea celui-ci au calme. C'est une erreur que d'avoir à Karema un autre poste qu'une mission, car cet endroit n'est pas situé sur une route fréquentée et les nouvelles y parviennent toujours tard. Pour une mission, c'est un lieu très propice, car on n'y est pas sous l'influence musulmane, qui contrarie la prédication dans ce pays. J'ai remarqué que les Arabes se sont emparés de tous les principaux centres dans cette partie de l'Afrique et qu'ils ont mis la main sur les meilleures routes. A preuve Kirando, où le lac est étroit; ce serait là un excellent poste pour les Allemands. Il empêcherait en grande partie l'abominable pillage qui se pratique dans l'État indépendant.

Je me demande avec anxiété comment je traverserai le lac. Aucun bateau n'est arrivé depuis lundi, et cependant deux devraient être ici depuis une couple de jours.

23 octobre.

J'ai passé une journée à ne rien faire, en attendant les bateaux qui ne sont pas encore rentrés.

La station de Karema est dans une bonne situation, elle est établie sur une pente douce, au pied de quelques montagnes, qui ont une altitude de 150 à 250 pieds au-dessus du lac. Les bâtiments sont à 155 pieds au-dessus de ce dernier, bien que jadis le pied même de la rampe où ils se trouvent ait été battu par les eaux. Celles-ci se sont retirées de 820 mètres, si bien qu'il est devenu difficile de s'en procurer. Voici quel est l'aspect général de la station : Un grand tembe, construit à la manière des Wanyamwzi, entoure un bâtiment central, élevé et spacieux, qui forme l'habitation des blancs. Les enfants et les serviteurs de la mission vivent dans le tembe, lequel est de forme hexagonale. Au dehors, dans des huttes d'herbe et d'argile, se tiennent les hommes et les femmes auxquels s'intéressent les prêtres et qui font la grosse besogne de la mission. L'église est en dehors du tembe. C'est, sans aucun doute, le bâtiment le mieux construit et le mieux achevé que j'aie vu jusqu'ici dans l'intérieur de l'Afrique. Il a 60 mètres de long ; sa largeur et sa hauteur sont en proportion. Le toit est supporté par des arches faites de pierre et d'argile, innovation qui souleva l'admiration des indigènes. Il est formé de tuiles en argile cuite, absolument supérieures et qui sont solides et durables.

A une distance d'environ 92 mètres au sud, il existe un autre tembe servant d'habitation aux indigènes convertis à la religion des missionnaires. En dessous de la montée où s'élève la station, au sud-ouest et au nord-ouest, s'étend la plaine, autrefois couverte par les eaux du lac et maintenant transformée en champs et en jardins dont les produits servent à l'alimentation de la mission. Le mtama, le manioc et le maïs sont les principales productions constituant le ravitaillement des noirs. Les Pères ont à leur disposition des cultures de riz et de froment d'excellente qualité pour leur alimentation personnelle. Ils disposent en outre d'un jardin potager de premier ordre. Malgré la saison sèche, on nous a servi des haricots, des oignons, des choux et d'autres légumes pendant tout notre séjour. Les Pères ont planté des papayers, des bananiers, etc., qui sont surchargés de fruits.

J'ai remarqué que partout où est établie une mission française, on trouve de l'huile, du pain et des légumes, tandis que peu de stations anglaises possèdent ces trois utiles condiments de la diète africaine. Entre autres choses, les Pères fabriquent d'excellent tapioca avec du manioc, et du vinaigre au moyen des bananes. Ils ont trente têtes de bétail, qui sont ici depuis des années, n'augmentant ni ne diminuant en nombre, car la terrible « sotoka » ou épizootie n'y a pas encore fait son apparition.

En dessous et à l'avant du bâtiment principal, se trouve le cimetière, où reposent, dans des tombes simples mais d'un aspect convenable, trois Pères qui ont donné leur vie pour tâcher d'arracher le pauvre Africain à la barbarie. Il est une des inscriptions du cimetière touchante en sa simplicité : c'est celle du père Jossset, le supérieur, qui mourut le jour même où nous quittâmes Bagamoyo, et dont les gens de la côte doivent seulement apprendre la mort en ce moment. Une simple croix de bois porte ces seuls mots :

ICI REPOSE

le R. P. JOSSET, décédé le 4 juillet 1891.

R. I. P.

La mission est en relations constantes, au moyen de bateaux, avec Rumbi, Mpala et Kibanga. Les Pères se rendent fréquemment d'un endroit à un autre. Ces trois points sont maintenant délivrés de l'influence déprimante des Waswahili, qui imitent les musulmans, et les Pères peuvent diriger leur mission avec la certitude d'avoir une certaine influence sur les indigènes. Ils n'apprennent à ceux-ci ni à lire, ni à écrire, et ils ne s'attachent pas à leur faire accomplir des choses qui ne peuvent leur être d'aucune utilité dans l'avenir, mais ils en font des « fundis », c'est-à-dire des artisans, charpentiers, forgerons, etc. Ils les prennent jeunes et les initient ainsi facilement à la pratique de ces métiers.

J'ai éprouvé une profonde impression chez ces Pères, en voyant le calme, la tranquille ardeur avec laquelle ils poursuivent leur tâche et l'achèvent. C'est une chose toute nouvelle et à laquelle on n'est pas habitué en Afrique, surtout dans les caravanes, où règnent trop souvent, hélas ! le bruit et une hâte fiévreuse.

Je ne suis plus autant d'accord avec les Pères en ce qui concerne le jeu politique auquel ils se livrent dans les districts du lac. Leur but et le mobile de leurs actes me paraît, à moi étranger, la disparition complète de toute influence arabe ou mahométane des contrées où ils espèrent répandre leurs prédications. Cela est parfait à leur point de vue, car le mahométan exerce un grand pouvoir sur les indigènes et il est directement hostile à la doctrine chrétienne. Mais il faut encore considérer autre chose : ces Arabes sont puissants, ils connaissent le pays mieux que nous, blancs ; ils savent marcher d'accord quand le danger les menace ; ils possèdent des armes et ont beaucoup d'hommes pour s'en servir. Ils haïssent du plus profond de leur âme ces « usurpateurs », ces intrus, ces chiens de Nazaréens.

Si, dans ces circonstances, on amenait les Arabes à se battre, personne ne pourrait prédire quelle serait la fin de tout cela.

Des missions isolées, situées au loin, dans le cœur du pays, seraient surprises et leurs habitants massacrés. La vie et la propriété courraient toute sorte de risques. Des prêtres, quels qu'ils soient, ont-ils le droit, par suite de leur sincérité mal entendue et de leur zèle inconsidéré pour leur branche religieuse, de rendre possibles de pareils dangers ? Non, certainement. Il appartient aux gouvernements, qui disposent de la force et qui peuvent faire respecter par la force leurs principes d'administration, il appartient, dis-je, aux gouvernements de lutter ouvertement avec ces Arabes, et de les amener, si c'est nécessaire, par la coercition, à rester dans l'ordre, non parce que ce sont des *musulmans*, mais parce que ce sont des chasseurs d'esclaves.

Et cela m'amène à insister de nouveau sur ce que j'ai dit précédemment, à savoir que, pour obtenir un vrai succès, les missionnaires doivent suivre l'établissement d'un gouvernement stable, et non le précéder. Ils auront ainsi la sécurité et l'indigène *les respectera*, premier degré efficace pour obtenir sa croyance dans l'enseignement qu'ils cherchent à lui inculquer.

(A continuer.)

Cap. STAIRS.



# LES SINGES ANTHROPOMORPHES DU CONGO

## II

Le gorille se tient dans les forêts des montagnes ou dans les régions qui précèdent immédiatement celles-ci; il recherche de préférence les parties qui offrent une alternance agréable de collines et de vallées, dont les hauteurs sont couvertes de bois et les vallées d'herbes et de broussailles. Il va sans dire que ces singes résident toujours dans des lieux où ils trouvent en abondance les fruits qu'ils préfèrent, et ceux-ci appartiennent, d'après Hartmann, aux végétaux suivants: 1° au palmier à huile (*Elæis guineensis*), auquel il enlève aussi les feuilles non encore développées, formant le chou dit palmiste; 2° à une sorte de prunier qui porte une drupe farineuse, insipide (*Parinariu excelsum*); 3° au papayer (*Carica papaya*); 4° à des bananiers (*Musa paradisiaca* et *sapientium*); 5° à deux scitaminées (*Amouuu grauuu paradisi* et *malaguetta*) dont la dernière fournit, d'après Lindley, le poivre dit maniguette; 6° à l'*Amouuu grandifloruu*; 7° à un arbre qui produit une espèce de noix, dont le gorille brise la coque à l'aide d'une pierre; 8° à un arbre indéterminé dont les fruits ressemblent aux cerises. Du Chaillu dit que l'animal est aussi très friand de cannes à sucre et d'ananas sauvages. Il est certain, d'après Koppenfels, que pendant la nuit le gorille s'approche des plantations pour dévaliser les champs de cannes à sucre et les rizières. Savage nous apprend que ce singe dévore également des animaux auxquels il fait la chasse, ainsi que des cadavres humains. Cela n'a rien d'étonnant, car les sujets tenus en captivité se comportent comme de parfaits omnivores et montrent même une prédilection pour les œufs et la viande.

Le gorille vit en famille, composée du mâle, de la femelle et de petits d'âge différent, dans les parties touffues des forêts. On sait que la croissance des grands singes n'est pas beaucoup plus rapide que chez l'homme des pays chauds; il est donc probable qu'ils ne se reproduisent pas avant l'âge de 10 à 12 ans.

✽

Cet animal mène une vie nomade, se déplace à mesure que la nourriture vient à manquer et passe la nuit à l'endroit où il se trouve au coucher du soleil. Suivant von Koppenfels, il construit un nid sur les arbres et choisit pour cela un tronc droit de la grosseur de 30 centimètres environ, casse et courbe les branches les unes vers les autres à une hauteur de 5 à 6 mètres, et les recouvre de feuilles et de mousse. Ce nid ne sert cependant qu'aux jeunes, ainsi qu'à la mère si sa présence leur est encore indispensable; quant au père, il s'accroupit au pied de l'arbre, le dos appuyé contre le tronc, veille sur sa famille et la protège contre les attaques nocturnes des panthères. Ce détail confirme les observations de du Chaillu. Le jour,

ces animaux explorent les alentours de leur campement, où ils séjournent tant qu'ils y trouvent de la nourriture.

Ce singe marche habituellement en s'appuyant sur les quatre mains, les doigts des antérieures fléchis et le dos de la main tourné vers le sol, ce qui occasionne des épaissements épidermiques sur les phalanges; sa démarche est chancelante. Malgré sa forme trapue et lourde en apparence, le gorille grimpe avec beaucoup d'adresse et s'aventure jusqu'au sommet des arbres. Lorsqu'il circule sur les arbres, dit von Koppenfels, il essaye d'abord la solidité des branches, et quand une seule ne suffit pas, il en saisit trois ou quatre à la fois; il parcourt également des branches plus fortes, en avançant avec précaution.

Le même voyageur a vu des individus sauter, à son approche, d'une hauteur de 10 à 15 mètres et s'élaner avec une extrême impétuosité à travers les taillis. Aussi, l'opinion de von Koppenfels est que le gorille n'attaque jamais l'homme et qu'il l'évite même; mais que, s'il est acculé, il se met résolument sur la défensive, et sa force et son adresse en font alors un adversaire redoutable. Quand ce singe se voit en présence de l'homme, il commence par se dresser entièrement sur ses jambes, fait retentir l'air d'un rugissement formidable, montre les dents, hérisse les poils de la tête et de la nuque, et avance d'un pas lourd vers son ennemi. Ses yeux lancent des éclairs sauvages et féroces, et ses poings gigantesques tambourinent sa large poitrine. Si alors on se retire lentement avant que la fureur du singe ait atteint son maximum, il cesse de prendre l'offensive. Si, au contraire, on l'attend de

pied ferme, on doit choisir le bon moment pour tirer et le viser au cœur. « Il est de principe, dit du Chaillu, qu'il faut réserver son feu jusqu'au dernier moment. Si le chasseur tire et manque son coup, le gorille s'élançait sur lui, et personne ne peut résister à ce terrible assaut. Un seul coup de son énorme main éventre un homme, lui brise la poitrine ou lui écrase la tête. On a vu des nègres, en pareille situation, faire face au gorille et le frapper avec leur fusil déchargé; mais ils n'avaient pas même le temps de porter un coup inoffensif; le bras de leur ennemi tombait sur eux de tout son poids, brisant à la fois le fusil et le corps des malheureux. »

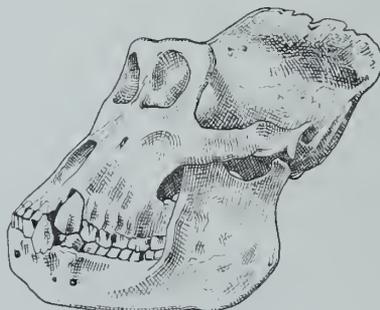
Les nègres, qui désignent le gorille sous les noms de *uljiua*, *njeiua*, *inuljiua*, *naguyala* et *n'ruugu*, suivant la localité, racontent sur cet animal les histoires les plus fantastiques, qui ont souvent été reproduites par des voyageurs. Ainsi, il est bien prouvé que ce singe n'attaque pas l'éléphant, qu'il ne se défend pas à coups de bâton, qu'il n'enlève pas les négresses, qu'il ne se construit pas de cabane, etc.

(A continuer.)

Dr ALPHONSE DUBOIS.



Crâne de chimpanzé adulte (mâle).



Crâne de gorille vieux.

## LE CAPITAINE WEYNS

Né à Lodelinsart, le 29 juin 1854. Capitaine au régiment des carabiniers.

Premier départ le 15 février 1888. — Officier du ministère public et chef de la comptabilité de l'État à Boma. — Rentré en juin 1889. — Deuxième départ le 2 septembre 1890. — Capitaine de la Force Publique. — Commandant de la Compagnie auxiliaire du chemin de fer. — Substitut du procureur d'État et officier de l'état civil à Matadi. — Rentré le 21 août 1893.



Un militaire et un chercheur. Fort épris d'histoire naturelle. Caractère affable. Grand chasseur devant l'Éternel. A déployé les plus précieuses qualités dans l'organisation et le commandement de la Compagnie auxiliaire du chemin de fer.

Lorsque les ouvriers arrivèrent de tous les points de l'Afrique vers les chantiers de la Compagnie du chemin de fer du Congo, il fallut songer à instituer un corps de police, chargé de maintenir l'ordre dans ces masses d'hommes d'origine et de tempérament divers. Le 9 août 1890, un décret créa, sous le nom de « Compagnie auxiliaire du chemin de fer », une troupe spécialement destinée à la protection des travaux et à la garde de la voie ferrée. Ce corps est recruté parmi les travailleurs du chemin de fer par les soins du directeur de la ligne. Il compte actuellement 75 hommes; au début, c'étaient des Zanzibarites; aujourd'hui, ce sont presque tous des natifs d'Elmina (côte occidentale d'Afrique), qui ont demandé eux-mêmes à être soldats.

Cet effectif peut être augmenté au fur et à mesure de la progression des travaux, sur l'avis du directeur du chemin de fer et par la décision du gouverneur général.

Ses cadres se composent d'un capitaine au service de l'État du Congo. Les fonctions de lieutenant et de sous-lieutenant sont exercées

par des fonctionnaires de la Compagnie. Les surveillants de travaux font office de sous-officiers. La solde, la nourriture, le logement et tous les frais d'entretien des cadres et de la troupe sont à la charge de la Compagnie. En revanche, c'est l'État qui fournit les armes, les munitions et la tenue de la troupe. Celle-ci, nous l'avons dit, est une force de police et possède les pouvoirs nécessaires à l'effet de rechercher les infractions aux lois et règlements, commises sur la voie ferrée ou dans son voisinage immédiat. Elle a encore, dans son règlement de service, la protection des indigènes des villages voisins du tracé du chemin de fer et des nombreuses caravanes qui passent près des travaux.

Le corps spécial dont nous venons de décrire succinctement le fonctionnement, a été organisé en 1890 par le capitaine Weyns, qui a été son premier commandant. Il a rendu de signalés services et plus d'une fois a aidé efficacement au maintien de l'ordre et de la tranquillité sur les chantiers des travaux, où peinent des troupes de noirs de race différente et quelquefois ennemie. Grâce au tact de son chef, à son habileté et à son esprit d'à propos, la « Compagnie auxiliaire du chemin de fer » n'a jamais, jusqu'ici, dû faire usage de ses armes.

Chose curieuse, ces noirs, dès qu'ils sont revêtus d'un galon et qu'ils sont chargés d'une mission, se sentent grandir, entrent très bien dans leur rôle nouveau et accomplissent leur devoir avec une ponctualité et une exactitude toute militaire. C'est l'éternelle histoire du genre humain. Le paysan, l'ouvrier de nos contrées, qui deviennent soldats, changent en peu de temps, eux aussi, se plient à la discipline et la font observer par tous ceux qui sont confiés à leur surveillance lorsqu'ils remplissent une « fonction ».

Le capitaine Weyns est bien connu de nos lecteurs. Il a rempli le carnet du *Congo illustré* de nombreuses photographies; nos lecteurs ont pu déjà en admirer un certain nombre. C'est un causeur agréable et disert, un homme actif et juste, qui a rendu plus d'un service, dans sa sphère spéciale, à l'œuvre capitale du chemin de fer du Congo. Une entreprise aussi considérable, aussi compliquée, aussi ardue, ne saurait être menée à bonne fin si l'ordre et la régularité n'étaient pas observés par son personnel de travailleurs. Le capitaine Weyns a contribué à faire fonctionner l'un de ses rouages les plus délicats.

## LES ARABES DU HAUT CONGO



ANS peindre la situation comme étant tout à fait désespérée, les lettres envoyées par le commandant des forces antiesclavagistes du lac Tanganika semblaient, il y a quelques mois, indiquer comme fort critique la position des blancs sur le grand lac africain.

Des nouvelles du Tanganika et du Manyema, arrivées depuis par la voie du Congo à la Société antiesclavagiste, font prévoir la prochaine arrivée de l'expédition du capitaine Dhanis à Albertville et la jonction des forces de l'Etat avec celles commandées par le capitaine Jacques. C'est la fin de l'occupation par les Arabes de la contrée située à l'ouest du lac. Reste, à la rive opposée, le puissant Rumaliza, le chef arabe d'Ujiji; le gouvernement allemand, de son côté, s'en préoccupe et vient de donner des instructions pour l'occupation de cette résidence et la création d'un poste militaire dans ces parages.

Ainsi aura été vidée en un laps de temps, en réalité fort court, cette question arabe du haut Congo, que certains envisageaient comme un péril qui allait exiger de longues années, de nombreuses vies d'hommes et une grande habileté pour être conjurée. Isangi, les Stanley-Falls, Riba-Riba, Nyangwe, fort probablement Kassongo et le Manyema, sont occupés par les soldats de l'Etat sous le commandement de Dhanis et Chaltin, que doit avoir actuellement rejoint le capitaine Ponthier. Munye Mohara a été tué; Rachid et Sefu sont en fuite; Tippto-Tip, campé non loin de la côte orientale, reste silencieux devant l'écroulement de sa puissance passée; il ne touche plus son traitement et il ne songe plus à venir faire visite à Bruxelles.

Nous publions, comme un dernier écho de la situation qui existait jadis, une photographie prise aux Stanley-Falls il y a environ un an et qui, par les personnages qu'elle nous montre, est toute d'actualité.

Le personnage principal, celui qui occupe le centre du groupe, est Sefu, le fils de Tippto-Tip, sultan de Kassongo. Il y a quelques mois, venant de sa résidence à Gongo-Lutete, à la tête d'une bande armée, avec des intentions hostiles à l'Etat, disent les uns, seulement dans le but de réduire à l'obéissance son vassal Lutete, affirment les autres, il rencontra tout à coup, sur les bords des Lomami, les soldats de l'Etat qui, sous les ordres du lieutenant Michaux, de Wauters et quelques autres, accentuaient leur mouvement en avant vers Nyangwe. Sefu fut battu, failli être fait prisonnier et s'enfuit. On ignore ce qu'il est devenu.

☆

A la droite de Sefu, en costume militaire, est assis le lieutenant Tobback, le résident de l'Etat près du Vali des Stanley-Falls. Attaqué au mois de mai dernier par Rachid, il est parvenu à résister aux attaques des Arabes pendant trois jours

jusqu'au moment de l'arrivée d'une troupe de secours accourue de Basoko, sous le commandement du lieutenant Chaltin. Il doit être en ce moment en route pour l'Europe, son terme de service étant expiré.

A la gauche de Sefu est Camille Delecommune, le regretté directeur de la Société du Haut-Congo, décédé à Kinshassa peu après l'époque où fut prise cette photographie et dont la dépouille mortelle vient d'arriver à Anvers à bord du *Lulu Bohlen* pour être enterrée dans le cimetière de famille à Evere. Derrière lui, debout, l'un de ses principaux collaborateurs, M. Langheld, l'agent commercial des Falls, qui y dirigeait les affaires de la Société au moment de l'attaque de Rachid.

La photographie a dû être prise peu de temps avant l'arrivée d'Hodister aux Falls. Ce n'était plus tout à fait la période de paix, mais ce n'était pas encore la guerre. Les Arabes se plaignaient des agissements de l'expédition Vankerekhoven; Sefu et Rachid se bornaient à protester; Munye Mohara, de Nyangwe, se déclarait ouvertement hostile.

Les événements de Riba-Riba qui eurent pour première conséquence la mort du sous-lieutenant Michiels, de l'Etat, et du jeune Noblesse, de la Société du Haut-Congo, mirent le feu aux poudres, et la révolte éclata. Elle coûta la vie à notre pauvre ami Hodister et à quatre de ses compagnons, ainsi qu'au résident de l'Etat à Kassongo, le lieutenant Lippens, et à son adjoint Debruyne.

Il serait curieux de savoir ce qu'il reste maintenant de tous les établissements que les vaincus avaient laborieusement édifiés depuis la rive occidentale du Tanganika jusqu'aux Stanley-Falls. Car, de l'avis de tous ceux qui ont visité les territoires qu'ils occupaient, ils avaient fait là de réels prodiges d'installation et d'organisation. Gleeurup, Le Clément de Saint-Mareq, Hodister, Trivier, Doré, c'est-à-dire les derniers Européens qui ont vu le pays avant que les Arabes en fussent chassés, sont unanimes à dire qu'un grand progrès avait été réalisé.

☆

En effet, les voyageurs qui ont parcouru avant les événements récents la région occupée par les Arabes, ont tous constaté un état de choses bien différent de la barbarie primitive. Les tribus indigènes, une fois soumises par les Arabes, ceux-ci leur ont défendu de guerroyer entre elles. Elles ont pu se consacrer, en toute confiance, guidées par les Arabes, au travail des champs. De là ces plantations énormes et superbes que signalent les explorateurs dans les pays soumis à l'influence des Arabes. A perte de vue, des champs de maïs, de sorgho ondulent sous la brise. Des rizières considérables s'étendent au loin, et des produits jadis inconnus viennent enrichir la contrée: les haricots, le café, les épices, les légumes, les arbres fruitiers. Le bétail est introduit par eux à grand-peine et à grands frais et répandu parmi les chefs indigènes.

Autour de leurs centres d'action se sont groupées des agglomérations nombreuses, composées non pas seulement d'esclaves et de serviteurs, mais d'hommes libres, d'indigènes

attirés par le désir de se procurer du bien-être par le commerce et les relations pacifiques avec les hommes de l'État. Le noir est un trafiquant-né, et c'est tout naturellement qu'il vient s'établir à portée de l'Arabe qui, en échange de ses produits, lui donne les étoffes, les perles, les instruments de labour, et lui enseigne à mieux vivre et à se construire des habitations plus confortables.

Les indigènes, sous la pression des Arabes, ont organisé un système rapide de transport et de communication, que Hodister décrit en ces termes :

« Le long du haut fleuve, les Arabes ont établi un système

de relais de pagayeurs pour leurs embarcations. L'Arabe part avec sa pirogue conduite par les jeunes gens de son village; arrivé en vue du relais, il est signalé au résident arabe, chaque village possédant au moins un représentant arabe, espèce de bourguestre. Celui-ci prévient le chef indigène, — les Arabes passent toujours par l'intermédiaire du chef indigène, — aussitôt le tambour ou la trompe rassemble les hommes. En moins de temps qu'il n'en faut à l'embarcation pour accoster, ceux-ci sont sur la rive avec des vivres et leur pagaie, et sous la conduite d'un chef d'équipe.

Aussitôt que la pirogue touche le sable, l'ancien équipage



Européens et Arabes aux Stanley-Falls.

débarque, le nouveau le remplace et repart immédiatement en chantant. Les pagayeurs sont rétribués d'après un taux fixe; ils profitent également de ces déplacements pour faire leurs petites affaires, vendre une poule ou un poisson, — voire un membre de leur famille. »

Les Arabes ont donné au noir des semences pour créer des plantations, en lui montrant comment s'y prendre pour réussir. En place des maigres poules et des chiens galeux qu'il a massacrés pendant la guerre, il a emporté, une fois la paix faite, des bœufs, les grandes chèvres du Manyema, les grands moutons d'Ujiji. D'un nègre servile et paresseux, il a fait un travailleur soumis et zélé.

Telles sont les constatations sur lesquelles tous les voyageurs sont d'accord. Ils décrivent avec complaisance les installations parfaites des Arabes, l'ordre qui règne dans leurs belles maisons en pisé, le luxe qui y préside à toutes les actions de la vie, la large et fastueuse hospitalité qu'on y offre au voyageur fatigué.

✠

Il ne sera pas inutile, pensons-nous, de retracer la situation dans la région occupée par les Arabes avant les récents événements.

Les Arabes étaient, en quelque sorte, les maîtres de toute la partie orientale du bassin du Congo, limitée à l'ouest par le Lomami, au nord par l'Aruwimi et au sud par le Katanga.

Tous les chefs ne reconnaissaient pas l'autorité de Tippu-Tip. Le vali avait avec lui Sefu, son fils, Rachid, son neveu, Saïd, un de ses gendres, et Selim-ben-Nassaudi, son beau-frère.

Il avait pour principal lieutenant le fameux Rumaliza (de son vrai nom Mohamed-ben-Rhelfan). Cet Arabe, à qui les indigènes ont donné un surnom signifiant « qui ravage tout », opère aujourd'hui, nous l'avons fait ressortir plus haut, à peu près pour son propre compte.

Entre les territoires de Tippu-Tip et ceux de Rumaliza s'étendaient, sur la rive droite du Congo, les domaines de Kibonge, qui résidait à Kibongo, et surtout ceux de Munye Moharra, chef de Nyangwe, de qui relevait Mohammed-ben-Hamidii, dit Nserera, chef de Riba-Riba. Toute la région du Tanganika était parcourue par de nombreuses troupes armées appartenant à des Arabes d'Ujiji, tels que Munye-Hassan, Makatubu, Radzabu, Slimani, etc. Bref, on évaluait à 12,000 ou 15,000 fusils l'effectif des bandes appartenant à tous ces traitants arabes, qui écoulaient leurs marchandises et leur butin par la côte orientale.



J. MALVAUX. SC

Matadi en février 1890..(D'après une photographie de M. Shanu.)

## LE CHEMIN DE FER DU CONGO

### MATADI

LE 10 novembre 1889, les études préliminaires du chemin de fer étant terminées, une première expédition composée d'ingénieurs et d'ouvriers arriva à Matadi pour commencer les travaux de la construction. Placée sous les ordres de l'ingénieur Vauthier, elle comprenait 74 travailleurs ordinaires, 12 maçons et 12 charpentiers. Au total, 98 artisans, tous originaires de Sierra Leone.

La saison des pluies, dans laquelle on venait d'entrer, ne permettant pas de demeurer longtemps sous la tente, les ingénieurs se préoccupèrent tout d'abord d'assurer un logement confortable au personnel ouvrier. Ils se mirent à l'œuvre dès le lendemain de leur arrivée à Matadi et établirent, pour les travailleurs, un certain nombre de baraquements provisoires construits au moyen de bambous et de bois en grume ou « forquille » que l'on pouvait se procurer aisément sur place.

Tandis que les charpentiers élevaient ces premiers abris pour le personnel noir, les maçons se mettaient également à la besogne et, à l'aide de moellons et d'argile, construisaient rapidement les soubassements de deux habitations pour Européens.

La roche employée pour ces travaux, et que l'on trouvait en abondance à Matadi, était peu résistante. Tout d'abord, on ne

put la débiter qu'en moellons irréguliers et de petites dimensions; mais, au bout de quelques jours, la pratique aidant, on parvint à la tailler d'une façon convenable et l'on réussit même, malgré le personnel peu expérimenté et les outils insuffisants dont on disposait, à obtenir sur place des seuils et des linteaux d'un aspect présentable.

La pierre, à cette époque, n'entrait d'ailleurs que pour une part assez restreinte dans les constructions. Seuls, les soubassements et parfois le rez-de-chaussée étaient en maçonnerie; le restant du bâtiment se faisait en bois du pays. Ces bois, généralement denses et difficiles à débiter, présentaient néanmoins (comme ceux de Cabinda, par exemple) un avantage assez appréciable; ils résistaient bien à l'action destructive des termites ou fourmis blanches.

On sait, par la description que nous avons donnée de ces insectes dans un précédent numéro du *Congo illustré*, les terribles ravages qu'ils exercent dans les habitations et principalement dans les magasins où ils parviennent à s'introduire. Aussi a-t-on cherché pendant longtemps un moyen pratique pour se mettre à l'abri de leurs atteintes.

Jusqu'à présent, le meilleur système que l'on ait imaginé consiste à isoler presque entièrement le bâtiment du sol. Au lieu d'être en contact direct avec la terre, le gîte infé-



Matadi en avril 1893. (D'après une photographie de M. le capitaine Weyus.)

rieur est supporté par un certain nombre de piliers, et chacun de ces piliers est lui-même plongé dans un récipient, sorte de godet formé au moyen de ciment, de pierres concassées et de fils de fer. Dans les godets, on verse un liquide gluant, du goudron, par exemple, de telle sorte que lorsque les insectes approchent des pilotis pour gagner le gîte, ils doivent inévitablement tomber dans le piège.

Ce procédé, en même temps simple et pratique, a donné d'excellents résultats dans la période des débuts, alors que le bois seul était employé dans la construction des logements et des magasins. Depuis sont venues les constructions en fer, et aujourd'hui l'on est loin de l'époque où l'on vivait sous la tente et dans des baraquements primitifs.

La première de nos gravures représente le camp des ingénieurs tel qu'il existait à Matadi en février 1890. La photographie a été prise d'un point situé en amont de la station, dans la plaine défrichée. Derrière les tentes des chefs de service, on aperçoit dans le coin, à gauche, la maison du docteur Bourguignon et, devant elle, un autre chalet plus spacieux, qui servait aux ingénieurs de chambre de travail.

Indépendamment de ces baraquements et des quelques bâtiments de l'État, il n'existait à Matadi qu'une factorerie hollandaise, une factorerie anglaise, une factorerie portugaise, une factorerie française et l'établissement de la *Sanford exploring Expedition*, qui fut repris plus tard par la Société belge du Haut-Congo. Un pier en maçonnerie, de petite dimension, et qui a d'ailleurs été démoli depuis, s'avancait de quelques mètres dans le fleuve. Il avait été construit par l'État et servait au chargement et au déchargement des petits canots à vapeur qui faisaient alors le service entre ce point et Boma.

Jusqu'en juin 1889, aucun grand navire n'avait encore remonté le fleuve jusqu'à Matadi. C'est le 20 de ce mois que le *Lualaba*, steamer de 2,500 tonnes, jeta l'ancre pour la première fois dans le port de Matadi, qu'on avait représenté longtemps comme inaccessible aux grands navires de mer.

Notre seconde gravure montre, une fois de plus, ce qu'il y avait de fondé dans ces assertions. Trois grands steamers : le *Professor Woermann*, qui disparaît en partie derrière le cadre ; le *Benquela*, au milieu du fleuve, et le *Lulu Bohlen*, en train de décharger sa cargaison, ont remonté jusqu'à Matadi et sont ancrés fort à l'aise, dans le Congo, dont on aperçoit, au fond, la rive droite avec Vivi.

L'opposition est frappante lorsque l'on compare ce tableau au précédent. Au lieu de l'ancien pier en maçonnerie, qui ne tenait plus, une jetée en fer de 75 mètres de longueur, et sur laquelle circulent deux grandes grues à vapeur, s'avance dans le fleuve et permet aux navires de fort tonnage d'accoster en toute saison et de débarquer leurs marchandises en quelques heures.

Là où, trois ans plus tôt, il n'y avait que quelques tentes et des abris sommaires, s'élève aujourd'hui l'un des plus importants établissements du Congo.

La gare, avec ses bureaux, ses ateliers, ses remises pour locomotives, ses magasins et les nombreuses habitations réservées au personnel du chemin de fer, l'hôtel à deux étages et l'église, presque autant de bâtiments en fer, ont métamorphosé d'une façon saisissante ce pays désolé où l'on n'apercevait, hier encore, que quelques rares baraquements perdus au milieu des rochers arides.

## DE ZANZIBAR AU KATANGA

JOURNAL DU CAPITAINE STAIRS (1891-1892)

VI. — SUR LE TANGANIKA. (*Suite.*)

Une lettre du P. Randabel. — Les boys zanzibarites. — Le départ définitif pour l'Ouest.

24 octobre.

IL est inutile de dire que les missionnaires ne devraient pas se mêler de politique dans le pays où ils se trouvent. Ils le font, cependant, à peu près invariablement. Ils y sont forcés par le chef de la contrée, sous la protection duquel ils se trouvent en réalité. Celui-ci commence par solliciter des conseils, puis il vient raconter au missionnaire les difficultés dans lesquelles il se trouve, et il finit par demander comment il doit agir à l'égard d'un autre chef avec lequel il a été en guerre. Les missionnaires, afin de sauvegarder leurs intérêts et leur propriété, sont obligés de prendre le parti d'un chef contre un autre. Cela est en quelque sorte fatal; et pourtant c'est là le rôle d'un gouvernement, non d'un missionnaire.

Trois Pères sont morts à Karema depuis la fondation de la mission; deux sont décédés à Mpala et quatre à Kibanga. De plus, Carter a été tué par les gens de Mirambo à Kasagera. Je dois ajouter que le capitaine Cambier a bâti l'enceinte de Karema, et le capitaine Storms les constructions intérieures.

Voici une copie de la lettre que m'a écrite le Père Randabel.

Karema, le 22 septembre 1891.

Monsieur le capitaine,

Vos hommes sont arrivés à Karema le 17 septembre. Nous avons été agréablement surpris en apprenant votre arrivée à Karema. Vous venez bien à propos. Rumaliza, le fameux compagnon de Tippo-Tip, après s'être emparé de tout le nord du lac, veut se rendre maître de tout le sud. A l'heure qu'il est, un de ses hommes est chez nos voisins occupé à enrôler (?) des Ruga-Rugas, pour aller de l'autre côté battre le capitaine Joubert. La nouvelle de votre arrivée et de celle de M. Jacques a été pour les chefs de nos pays environnants comme un coup de foudre. Ils ont déjà fait dire qu'ils n'enverraient pas leurs hommes au Marungu.

Grâce à vous, l'expédition de Rumaliza est, je pense, manquée. Puissiez-vous arriver bientôt, et en bonne santé. Nous ferons tout notre possible pour vous aider à passer le lac. Nous pourrions mettre à votre disposition trois barques. De plus, j'envoie aujourd'hui un courrier à Mpala pour avertir les missionnaires de cette station et le capitaine Joubert, de tenir les leurs prêtes. Ils en ont, je pense, d'assez grandes. Vous ignorez, peut-être, que le capitaine Joubert a bâti une station à une bonne journée de Mpala, plus au sud, tout près du Rumbi, point qui se trouve marqué sur les cartes. Je crois qu'il est plus avantageux pour vous de préparer votre expédition chez le capitaine Joubert, car, de chez lui, vous êtes bien plus près du but de votre voyage. Du reste, vous le verrez vous-même.

En attendant le jour où nous pourrons vous voir, nous vous envoyons, mes confrères et moi, nos sincères salutations, à vous, monsieur Stairs, au capitaine Bodson, au marquis de Bonchamps et à M. le docteur.

Daignez agréer, etc.

(*Signé*) CAMILLE RANDABEL.

Cette lettre montre combien les Pères étaient désireux de nous aider.

25 octobre.

J'ai fait faire l'exercice à mes Askaris et leur ai remis à chacun, homme ou boy, un doti d'étoffe pour s'en faire des chemises pour la saison des pluies. Le Zanzibarite a l'habitude de vendre toute l'étoffe qu'on lui donne, pour se procurer des vivres. Cette fois, j'ai distribué ce doti comme appartenant à l'expédition, au même titre que les fusils et les munitions. Je marquerai chaque doti sous la matricule des hommes. Demain, c'est dimanche, et tous les hommes de la mission doivent assister à la messe du matin; si donc les bateaux rentraient aujourd'hui, je ne pourrais partir avant demain soir.

Les boys chargés du service de ma tente sont de piètres gaillards, en ce qui concerne l'intellect. Ils ne valent pas la moitié de ceux que j'avais pendant l'expédition Stanley, bien que l'un de ceux-ci fût un Manyema. Quand un garçon a l'âge de 16 ans, il devient bien plus difficile de lui apprendre quelque chose que lorsqu'il est plus jeune. Il rôde de tous côtés, se mêle aux hommes et alors se gonfle d'importance. Ah! si des domestiques indous pouvaient suivre et marcher dans ce pays, quelle bénédiction ce serait pour le blanc! Un boy zanzibarite ne connaît pas l'usage d'une courroie ou d'une boucle, et il enfonce une vis à coups de marteau comme si c'était un clou. Il comprend, en général, difficilement les explications qu'on lui donne, et il faut lui répéter, à trois ou quatre reprises, la moindre des explications que l'on doit chaque jour lui donner à nouveau.

26 octobre.

Deux bateaux sont rentrés dans le courant de l'après-midi, et je pars à la tombée de la nuit. Enfin! Les Pères nous ont comblés de bontés, et seule leur bienveillance a pu nous faire supporter les affres de l'attente.

27 octobre.

Partis hier à 4 heures avec une légère brise arrière, nous sommes arrivés, poussés par elle vers l'ouest, à près de 16 kilomètres de la côte occidentale, puis le vent tomba. Pendant deux heures, les matelots se mirent à ramer, puis la

brise reprit et nous poussa à la côte, à l'embouchure du Fungwe, à 32 kilomètres au sud de Rumbi.

Là, nous avons campé pour la nuit. A 5 heures du matin, nous sommes repartis et nous avons ramé ferme, puis le vent se leva de nouveau pour cesser subitement. Toute la journée, mes pagayeurs ont travaillé, et ces étonnants nautoniers ont eu besoin de 20 heures pour accomplir les 16 kilomètres qui restaient à franchir.

Nous sommes arrivés à Rumbi à 1 heure du matin. Toute la population, blancs et noirs, se trouvait sur la berge pour nous souhaiter la bienvenue.

## VII. — DU TANGANIKA A BUNKEIA.

Le capitaine Joubert. — Les Wamarungu.

30 octobre.

Nous voici maintenant dans l'État du Congo! Le capitaine Joubert m'a dit que tous les chefs importants du Marungu sont venus lui apporter des présents, lui demander des soldats, des fusils et sa protection contre Rimaliza, Makatubu et autres Wangwana.

Rimaliza, en course pour chasser l'esclave, est venu ravager des villages jusqu'à trois lieues seulement de Rumbi. Il considère tout le pays longeant l'ouest du lac comme faisant partie de son domaine. Pour lui, les blancs sont des intrus qu'il ne saurait tolérer chez lui et qui doivent être chassés par la force.

Le capitaine Joubert est un petit homme frêle et nerveux, d'un teint très foncé, et en apparence d'une santé chétive. Voici bientôt douze ans qu'il habite dans le voisinage du lac, et il a renoncé à retourner en Europe. C'est un type à part, un vrai « prêtre-squatter ». Sa manière de vivre est rude et son aspect énergique; il ressemble aux fermiers qui défrichent la brousse en Nouvelle-Zélande. Il s'est plié à la manière de se nourrir des indigènes et se contente de ce que ceux-ci mangent. Ancien zouave pontifical, il a été envoyé ici pour mettre obstacle à la traite. Il a édifié une chapelle et est dévoué corps et âme à la cause de la rédemption des nègres autant que n'importe quel père missionnaire. Sa station est fort bien construite. Elle est placée sur l'une des collines qui sont au pied des montagnes qui bordent le lac, à une distance de deux kilomètres du Tanganika et à une altitude de 35 mètres au-dessus de son niveau.

C'est un vrai héros. Longtemps, très longtemps il fut tout seul ici, fidèle à son poste, peinant dur et en butte à des ennuis sans nombre.

Cet homme si intéressant à observer est un jardinier de premier ordre. Ses plantations sont superbes. Il est adoré, mais pas beaucoup craint par les indigènes qui l'entourent. Calme, patient, attachant une mince attention à tout ce qui concerne la toilette, sans cesse au travail, tout entier à son dur labeur quotidien, tel est le capitaine Joubert.

Les Wamarungu sont petits, maigres, et ne paraissent pas très capables de servir de porteurs. Ils ont plus d'un point de ressemblance avec les Wanyika de Mombassa. On saisit de suite, en leur parlant, la profonde différence qui existe entre les gens de l'est et ceux de l'ouest du lac. Les cheveux des habitants d'ici sont crépus et bouclés comme ceux des indigènes des forêts du Congo. Leur voix s'élève et s'abaisse,

Je crois qu'il serait difficile d'imaginer des êtres plus indolents que ces pagayeurs du Tanganika! Les rames dont ils se servent sont des bâtonnets de deux mètres de long avec, au bout, de petites planchettes rondes qui n'ont pas même la largeur ordinaire de la pelle d'un aviron.

Ils plongent ces baguettes dans l'eau en donnant un coup de bras en arrière. C'est là tout ce qu'ils donnent en fait de foulée. Ils ne se servent pour ainsi dire pas des muscles du dos, et tout l'effet du travail de dix huit beaux et solides gars a consisté à faire avancer leur batelet de 1 1/2 kilomètre à l'heure par un temps calme!

quand ils causent, comme chez les naturels de l'Aruwimi, mais pas d'une façon aussi marquée. Les dents sont limées, les fronts étroits et l'aspect général est celui d'une race un peu inférieure à celle qui peuple le pays entre les lacs et Mpwampwa. Placés à côté d'un porteur unyamwezi, ces hommes apparaissent comme de simples bâtons.

On rencontre ici de temps à autre des cauris converties en coiffure ou en ornement de toilette.

Le Tanganika est un lac admirable, avec ses belles eaux claires et bleues, dormant au milieu des montagnes aux cimes altières. Quel bel endroit de villégiature; que de délicieuses stations balnéaires on pourra édifier par ici quand sera établie la ligne directe par le Nyassa et le Chiré!

31 octobre.

Nous voici, enfin, de nouveau en route, après une halte de vingt-deux jours sur les rives du lac. Nous avons campé à Monda, petit village situé à deux heures de distance ouest-sud-ouest de Rumbi. La petite vérole sévit dans le pays. Si nous en étions infectés, ce serait un désastre pour l'expédition, car la nouvelle s'en répandrait et l'accès du pays de Msiri nous serait interdit à la sortie de Rumbi. Nous avons escaladé un plateau ondulé qui est à 500 mètres au-dessus du lac. Il est sillonné de rivières à l'eau courante; nous les avons saluées comme de vieilles amies que nous n'avions pas vues depuis près de trois mois. Les arbres sont d'un beau vert, vigoureux, et le sol est une argile rouge, plus foncée que celle du côté de Karema.

On ne rencontre plus autant de sables arides et l'humus est plus profond que du côté oriental du lac. Le mahogo est planté ici, non plus par rangées, mais dans de petits monticules élevés d'un pied au-dessus du sol. Le maïs est le principal aliment des indigènes, mais on ne l'a pas encore planté, car les pluies ne commencent vraiment qu'à partir du 15 novembre.

Un grand nombre de Wamarungu portent les cheveux longs et tordus, à la manière des Wagogo. Ils allongent leur coiffure en attachant à chaque cheveu un long fil très ténu. Cela ne les embellit pas fort à notre point de vue, mais eux ils se considèrent comme de très beaux garçons, ainsi attifés. On parle parmi eux cinq ou six dialectes, mais, près du lac, un grand nombre d'individus parlent un mélange de kiswahili et de bantou. On rencontre ici également des gens originaires de l'Itawa et de l'Unyamwezi.

(A continuer.)

Cap. STAMBS.

# LES FOUGÈRES

LES espèces de l'intéressante famille des fougères sont répandues des régions polaires à l'équateur, mais c'est sous les tropiques qu'elle est représentée par le plus grand nombre de formes offrant les types les plus variés.

Beaucoup de genres, et même quelques tribus, sont limités aux pays équatoriaux; toutes les fougères arborescentes, entre autres, ne se rencontrent que dans les régions les plus chaudes du globe.

Sous tous les climats, les fougères croissent de préférence dans les lieux humides et ombragés, sur des terres légères et riches en humus; un certain nombre d'espèces sont épiphytes. C'est surtout dans les régions tropicales qu'elles semblent fuir les ardeurs du soleil et se réfugier le long des rivières, à l'ombre du rideau de végétation qui les borde, ou dans les ravins encaissés et humides, occupés ordinairement par une épaisse galerie forestière.

Quelques espèces cependant se rencontrent en abondance dans les savanes découvertes ou peu boisées; telles sont celles du genre *Pteris*, dont l'une, la fougère aigle impériale (*Pteris aquilina*), qui vit chez nous dans les endroits sablonneux, les sapinières, etc., existe partout au Congo dans des conditions complètement analogues. En certaines régions, notamment vers les sources du Luembe, cette plante forme de véritables forêts où les individus, serrés les uns contre les autres, atteignent une taille de 3 mètres.

On rencontre au Congo plusieurs autres espèces de fougères que l'on ne peut que rapporter à des formes européennes. Telles sont la capillaire de Montpellier (*Adiantum Capillus Veneris*), l'osmonde royale (*Osmunda regalis*) et l'ophioglosse (*Ophioglossum vulgatum*), appartenant à une famille voisine des fougères. L'osmonde royale est incontestablement la plus jolie fougère de nos régions; elle est rare en Belgique; on la rencontre dans les bois des environs de Mons. Au Congo, nous l'avons retrouvée le long du Kassai et du Sankuru, et même jusque sur le haut Luabala, aux environs de Mussima.

Les autres fougères que nous avons pu observer au Congo appartiennent aux genres *Blechnum*, *Asplenium*, *Polypodium*, *Notochlena* représentés aussi en Europe, et aux genres plus méridionaux *Davallia*, *Nephrodium*, *Acrostichum*, etc.

Les fougères arborescentes, c'est-à-dire présentant un tronc comparable à celui du palmier, sont rares en Afrique; peu de voyageurs en mentionnent dans leurs récits; on en a signalé dans le bas Congo. Nous avons eu l'occasion d'en rencontrer quelques exemplaires dans des ravins encaissés et boisés, entre le Sankuru et le Lomami, vers la latitude des chutes de

Wolff. Nous en avons vu en bien plus grand nombre dans la région des sources du Luembe, sur le plateau des Sambas; elles croissent, en cet endroit, sur un humus noir étonnamment fertile, dans les vallées encaissées et remplies d'une végétation vigoureuse des affluents du Luembe, du Lubichi, etc.

Ces splendides fougères possèdent un tronc de 2 à 3 mètres de hauteur et un diamètre atteignant 30 centimètres. Leurs frondes ont jusqu'à 2 mètres de longueur et sont très divisées. Les individus sont répandus par petits groupes qui donnent au paysage un aspect tropical caractéristique.

Les fougères arborescentes ne sont guère répandues au Congo, et, de plus, elles paraissent se multiplier très peu. Nulle part nous n'avons vu de jeunes individus: les plus petits avaient un tronc d'un mètre de hauteur. Cependant chacune de ces plantes produit chaque année un nombre prodigieux de spores, et l'espèce semble par conséquent bien douée pour la reproduction.

Le groupe des fougères arborescentes semble donc être en décadence en Afrique. A quoi faut-il attribuer cet état de choses? Sans doute à la disparition des forêts tropicales sous l'action, beaucoup moins lente qu'on ne le croit, du défrichement opéré partout par les indigènes. Sur des espaces immenses, la forêt primitive a disparu pour faire place à la savane herbue, déboisée ou n'offrant plus que quelques arbres rabougris ayant chaque année à subir la rude épreuve de l'incendie des grandes herbes. Les indigènes ne respectent que la végétation occupant dans les vallées des cours d'eau des pentes trop raides pour être mises en culture. C'est là que se sont réfugiées les quelques fougères arborescentes qui subsistent encore aujourd'hui (1).

J. C.



*Cyathea incana.*

(1) La gravure que nous reproduisons pour illustrer cet article est extraite du grand ouvrage de Karsten, que nous a obligeamment communiqué M. J. Bommer, le savant conservateur du Jardin botanique de Bruxelles, qui prépare un travail érudite sur les fougères.

# REGINALD HEYN

Né à Sanderson Park (Lancashire), le 11 octobre 1860.

Premier départ le 2 février 1881, en qualité d'adjoint de la Société du Haut Congo. — Rentré le 19 mars 1891. — Deuxième départ le 19 août 1891; directeur des transports de la Société belge du Haut-Congo, faisant fonction de directeur adjoint. — Mort à Saint-Paul de Loanda, le 2 juin 1892.



L'un des agents les plus méritants et les plus estimés de la Société belge du Haut-Congo. Il s'était distingué par son travail intelligent, son esprit curieux, ses aptitudes toutes spéciales à apprendre la langue des indigènes, et surtout par l'habileté pleine de prudence et d'humanité avec laquelle il avait su, en prenant la direction des transports, entamer et poursuivre les difficiles négociations avec les natifs chargés de transporter les charges dans la région des chutes.

Plus d'une fois déjà, nous avons exposé à nos lecteurs l'importance du service des transports dans cette région. 80,000 hommes vont ainsi chaque année vers Léopoldville ou vers Matadi, transportant des charges moyennes de 30 kilogrammes. Cela fait un mouvement général, à l'aller et au retour, de 2,400 tonnes de marchandises au minimum. Malgré cela, la demande de bras est parfois plus forte que l'offre et il arrive que de nombreux colis restent près de deux mois en souffrance, attendant une occasion pour remonter ou redescendre la région des cataractes. Même quand des bras sont disponibles, ce n'est pas une besogne facile que de les obtenir. Le noir est chicaneur, défiant, âpre au gain. C'est tout une affaire que d'obtenir son concours, et une caravane de transport de 100 hommes, par exemple, exige de longues et patientes négociations, des palabres sans fin. Pour les mener à bien, il faut tout d'abord être aimé des indigènes, avoir ce que les Anglais appellent *a good name*, un bon renom, connaître les us et coutumes des nègres, leur langue, leurs sympathies, leurs défauts, leurs qualités. Tel voyageur, qui négociait l'engagement de porteurs et qui se croyait sur le point de réussir, a vu disparaître tout à coup porteurs et capitaux, pour avoir,

soit négligé certaines formalités, soit outrepassé, parfois sans le savoir et sans le vouloir, des coutumes ou des règlements indigènes.

Réginald Heyn, qui était adoré des noirs, et qui le méritait par son humanité, sa patience, sa bonté native et son caractère bienveillant, savait obtenir ce qu'il voulait des chefs et des hommes auxquels il s'adressait. Aussi, son concours était-il des plus précieux pour les compagnies belges, dont la marche est intimement liée à un bon fonctionnement du service des transports.

Le directeur chargé de cette importante besogne doit être un homme d'élite, car de son zèle dépend le ravitaillement, donc l'existence de tous les postes du haut Congo. Qu'on se figure un instant ce fonctionnaire provoquant par maladresse ou négligence un ralentissement ou des difficultés dans son service. Les stations du haut Congo verraient s'épuiser leurs stocks de marchandises et les transactions commerciales seraient arrêtées. De plus, les agents seraient privés des comforts européens si nécessaires à une bonne hygiène sous le climat déprimant de l'Afrique et réduits exclusivement aux productions du pays. Aussi, le service des transports est-il l'objet des soins constants de la société, et elle y a préposé un personnel de choix.

Le chemin de fer une fois construit, ces intelligences pourront rendre de plus grands services encore en s'appliquant plus directement au développement commercial du haut Congo. Les indigènes transporteurs, de leur côté, qui auront appris à ne plus se passer des produits de notre industrie, qui se seront créés des besoins, devront aussi se créer des ressources; ils offriront alors leurs bras aux industries locales qui viendraient à se former ou, plus spécialement, aux travaux de l'agriculture, qui transformeront en paysans, en ouvriers, les villageois plus ou moins nomades et chasseurs qui peuplent la région des chutes.

Déjà cette évolution commence. L'achèvement des quarante premiers kilomètres du chemin de fer va rendre inutile le portage sur cette section de la route vers Léopoldville. On peut lire dans l'article que nous consacrons plus loin au chemin de fer que des indigènes viennent, dès maintenant, offrir leurs bras pour les travaux de construction. Ainsi s'accomplit, avec une rapidité que les plus optimistes ne pouvaient prévoir, l'évolution progressive des noirs du Congo vers un état de vie plus relevé. C'est par le travail que la race nègre peut réellement se régénérer et aspirer vers des destinées nouvelles. Heyn n'était pas seulement un agent d'élite, c'était un ami sûr et bon. Il est mort dans toute la vigueur de l'âge, chéri de tous, et au moment où l'avenir se présentait pour lui riant et prospère. Il n'a laissé derrière lui que des regrets.

## LES PALABRES

LES nègres du Congo ont un tempérament essentiellement « parlementaire ». Le moindre incident est pour eux l'occasion de palabres sans fin. La palabre se tient entre tribus différentes, comme entre blancs et noirs. On y a recours pour établir des droits, des coutumes, trancher un différend, punir un délit ou un crime, engager la tribu, légiférer, céder un territoire, fournir des porteurs, vendre des vivres.

C'est une cour de justice, un parlement ou un conseil d'État. Le noir est un procédurier incorrigible, qui en remonterait à M. Chicaneau en personne, et de plus c'est un bavard sempiternel. Il a une éloquence verbale mais facile, et un esprit de déduction logique qui est vraiment remarquable. La moindre chose demandée à un chef de tribu par le blanc donne lieu à palabre. Le nègre satisfait ainsi ses deux goûts dominants : le bavardage et le *matabish* (littéralement tue-ver), rasade de tafia ou cadeau d'étoffe distribués par le blanc après toute conclusion d'une affaire.

La palabre se tient toujours avec solennité et est entourée de beaucoup de cérémonies. On s'y astreint à des règles qui varient selon les localités, mais qui sont scrupuleusement observées.

La règle fondamentale est de venir sans armes à la réunion et de laisser aux orateurs la liberté de langage la plus absolue. Et qu'on ne s'ima-

gine pas que le noir dédaigne les artifices du langage. C'est un avocat loquace et finaud. Il n'a pas son pareil pour « enjôler » ses auditeurs et le blanc doit être sur ses gardes pour ne pas être « mis dedans » par lui.

Les palabres sont générales ou locales. Dans le premier cas, le grand chef fait avertir ses sujets par des messagers envoyés aux sous-chefs ou par le moyen de la télégraphie du tambour. Dans le second cas, le chef du village convoque les habitants au son d'un tambour spécial ou par une proclamation faite par un délégué spécial.

Lorsque les hérauts ont averti les sous-chefs du jour et du lieu de la grande palabre, ces subordonnés réunissent, au préalable, leurs hommes libres et, dans une parlotte animée, on se met d'accord sur l'attitude qu'on observera le jour de l'assemblée.

Au jour fixé pour la palabre, les hommes libres des villages, précédés de leur chef, entourent le roi à une distance respectueuse; tantôt, comme au bas Congo, ils s'accroupissent

sur des nattes, tantôt, comme dans la région de l'Uelle, ils s'assoient sur des troncs d'arbres ou encore sur des sièges. Le chef expose l'objet de la réunion, ou la fait expliquer par un fondé de pouvoirs qui préconise la solution que ce dernier voudrait voir intervenir. Nul ne peut interrompre le discours du roi et les applaudissements sont obligatoires. Le discours fini, une discussion toujours très longue s'ensuit. Chaque orateur, en un langage imagé et avec force gestes et force explications, développera façon de voir. Souvent chaque chef de village s'en va à l'écart et confère avec les hommes de son clan sur les objections qu'il convient de présenter aux propositions du grand chef. L'assemblée se reconstitue, puis les chefs secondaires prennent la parole. En de longs dithyrambes, ils défendent leur opinion à tour de rôle et la thèse la plus appuyée



Une palabre à Léopoldville.

finit par triompher au milieu d'un tapage infernal.

La réunion se continue par une « noce » générale. Le pombé, le malafu ou le tafia circule à la ronde, et souvent tout ce festolement se termine par des rixes et des batailles.

✠

Dans les centres habités par des Européens, les noirs viennent parfois prier le blanc le plus élevé en grade de présider leurs palabres. Dans le bas Congo, ils ont même appris à apprécier les services des représentants de la justice de l'État.

Chaque jour, les fonctionnaires sont pour ainsi dire sollicités de venir, au nom de Bula-Matari, présider un règlement de certaines difficultés entre indigènes, de diriger leurs palabres. Les agents de l'État tirent parti de ces dispositions pour saper insensiblement celles des coutumes locales dont la pratique ne peut être tolérée, et pour empêcher des disputes violentes et de graves injustices. Nombreuses sont les occasions où ils ont pu restituer la libre disposition de leur personne à des individus noirs, débiteurs insolvables qui, d'après la coutume fiote, étaient tombés dans une sorte de servitude personnelle vis-à-vis de leurs créanciers indigènes et risquaient d'y rester jusqu'à paiement entier de leurs dettes.

☆

Comme pouvoir législatif, l'assemblée des chefs de village et des hommes libres, présidée par le grand chef de la tribu, tranche toute difficulté. Le chef convoque la palabre et la préside. Celle-ci définit la coutume dans chaque cas particulier et le roi ou chef, pouvoir exécutif, applique les décisions de l'assemblée. Le pouvoir du roi, absolu en apparence, est en réalité limité par l'assemblée. Celle-ci, chez les Niams-Niams, par exemple, qui comptent parmi les noirs du Congo les plus avancés, joue un rôle analogue à l'ancienne assemblée romaine sur le *Forum* ou des Grecs à l'*Agora*. Le forum des Niams-Niams s'appelle la Mbanga. C'est une grande place, soigneusement balayée, bordée par des plantations, avec, en un point, un grand arbre sous l'ombre duquel se place le roi, président de la palabre, à l'instar de saint Louis rendant la justice sous le chêne de Vincennes. Les jours de pluie, les Niams-Niams tiennent leur assemblée sous un immense hangar couvert, très artistement orné, soutenu par des piliers rangés symétriquement. Dans l'un des coins se trouve ménagé un réduit où se retire le roi quand cela lui plaît et où il va se recueillir pour chercher des idées quand les choses ne tournent pas comme il le voudrait.

En général, c'est le chef qui dispose du pouvoir judiciaire, mais il ne l'exerce par lui-même que dans les causes importantes, telles que les affaires criminelles, ou encore lorsqu'il s'agit d'atteintes portées à des institutions consacrées par la coutume. Mais le droit de paix ou de guerre est subordonné à l'avis préalable des membres de la palabre.

☆

Chez les Bangala, les assemblées publiques présentent un spectacle des plus intéressants et que Coquilhat a décrit. La palabre, quand il s'agit d'un intérêt général de la tribu, est provoquée soit par l'initiative du grand chef, soit à la demande de plusieurs chefs de village. La veille ou même plusieurs jours à l'avance, des messagers sont envoyés dans les districts pour convoquer les intéressés, qui agissent ainsi qu'il a été expliqué plus haut.

Au jour dit, à l'heure indiquée (désignée par la hauteur du soleil), les sons métalliques de la *gonga* retentissent pour donner le signal de l'ouverture des débats.

Le grand chef s'assied sous un arbre solitaire, les plus jeunes de ses femmes apportent son siège et étalent sous les pieds du maître des nattes tressées par elles. Autour de lui, à distance, se rangent les assistants. Les lances sont plantées en terre, la pointe en bas, les couteaux sont déposés. Quand tout le monde est en place, le chef fait un signe et le silence

s'établit. Aussitôt le délégué du roi, chargé de prendre la parole en son nom, se lève, tousse, puis bat trois fois des mains. *Bakoye!* dit-il, pour commencer, ce qui est une formule polie analogue à notre « messieurs ». L'orateur débute par un historique de l'objet à l'ordre du jour, et l'argumentation suit, se déroule, méthodique, raisonnée et spéculant sur les intérêts et les passions des divers partis. Au fur et à mesure qu'il parle, le « secrétaire d'État » s'anime, interroge du regard et de la voix, joue des mains et des bras, secoue la tête, termine des périodes enflammées par des éclats calculés, et se sert de tous les moyens employés par nos orateurs d'Europe pour convaincre et influencer ses auditeurs. La péroraison est toujours débitée d'un ton modéré, patelin, plein de persuasion et d'une allure conciliatrice. Mais il a soin de ne pas, dans ce premier discours, faire connaître les projets du... gouvernement. Sa harangue a pour but d'amener les partis à se découvrir. Tandis qu'il parle, des réflexions à voix basse s'échangent dans le public. Quand il a fini, au milieu du brouhaha des colloques, un chef demande la parole. « Voici mon opinion », s'écrie-t-il, mais il ne s'aventure guère plus que le premier ministre. La discussion marche ainsi à travers une série de savants détours, puis l'énervement et l'échauffement des esprits aidant, un mot vif ou caractéristique est jeté au milieu de ce jeu compliqué d'arguments, la situation s'éclaire, les avis se dessinent. Les interruptions se croisent ou s'entrecroisent, sarcastiques ou violentes, presque tout le monde se lève. Le vacarme est effrayant. Le moment décisif est arrivé. Le chef se lève, et appuyé sur une énorme canne, signe de son autorité, il domine le tumulte, interpelle, l'un après l'autre, les villages représentés, les apostrophe, en les engageant au silence : « Êtes-vous, leur dit-il, des gens bien élevés ou des sauvages des forêts? »

Le tumulte s'apaise aussitôt et chacun se rassied. Il n'y a, au reste, nul danger dans ces orages : « On ne tue pas avec la bouche », disent les nègres.

Alors le roi prend la parole. Il examine un à un tous les arguments échangés, rétorque les objections, marquant chaque point ou chaque raison d'un brin d'herbe ou d'un bâtonnet qu'il remet au chef le plus obstiné de l'opposition.

Au cours de son discours il énumère un certain nombre de principes et réclame l'assentiment de l'assistance par une vigoureuse interjection *hon!* à laquelle le public entraîné répond par un *hon* approbateur, quelque chose d'analogue aux « très bien » que les comptes rendus de notre parlement indiquent sous l'épithète de « approbation ».

Lorsque la résistance est longue, alors le roi use du grand moyen, il pose la question de confiance : « Soit, dit-il, d'un air profondément découragé, vous ne voulez pas votre bien, vous n'écoutez pas l'avis de votre père, je n'ai plus rien à faire ici, et je vais me retirer dans un pays éloigné! » L'effet est rarement manqué. Dans d'autres cas, par d'habiles manœuvres, il fait ajourner le débat, en vue d'étudier, d'examiner; c'est ce que nous appelons l'encommissionnement.

L'assemblée qui aboutit à une décision importante se termine, en guise de vote, par un serment conventionnel, *mobeke*. Le pacte est scellé par l'abatage d'un palmier adulte, accompagné d'une série de formules consacrées, répétées par l'assistance et répondant aux diverses clauses de l'accord que se charge d'énumérer un des chefs.

La palabre est finie, la décision est promulguée; le banquet commence.

## LES TRAVAILLEURS INDIGÈNES DU CHEMIN DE FER

Le courrier du Congo, arrivé à Bruxelles dans le courant du mois de juin dernier, contenait une nouvelle particulièrement intéressante au point de vue de la construction du chemin de fer.

D'après un rapport émanant de la direction en Afrique et daté de Matadi, le 21 mai, le personnel ouvrier venait d'être heureusement renforcé par un certain nombre de travailleurs indigènes qui semblaient appelés à rendre, dans un avenir prochain, des services très appréciables sur les chantiers. Non seulement on les employait déjà à charger et à conduire les wagonnets Decauville attelés d'ânes, mais on était également parvenu à leur enseigner rapidement la pose de la voie. Et, lors de son voyage d'inspection au Congo, le major Thys fut frappé de voir combien ces ouvriers indigènes, qui provenaient tous de la région traversée par le chemin de fer, commençaient à s'intéresser aux travaux de la construction. Chaque jour ils se présentaient sur les chantiers par petits groupes et, spontanément, ils venaient offrir aux ingénieurs le service de leurs bras.

Chose étrange! c'est surtout la pose de la voie qui les attirait. Les travaux de terrassement, au contraire, semblaient plutôt les rebuter. L'explication de cette prétendue anomalie réside dans ce fait que les nègres de l'intérieur sont presque tous

végétariens. Ils mangent rarement de la viande et ce n'est qu'à de longs intervalles qu'ils parviennent à se procurer un peu

de poisson. Aussi manquent-ils généralement de muscles et sont-ils, pour la plupart, inapts aux gros travaux.

Mais, s'ils n'ont pas la force en partage, ils jouissent, par contre, d'une facilité peu commune pour s'initier à toutes les besognes qui exigent de l'adresse et de la précision. C'est ainsi qu'ils prennent un réel plaisir à ajuster les rails et à serrer les boulons.

Sur notre gravure, on aperçoit une brigade de Congolais en train de poser la voie. Ils sont placés sous les ordres d'un contremaître européen qui, après les avoir mis au courant de la besogne, n'a plus qu'à surveiller leurs travaux et à initier au même métier les nouveaux venus qui se présentent.

Si les tentatives que l'on fait en ce moment continuent à donner de bons résultats, la Compagnie du chemin de fer aura résolu une des questions les plus importantes au point de vue de la marche rapide de l'en-

treprise. Comme la voie approche maintenant des districts peuplés, il est probable que d'ici à peu de temps les ouvriers régionaux constitueront la plus forte partie du personnel noir et qu'on ne sera plus forcé de recruter à grands frais les nègres de la côte de Guinée pour les besoins de la construction.



Ouvriers indigènes posant la voie.  
(D'après une photographie de M. le capitaine Weyns)



Le mont Rumbi (rive occidentale du Tanganika). (Dessin d'Am. Lynen, d'après un croquis du capitaine Stairs.)

## DE ZANZIBAR AU KATANGA

JOURNAL DU CAPITAINE STAIRS (1891-1892)

### VII. — DU TANGANIKA A BUNKEIA. (Suite.)

Hydrographie. — Les boys et les ânes. — Makatubu. — Les méfaits des Arabes. — Comment on doit y remédier.

1<sup>er</sup> novembre.

**M**ARCHE jusque Gawe (est), qui nous a pris 4 3/4 heures. Nous avons été arrêtés 1 1/2 heure devant la rivière Mlagizi. Il nous a fallu ce temps pour passer les hommes. C'est un cours d'eau rapide et semé de rocs à l'endroit où nous l'avons passé. A droite et à gauche du point où nous l'avons vu, il y a des espaces d'eau calme et profonde.

Nous campons sur les bords de la Kala, qui donne son nom au petit district de Kala, dont le chef, qui se nomme Chula, habite à Gawe (ouest). Le chef Gawe, subordonné à Chula, est, comme celui-ci, un Mnyanwezi.

Chula vivait auparavant dans le pays de Msiri, ainsi que Kassongomono, chef de Kassanza. Avec d'autres encore, ils furent chassés du pays et bâtirent à Kassanza un village. Plus tard, Kassongomono mit Chula à la tête du district de Kala.

En quittant ce dernier, on arrive au Kalolo, dont le chef est Kabongo, un Marungu. Après Kabongo, on arrive au pays de Makatubu, esclave de Mohammed-ben-Suleiman-ben-Shaash, de Zanzibar. Après avoir passé la rivière Rudifwa, qui se jette dans le Rufunzo, puis dans le Luapula, on pénètre dans le pays de Kakwale, commandé par Katumba. Ce pays est célèbre pour le sel qu'on y trouve et qui se vend bon marché.

La Lufuko est la frontière du Marungu. Au nord-ouest de cette rivière est l'Urua, au sud-ouest la Rufira ou Lufira. L'Arabe Kafindo a bâti son Mussumba sur le Luapula, au confluent de la Lukenni, à environ trois journées de marche au sud de Mpueto-Uturu; le Belutchi, dont le vrai nom est Khamis-ben-Salem, habite maintenant l'Urua. Il a été battu par Msiri et tient à conserver, je pense, entre lui et ce dernier, une distance prudente. Kafindo, pour autant que je puisse le savoir, est un ami de Msiri.